

LE VOYAGEUR

MODERNE.

IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14, F. S.-G.



Biblioteca Nazionale
FONDO
PALATINO
Napoli



Calabrois.

LE

IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1822.

LE

VOYAGEUR MODERNE,

OU

EXTRAIT

DES VOYAGES LES PLUS RÉCENS

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE,

PUBLIÉS EN PLUSIEURS LANGUES JUSQU'EN 1821;

Contenant les mœurs et usages des différens peuples; les aventures les plus remarquables des voyageurs; les nouvelles découvertes, et tout ce qui peut intéresser, piquer la curiosité, et procurer une lecture instructive et agréable.

ORNÉ DE 36 GRAVURES DE COSTUMES.

PAR Mme ELISABETH DE BON.

TOME DIXIÈME.



PARIS,

AL... IS EYMERY, LIBRAIRE, RUE MAZARINE, N° 30;

A BRUXELLES, CHEZ DEMAT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1822.

LE VOYAGEUR MODERNE.

NOTICE SUR LA CALABRE,

Tirée de divers ouvrages publiés récemment par des militaires français.

PARMI les contrées de l'univers qui offrent aux hommes des témoignages frappans de l'instabilité des choses humaines, il faut surtout placer les deux provinces du royaume de Naples, connues sous le nom de Calabres. En effet, lorsque l'on considère que ces deux provinces, qui faisaient autrefois partie de la Grande-Grèce, l'un des pays les plus peuplés, les mieux civilisés, les mieux cultivés de l'Univers, sont aujourd'hui presque dans toute leur

étendue, le séjour de l'ignorance et de la barbarie; que des torrens et des rivières, dans leurs cours impétueux et irréguliers, ravagent le sol qu'ils fécondaient jadis, dirigés par des mains plus habiles; que des ruines, des bourgs misérables, où des marais empestés couvrent les lieux mêmes où naguères s'élevaient tant de cités florissantes, parmi lesquelles brillaient la populeuse et trop efféminée Sybaris, l'antique Locres, la superbe Crotone; d'où Pythagore répandit les lumières de la plus haute philosophie, et où le temple de Junon Lacinienne attirait les hommages et les offrandes de l'Italie et de la Grèce entière, on ne peut se défendre de graves et de pénibles réflexions.

Cependant le temps et les hommes ne sont pas les seules causes de tant de désastres; et les révolutions terrestres auxquelles le royaume de Naples semble être périodiquement livré, en ont augmenté le nombre et l'étendue. Foyer d'un volcan trop célèbre, le Vésuve, environné de volcans aussi terribles, l'Etna dans la Sicile, le

Stromboli dans l'une des îles Eoliennes, et d'autres moins fameux, le royaume de Naples est aussi renommé par les catastrophes qui en bouleversent de temps à autre la surface, que par les charmes extraordinaires que la nature y déploie de tous côtés. Tout atteste encore dans les deux Calabres les ravages que le tremblement de terre de 1783 y a causés; et leurs traces, dans les parties qui ont le plus souffert, sont encore aussi profondément empreintes sur le sol, que le souvenir des malheurs qui les ont accompagnés, le sont dans la mémoire des habitans qui y ont échappé. On aurait peine à croire les récits qu'ils font de ce terrible événement, si on ne les retrouvait consignés dans plusieurs écrits contemporains, et notamment dans une lettre du chevalier Hamilton, insérée dans les Transactions Philosophiques de la même année.

« Cette affreuse catastrophe, dit-il, fut annoncée par les signes les plus effrayans; les nuages rassemblés, condensés, immobiles, semblaient peser sur la terre. Dans

quelques endroits l'atmosphère parut si embrasée, que l'on crut qu'il se manifestait des incendies. Les eaux des rivières prirent une couleur de cendre et de limon, et une odeur suffocante de soufre se répandit partout. Les secousses violentes qui se renouvelèrent à plusieurs reprises, du 5 février au 28 mai, renversèrent la plupart des édifices de la Calabre ultérieure. Le nombre d'habitans écrasés sous leurs maisons, ou que la mer, refoulée sur les deux rivages, engloutit sur la plage de Scylla, fut évalué à plus de cinquante mille. Les rivières arrêtées dans leurs cours par la chute des montagnes, devinrent des lacs, dont les vapeurs infectes ont corrompu l'air. Des maisons, des arbres et des champs considérables furent entraînés dans le fond des vallées, sans être désunis par ces ébranlemens souterrains (1).

(1) Cette circonstance donna lieu à un procès unique dans son genre. Dans le bourg de Seminaro sur le Monte-Corona, un terrain avec toutes ses plantations fut porté, sans se désunir, au bas de la montagne, et couvrit la propriété d'un particulier. Celui dont le terrain était

En un mot, tous les désastres et les changemens extraordinaires qui peuvent être occasionnés par les tremblemens de terre, se firent voir à cette époque déplorable, sous les formes diverses qui les caractérisent.

Les deux Calabres, désignées sous le nom de *citérieure* et d'*ultérieure*, occupent l'extrémité méridionale du royaume de Naples, et forment une presqu'île, dont la longueur, à partir du village de Rotonda au Cap Spartivento, est de cent soixante-dix milles (environ cinquante lieues de France), et la largeur de vingt-cinq à trente milles.

Cette péninsule, baignée des trois côtés par les eaux de la mer Méditerranée, est traversée, dans toute son étendue, par de hautes montagnes qui sont une continuité de la chaîne des Apennins. Leur sommet

---

éboulé prétendait toujours posséder son champ, là où une force majeure l'avait transporté; l'autre réclamait le fond du terrain, comme devant lui appartenir. Ce procès fut porté aux tribunaux de Naples, qui donnèrent gain de cause au dernier.

est couronné en grande partie, par un vaste plateau, nommé le Syla, que couvre de beaux pâturages, de riches métairies et de gros villages.

Parmi ces derniers se distinguent Acri, San Johan-in-Fiore et Gli-Parenti,

Acri est un bourg très-peuplé, dont le territoire d'une vaste étendue embrasse les deux revers de la Syla. Sa position est très-élevée, elle domine sur une très-vaste étendue de mer; et à mesure que l'on descend un sentier pratiqué dans une immense forêt, on découvre des aspects variés qui procurent sans cesse de nouvelles sensations. D'une part, on est suspendu sur d'affreux précipices; de l'autre, on aperçoit de riantes vallées, des villages, des maisons de campagne et toujours des vues ravissantes. Les belles forêts que l'on traverse et que la main de l'homme n'a point dénaturées, ont un caractère de majesté et de solennité qui élève l'âme, et présente le tableau d'une nature primitive.

Gli-Parenti, entouré de hautes monta-

gnes, de torrens, et dominé par un vieux château ruiné ; offre un de ces sites sauvages qui pénètrent l'âme d'une secrète horreur; sentiment qui s'augmente encore pour un Français, quand on lui a fait le récit des atrocités dont ce lieu a été le théâtre pendant l'occupation du royaume de Naples.

Une compagnie de voltigeurs traversait les hautes montagnes de la Syla, pour se rendre de Catanzaro à Cosenza; épiée dans sa marche par une bande de brigands que commandait un nommé Fancatripa, cette compagnie s'égara; comme elle était près d'arriver au village de Gli-Parenti, Fancatripa, jugeant plus prudent d'avoir recours à la ruse qu'à la force pour la détruire, s'avança à sa rencontre au-devant du village, et usurpant le titre de commandant de la garde nationale, vint lui offrir, au nom de la commune, des rafraîchissemens et des vivres. Les officiers ne connaissant point le pays, se rendirent sans méfiance à cette invitation, et se laissèrent conduire dans une grande maison, où

s'abandonnant aux trompeuses apparences de cordialité de leurs perfides hôtes, ils poussèrent l'imprudence jusqu'à faire mettre les armes en faisceaux sur une place devant la maison où ils étaient. La sécurité était complète, la troupe se reposait de ses fatigues, quand à un signal convenu, le massacre devint général. Les trois officiers furent les premières victimes, et sur cent vingt hommes, cinq seulement purent s'échapper de ce lieu de carnage, pour venir raconter le sort de leurs malheureux compagnons, et faire connaître leurs assassins.

San-Johan-in-Fiore, situé au centre des plus hautes montagnes de la Syla, est isolé totalement pendant l'hiver. Les neiges en interdisent l'accès, les brouillards le dérobent entièrement à la vue, et l'auteur qui fut condamné à y passer quelque temps, dans cette saison, pour cause de service militaire, l'appelle la Sibérie des Calabres.

En général, la croupe des montagnes, d'où s'échappent une multitude de sour-

ces et de ruisseaux, présente un aspect sombre et imposant. Une ceinture continue d'épaisses forêts, composées principalement de beaux châtaigniers, environne des groupes pittoresques de bourgs et de villages, et nulle part dans la belle saison, l'on n'aperçoit sur ces terrains fertiles, des rochers nus et dépourvus de végétation. A côté de ce tableau, s'offre en contraste, des vallées profondes, ténébreuses, inhabitées, dont le silence imposant n'est troublé, pendant la saison des pluies, que par la chute des torrens.

A proprement parler, les fleuves et les rivières des deux Calabres méritent tous ce nom, car il n'en est aucun de navigables; et la seule différence qui distingue le Laino, le Chratis, le Niéto, l'Amato et l'Angitola, les plus remarquables des torrens multipliés qui sillonnent les Calabres, c'est que leur lit n'est jamais à sec.

Pendant l'hiver les montagnes sont inhabitables, le froid vif qui règne sur leur sommet, la neige qui les couvre, et

qui se résout en pluie dans les vallées où la profondeur et la violence des torrens interceptent toute communication, en éloignent les habitans fortunés, qui depuis la fin du mois de novembre jusqu'au commencement de celui d'avril, vont oublier qu'il existe un hiver dans les séjours enchanteurs que les plaines du bord de la mer offrent à leurs vœux. Là, à cette époque, la végétation qu'une longue sécheresse avait arrêtée, ranimée par les premières pluies d'automne, a repris son cours, la terre est parée des plus belles fleurs et l'on respire, de tous côtés, un air embaumé des parfums mélangés de toutes les plantes dont la France ne peut embellir que ses serres chaudes. Mais au retour du printemps, quand les chaleurs commencent à se faire sentir, des fièvres intermittentes, et inévitables pendant les trois quarts de l'année, y dominent; alors ces beaux lieux deviennent déserts, tous les habitans un peu fortunés les abandonnent, et l'on n'y rencontre plus que quelques familles indigentes qui paient de beaucoup

d'années d'existence, la cruelle nécessité qui les retient dans ces lieux.

Mais les montagnes, à leur tour, ont changé d'aspect : la terre a repris sa parure, les chemins qui étaient impraticables, se sont transformés en avenues délicieuses bordées de beaux châtaigniers, sous l'ombrage desquels on respire un air pur et bienfaisant ; des sources fraîches et limpides ont succédé, dans les vallées, aux torrens furieux qui les ravageaient ; et le voyageur enchanté qui ne voit plus ni obstacle, ni danger dans ses courses, gravit sans fatigue les côtes les plus escarpées.

Ces températures variées suivant la gradation du terrain, ces deux climats sous un même ciel, pour ainsi dire ; ces aspects terribles ou enchanteurs qui appartiennent à tout pays montagneux, fournissent aux voyageurs beaucoup de descriptions pittoresques parmi lesquelles nous allons choisir les plus remarquables.

L'auteur d'un des voyages dont est extraite la présente notice, se rendait à Cosenza pendant le mois de décembre, et il

rend ainsi compte de son début dans les Calabres.

« Sur les confins de la Basilicate et de la Calabre, nous fûmes arrêtés par le Laino, torrent qui sépare les deux provinces. Sa vue est réellement effrayante dans ce moment; il remplit une large vallée, et roule avec fracas ses eaux bourbeuses sur d'énormes quartiers de rochers qui obstruent son cours, et contre la plupart desquels les flots se brisent avec furie pendant plus de la moitié de l'année......... Non loin delà, il fallut s'engager dans les défilés du Campotémèse, dont le sommet est couvert de neige et de brouillards. A mesure que nous avancions, une pluie très-froide saisissait nos membres déjà engourdis par la traversée du torrent; bientôt il s'y joignit un vent extrêmement rigoureux qui, plus tard, et à une plus grande élévation, devint une affreuse tourmente. Il eût été plus prudent de rebrousser chemin; mais diverses causes s'y opposant, nous continuâmes notre route, en nous débattant avec bien de la peine

contre un vent violent qui nous poussait au visage une grêle fine et pénétrante. Plusieurs d'entre nous, saisis par le froid, épuisés de fatigue, tombèrent de faiblesse et périrent au milieu des neiges, sans qu'il fût possible de leur porter aucun secours. La nuit approchait et rendait notre position encore plus critique. Enfin, après avoir lutté pendant trois heures contre les angoisses de la mort, nous atteignîmes le revers de cette funeste montagne, d'où une pente rapide nous conduisit bientôt dans la plaine............

» Le lendemain il fallut traverser encore des torrens; le premier était si rapide que malgré toutes les précautions, trois hommes que la violence du courant entraînait dans le Chratis, rivière qui inonde toute la vallée de Cosenza, se seraient infailliblement noyés, s'ils n'avaient été secourus par quelque nageurs intrépides. Après deux heures de marche dans des plantations de riz, où l'on enfonçait exactement jusqu'à mi-jambe, des mares profondes, des fondrières et de nouveaux

torrens, toute trace de chemin ayant disparu, nous atteignîmes heureusement, avant la nuit, une belle avenue qui conduit à Cosenza, où nous arrivâmes à neuf heures du soir, dans un état affreux. »

Cosenza, capitale de la Calabre citérieure, est située au fond d'une grande vallée sur le penchant d'une colline. Cette ville autrefois la capitale du Brutium, est une des plus anciennes du royaume de Naples, et la plus considérable des Calabres. Elle est la résidence des autorités civiles, militaires et religieuses. Les rues en sont fort étroites, excepté une seule appelée la grande rue, bâtie assez régulièrement aux pieds de la colline baignée par les eaux du Chratis. Ce fut dans cette ville qu'en 410, la mort surprit Alaric. Mille ans après, on trouva le corps de ce redoutable chef des Visigoths, soudé entre deux boucliers, et enseveli au milieu de la rivière.

Il n'y a point de pont sur le Chratis; on traverse ce fleuve, qui remplit toute la vallée de Cosenza de ses eaux bourbeuses,

d'une manière assez bizarre: une charrette à deux roues, surmontée d'un étalage en planches, proportionné à la hauteur de l'eau, attend les passagers sur l'une ou l'autre rive; aussitôt qu'il y en a un assez grand nombre, aux cris aigus du conducteur, deux buffles de la plus haute taille, sortent, tout fangeux, des marais voisins, pour venir se ranger docilement sous le joug. Attelés à cette pesante machine, chargée de personnes et d'effets, ils la traînent péniblement à l'autre bord. Les roues enfoncent alternativement plus ou moins, de chaque côté, pendant la traversée, au point de faire craindre que la voiture ne verse au milieu de l'eau; cependant on arrive ordinairement sans encombre.

Parmi les villages qui couvrent la surface du Campotémèse, il en est un surtout fort remarquable par sa position; c'est Orsomarzo. Il serait difficile d'en trouver une plus affreuse et plus extraordinaire. Entouré de hautes montagnes qui s'élèvent presqu'à pic comme des mu-

railles, ce village n'a d'autre accès qu'une rampe escarpée, placée le long des sinuosités d'un torrent dont les eaux forment de distance en distance, de superbes cascades. Ce torrent traverse le village, en sort par une fente de rocher, et va fertiliser une campagne très-riante et très-riche qui fait un contraste étonnant avec l'horreur qu'inspire cet affreux séjour, où il paraît inconcevable que des hommes aient pu faire leur demeure. Le sentier qui borde le torrent, à sa sortie du village, est taillé dans le roc.

Nicastro, Nicotera, Ste.-Euphémie offrent des sites ravissans; mais ni leurs aspects romantiques, ni leurs ruines pleines de souvenirs, ni leurs sources, leurs cascades et leurs bosquets d'orangers et de citronniers qui embaument l'air des parfums les plus suaves, ne rendent leur séjour préférable à celui de Monteleone.

Cette ville, l'une des plus importantes de la Calabre ultérieure, est bâtie sur des hauteurs au pied desquelles coule l'Angitola. Située entre les golfes de Ste-Euphé-

mie et de Gioia, la chaîne des Apennins et la mer, on découvre du plateau sur lequel elle est placée, un grand et magnifique spectacle : l'horizon est terminé par le sommet vaporeux et bleuâtre de l'Etna. L'aspect de la ville elle-même qui est surmontée d'un château entouré de beaux arbres, est aussi gracieux que pittoresque. De hautes montagnes couvertes de majestueuses forêts, la garantissent des vents du nord et des frimas ; et des sources abondantes qui jaillissent du pied de ces montagnes, fertilisent les campagnes environnantes, tempèrent les grandes chaleurs de l'été, et font de la ville, un séjour aussi beau qu'agréable à habiter en toute saison.

Une plaine couverte de riches moissons, plantée de bosquets d'oliviers qui sont aussi élevés que des chênes, peuplée de nombreuses fermes, entourée de massifs d'ormes, entrelacés de guirlandes de vignes dont les jets vigoureux atteignent le sommet des plus grands arbres, conduit de Monteleone à Nicotera, qui en est distant

de dix-huit milles. De la plupart des maisons de ce dernier lieu, on découvre les côtes de la Sicile, les îles de Lipari; et à l'approche de la nuit, le sommet toujours enflammé de Stromboli vient augmenter l'intérêt de ce grand spectacle.

Depuis le tremblement de terre de 1783 la population de Nicotera est dans un état voisin de l'indigence, et les environs quoiqu'encore assez bien cultivés, sont couverts de débris qui attestent les ravages auxquels ce pays fut alors en proie. L'auteur, pendant son séjour dans cette ville, était logé chez un hôte dont deux filles charmantes soignaient la vieillesse, et s'efforçaient à l'envi, de dissiper les chagrins. Ce vieillard avait été témoin de la catastrophe de 1783, qui lui avait fait perdre la plus grande partie de sa fortune. Les malheurs de ses concitoyens, les siens étaient incessamment présens à son imagination, et faisaient l'objet habituel de ses conversations. Voici les détails particuliers au canton qu'il habitait, qu'il donna à l'auteur sur cette funeste catastrophe.

«Le 5 février 1783, on éprouva vers une heure après midi, une violente secousse qui fit précipitamment sortir une partie des habitans. Le plus grand nombre s'étant réfugié sur une montagne voisine, une nouvelle secousse plus forte que la première les renversa. Tout le terrain s'ébranla, les maisons s'écroulèrent de toutes parts, les murs épais et les tours élevées du château, arrachés de leurs fondemens, se renversèrent sur la ville, écrasèrent les maisons et ensevelirent sous leurs débris un grand nombre de personnes qui s'y trouvaient encore. Les habitans échappés au premier désastre ; loin de s'attendre au nouveau danger qui les menaçait, se retirèrent sur la plage, où ils s'empressèrent de se former un abri avec les restes de leurs habitations. La mer était calme, le ciel pur et serein ; il était minuit, et le sommeil si nécessaire à ces malheureux, commençait à leur faire oublier momentanément leurs peines, quand tout-à-coup le promontoire de Campalla tomba en entier dans la mer, sans qu'au-

cun indice eut annoncé sa chute. Cette masse énorme repoussa les eaux sur la côte opposée, où elles noyèrent un grand nombre de Siciliens ; se refoulant ensuite avec impétuosité sur la plage de Scylla, elles engloutirent toutes les personnes qui s'y étaient réfugiées. Le jour offrit à ceux qui avaient échappé à cette terrible convulsion de la nature, une multitude de cadavres horriblement défigurés, et les tristes restes de cette infortunée population errans à l'aventure, en proie au plus sombre désespoir et à la plus affreuse misère.

» Hélas ! Monsieur, ajouta le vieillard, en terminant ce récit : Cette belle province peut, d'un moment à l'autre, voir un pareil désastre se renouveler, nous sommes entourés de volcans dont les communications souterraines menacent sans cesse notre sol. » Ses aimables filles voyant que le souvenir de cette épouvantable catastrophe le plongeait dans sa mélancolie ordinaire, cherchèrent à le distraire, en égayant le reste de la soirée pa

de jolis airs siciliens qu'elles chantèrent en s'accompagnant sur la guitare.

Je passe les brillantes descriptions du Cap Vaticano, célèbre par la victoire que Sextus Pompée remporta sur la flotte d'Auguste; de Tropœa, que Scipion l'Africain fonda à son retour d'Afrique, de la jolie ville de Palmi, aux environs de laquelle les cendres des volcans nourrissent des forêts de châtaigniers, dont la hauteur et les dimensions excitent la surprise et l'admiration (1), des hauteurs de Scylla, riches des points de vue les plus pittoresques, et enfin de l'écueil si célèbre dans l'antiquité qui porte ce nom, pour arriver à la ville de Reggio, située sur les bords du détroit de Messine.

« Il est impossible, dit l'auteur dans

(1) On a remarqué généralement que les châtaigniers n'acquièrent ces étonnantes dimensions que sur la cendre des volcans. Le châtaignier si renommé que l'on voit dans la moyenne région de l'Etna, passe pour le plus bel arbre de l'Europe. On l'appelle *cassagno-di-cento-cavalli*, parce qu'on prétend que cent hommes à cheval tiendraient sous son ombrage.



son enthousiasme, de rien imaginer de plus beau que les campagnes qui environnent Reggio; elles réunissent les productions les plus délicieuses et les plus variées. Des ruisseaux et des sources abondantes jaillissant du pied des montagnes voisines, serpentent sous des berceaux d'orangers et de citronniers, et entretiennent dans ces lieux une fraîcheur et une fertilité surprenantes. C'est un vaste jardin orné de bocages parfumés, c'est l'Eden de la création.

» Les bords de la mer offrent de toutes parts des points de vue enchanteurs. Le détroit ressemble à un fleuve majestueux, qui s'est ouvert un passage entre deux montagnes. Des courans purifient l'air incessamment, et occasionnent des brises qui tempèrent les grandes chaleurs de l'été. En un mot, le climat, le sol, la situation de Reggio présentent à l'imagination tout ce que la fable et la poésie ont pu inventer de plus séduisant. »

Les charmes de l'illusion viennent aussi parfois, dans ces lieux privilégiés, se mê-

ler à ceux de la réalité : je veux parler du phénomène curieux, connu sous le nom de *fata morgana*, dont l'apparition est assez fréquente sur toute l'étendue du canal. L'auteur en décrit ainsi les causes et les effets :

Pendant les fortes chaleurs de l'été, il survient parfois un calme si parfait, que les courans du détroit perdent toute activité. La mer, resserrée entre les montagnes, s'élève alors de plusieurs pieds au-dessus de son niveau ordinaire. Si cette élévation a lieu au point du jour, tous les objets qui existent sur les bords du canal, y sont retracés sous des formes colossales. La mobilité de ce miroir marin qui, par ses mouvemens d'ondulation, est taillé à facette, répète sous mille formes diverses toutes ces images, qui se succèdent rapidement à mesure que la clarté s'augmente, et disparaissent aussitôt que le soleil est parvenu à une certaine hauteur. S'il arrive que l'atmosphère soit épaisse, et chargée de matières électriques, tous ces objets réfléchis dans l'air redoublent le

charme de cette scène, dont la magie est, tout au moins, fort exagérée par l'ardente imagination des habitans, qui voient dans l'air des palais magnifiques, des colonnades, des jardins enchantés, etc. »

Quand on retourne de Reggio à Monteleone par la route directe, la campagne, quoique belle par la hauteur des montagnes, celle des arbres qui les couvrent, la multitude des cascades qui y répandent la fraîcheur, n'a plus d'empire sur le voyageur encore plein des souvenirs de sa première course. Il descend presque avec indifférence des sommets pittoresques de l'Aspramonte au fond des vallons romantiques de Solano, et songe encore aux riantes campagnes de Reggio, quand il chemine doucement à travers les grandes plantations d'oliviers du bourg de Seminara; et le Français seul, avant d'arriver à Monteleone, parcourt, avec quelqu'intérêt, près de Mileto, la plaine où quelques faibles bataillons français, dirigés par le général Régnier, mirent dans une déroute complète un corps de six mille Siciliens,

commandés par le prince de Hesse-Philipstadt, illustré par la défense de Gaëte.

Mais la contrée la plus sauvage des Calabres, et généralement de tous les Apennins, est, sans contredit, Lungo-Bucco, située à quinze milles de la jolie ville de Rossano. Les chemins qui y conduisent sont effroyables, et toujours dominés par de hautes montagnes. Lungo-Bucco lui-même est situé dans une vallée étroite, profonde, et traversée par un torrent qui roule, avec ses flots, d'énormes rochers. Les montagnes qui avoisinent ces affreux séjours, y répandent une teinte sombre et sauvage, qui attriste l'imagination la plus riante. Ce bourg renferme une population de trois mille âmes, composée de cloutiers, de forgerons, de charbonniers : enfin cette contrée, au dire de l'auteur, présente plus qu'aucune autre des Calabres, une véritable image du chaos par ses montagnes à pic, entassées les unes sur les autres, ses masses de rochers qui menacent d'écraser les habitations, et des torrens qui semblent prêts à les submerger.

Cette contrée forme le plus parfait contraste avec celle des côtes méridionales de la Calabre, baignées par le golfe de Tarente. Ces côtes offrent, au mois de janvier, tous les charmes du printemps ; on y arrive par des avenues d'orangers, de citronniers, de cédras ; et la ville de Corigliano qui en occupe le centre, est, après Reggio, la situation la plus riante, et le pays le plus riche des deux Calabres.

Les côtes orientales de la Calabre ultérieure, quoique belles, sont loin d'égaler les autres parties de cette province ; cependant le voyageur y peut encore chercher les ruines de l'antique Syllacixium, colonie fondée par les Athéniens, et détruite par les Sarrasins ; celles de Locres, dont les lois furent si renommées dans l'antiquité, et la Tour d'où s'embarqua Annibal pour retourner en Afrique : là, des murs d'une grande élévation, des voûtes de temple, quelques colonnes debout, dont les chapiteaux renversés sont d'un travail admirable, des aqueducs creusés dans le roc, charment encore son imagi-

nation, attachent son esprit, excitent sa curiosité; et quand il a fini son intéressant examen, il va se reposer de ses fatigues au joli village de Pentadola, qui termine la chaîne des Apennins, et ouvre l'entrée de la délicieuse vallée de Reggio.

Nous avons vu que dans les lieux même les moins favorisés des deux Calabres, le sol n'est jamais dépouillé de végétation, quand vient la saison favorable à son action. Dans les autres parties, tout concourt à la rendre plus vive, et dans quelques-unes, elle est admirable. La multiplicité des vallées et des montagnes, dont les expositions sont très-variées aussi bien que les températures, rendent possibles et faciles tous les genres de culture.

Ainsi, les plaines sont riches de grains et de légumes; les expositions abritées des vents du nord, voient croître la canne à sucre, l'aloès et le palmier; le châtaignier, le pin et le bouleau couvrent le sommet des montagnes; des vignobles qui seraient renommés si les habitans savaient en tirer parti, se déploient sur tous les côteaux; et

l'olivier produit une si grande abondance d'huile, que les propriétaires sont obligés de la conserver dans de vastes citernes. Sur d'autres points, le mûrier nourrit une quantité considérable de vers à soie, dont le produit, ainsi que celui du coton, est un objet extrêmement important. La plante de réglisse croît sans culture dans les terrains abandonnés, et des forêts d'ormes produisent une manne très-estimée, qu'on recueille en faisant une incision horizontale sur leurs troncs.

D'immenses troupeaux de bêtes à cornes passent alternativement des pâturages abondans de la Scylla, dans les paccages aromatiques des plaines où l'hiver n'étend point son influence.

Les grands propriétaires entretiennent aussi de superbes étalons, et sont parvenus, à cet égard, à obtenir une race de chevaux très-estimée. Ces chevaux sont de moyenne taille, bien faits, d'une grande souplesse, pleins de feu et de vigueur; mais pour l'activité, ils le cèdent au mulet, dont la force, l'adresse et la sûreté dans

les mauvais pas, facilitent dans ce pays difficile, des communications qui, sans lui, seraient presqu'impossibles.

Les plaines marécageuses nourrissent une grande quantité de buffles. L'aspect de ces animaux sauvages est effrayant, et leur rencontre dangereuse; cependant, lorsqu'ils sont domptés, ils servent au labourage, et quelquefois, comme nous l'avons vu pour le Chratis, au passage des rivières.

Il y a généralement en Calabre une grande quantité de gibier de toute espèce. Les côtes sont en outre très-poissonneuses. L'espadon nourrit une partie des habitans pendant plusieurs mois, et le thon alimente une branche de commerce très-lucrative.

La pêche de ce dernier exige de grandes avances, mais son produit est immense. On établit au milieu des rochers, à fleur d'eau, des filets retenus dans le fond de la mer par des plombs d'une grande pesanteur; et lorsqu'une quantité considérable de poissons s'est engagée dans les

replis de ces vastes filets, qui vont toujours en rétrécissant, on en ferme l'entrée, et alors commence le massacre de ces animaux. Attaqués de tous côtés avec des piques, des haches et des harpons, ils se heurtent avec violence contre les barques et les rochers. Cette manière barbare de les tuer, est un des grands amusemens du pays; on y est invité comme à une fête.

La nature a donc beaucoup fait pour rendre les Calabres heureuses et florissantes; mais les vices du gouvernement en causent le dépérissement. La condition des paysans y est des plus malheureuses; les fortunes y sont d'une disproportion extrême : les petits propriétaires y sont très-rares, et nulle part, à ce qu'il paraît, on ne trouve une transition plus subite, de l'extrême opulence à l'extrême indigence. La main de l'homme découragé, achève à peine le peu de travail que le climat et le sol lui laissent à faire.

A l'exception d'un petit nombre de villes et de plusieurs bourgs bâtis avec

quelque régularité, les villages présentent l'aspect le plus misérable et le plus dégoûtant. L'intérieur des maisons y est d'une malpropreté révoltante. Les porcs y vivent en commun avec les hommes, et il arrive même que des enfans au berceau sont parfois dévorés par ces animaux voraces.

Le Calabrais est de moyenne stature, bien proportionné et très-musculeux. Il a le teint basané, les traits de la physionomie très-prononcés, et les yeux pleins de feu et d'expression. A l'exemple des Espagnols avec lesquels il a beaucoup de rapports, il porte, en toute saison, un grand manteau noir qui lui donne un aspect sombre et lugubre. Sa chaussure se compose uniquement d'un morceau de peau serré, en forme de sandale, au-dessus de la cheville : sa tête est couverte d'un chapeau très-élevé, et dont la forme, terminée en pointe, a quelque chose de bizarre et de disgracieux. Il sort toujours armé d'un fusil, de deux pistolets, d'un poignard et d'une ceinture en forme de

gìberne, qui contient un grand nombre de cartouches. Toujours disposé à l'attaque et à la défense, il passe fièrement à côté de son ennemi, de celui qu'il sait rechercher avec soin toutes les occasions d'attenter à sa vie, mais barricadé dans sa maison, dès l'entrée de la nuit, il n'en sort que pour des motifs très-urgens.

La paresse du Calabrais passe toute expression : à l'exception de ceux que leur extrême indigence force à travailler pour vivre, tous les autres perdent leur vie dans l'oisiveté la plus complète. On les voit, couverts de leurs sinistres manteaux, sous lesquels ils sont armés de toutes pièces, former des groupes, des coteries sur les places publiques et au coin des rues, n'ayant d'autre distraction que le jeu, une de leurs passions favorites, qui amène presque toujours des querelles suivies de quelques coups de stilet.

L'ignorance et l'oisiveté sont, pour ce peuple, une source de vices affreux et de préjugés misérables, sa démoralisation est excessive, son âme inaccessible à toute

espèce de persuasion. Comme tous les peuples qui n'ont point d'institutions, ou qui en ont de mauvaises, il se fait presque toujours justice à lui-même : les haines sont héréditaires, et rien n'égale l'atrocité et la perfidie des moyens employés par les ennemis entre eux pour se nuire. Aussi, dit l'auteur, on peut affirmer sans craindre d'induire en erreur, qu'il existe peu de Calabrais dans toutes les classes qui ne soient entachés de plusieurs homicides ; et comme la superstition est compagne inséparable de l'ignorance, le brigand le plus atroce porte sur sa poitrine des reliques et des images de saints qu'il ose invoquer, même en commettant les plus grands crimes.

Le poignard n'est pas le seul moyen qui serve la vengeance du Calabrais, et la perfidie, la calomnie sont aussi, suivant l'occasion, ses armes favorites. Les Français, pendant qu'ils occupaient les Calabres, ont été mille fois témoins de pareils faits. En voici quelques-uns :

« Un commandant de la garde civique

calabraise, fit arrêter un boulanger qui préparait les rations de pain pour l'armée française, et le dénonça à la commission militaire, comme coupable d'avoir mêlé de l'arsenic à la pâte. Trois témoins signèrent la plainte, et quelques livres de pâte, déposées comme preuve authentique, et soumises à une opération chimique, semblaient ne laisser aucun doute sur la vérité du crime; cependant une foule de circonstances ayant fait naître quelques soupçons, on prit divers renseignemens, et il fut suffisamment reconnu que l'accusateur, homme singulièrement pervers, n'avait machiné cette trame odieuse que par un horrible sentiment de vengeance contre le boulanger, dont il avait voulu suborner la fille. Sa fuite et celle de ses complices ont achevé de convaincre les juges de sa culpabilité.

» Un jour, dit l'auteur, je vis entrer chez le commandant un homme d'une tournure grotesque, dont la physionomie bouleversée annonçait la plus violente agitation. Il débuta par dire brusquement que deux

jeunes fourriers français avaient attenté à l'honneur de ses nièces, logées chez lui, et dont il était le tuteur; qu'étant accouru à leur secours, il avait été violemment battu, et ses nièces fort maltraitées; ajoutant que si on ne lui rendait justice sur-le-champ il allait en porter plainte au général et au roi lui-même. Pénétrés du ton de chaleur et de vérité qu'employait cet individu, nous ne doutâmes pas un instant de la vérité du fait, mais le résultat d'une enquête que je fis moi-même, me donna la conviction que cet homme, jaloux sans motif réel, de ses nièces, victimes de son avarice et de ses coupables désirs, les avait lui-même accablées de mauvais traitemens sur le plus léger prétexte, et que nos fourriers, logés en face de sa maison, n'étaient entrés chez lui que pour les préserver de la brutalité de leur oncle. Les deux victimes réclamèrent ma protection contre lui; on les fit mettre au couvent, et le calomniateur fut condamné à un mois de prison.»

A ces traits j'en ajouterai deux qui pei-

gnent profondément le caractère national dans son penchant à la cruauté.

« Un chef de bande que ses nombreux assassinats avait fait surnommer *le boia* (le bourreau), fut blessé dans une attaque et fait prisonnier. Les actions barbares qu'il avait commises, les dommages considérables qu'il avait causés à plusieurs riches propriétaires de Cosenza, avaient animé contre lui une grande partie de la population. Plusieurs habitans vinrent solliciter comme une grâce, qu'on exerçât sur la personne de ce malheureux les mêmes atrocités dont il s'était rendu coupable envers les Français tombés entre ses mains. Il s'agissait de lui couper successivement le nez, les oreilles, les lèvres, de le mutiler enfin de mille manières, en attendant qu'on pût l'exposer au soleil nu et enduit de miel. Un grand nombre de jeunes gens de la ville ne rougirent pas de s'offrir pour exécuter eux-mêmes ses horreurs. Leur proposition fut rejetée avec indignation, et *il boia* fut exécuté dans la forme ordinaire. »

Un détachement français se rendait à Catanzaro; un soldat s'arrête un instant et est tué. On court après son assassin qui est bientôt saisi et conduit devant l'officier qui commandait le détachement. Interrogé sur le motif qui l'avait porté à tuer ce soldat français, il répondit naïvement qu'ayant son fusil caché près de lui, et voyant ce soldat lui présenter un beau point de mire, il n'avait pu résister à la tentation d'y viser. Traduit devant la commission militaire et condamné à être pendu, il demande grâce, en offrant de servir à la place de celui qu'il avait assassiné. Tout donna la preuve que la haine contre les Français n'avait nullement dirigé ce misérable qui avait agi du plus grand sang froid, et dans l'unique intention de connaître son adresse et la portée de son fusil.

Voilà où conduisent l'ignorance et l'absence des principes en toute chose. Soumis au despotisme le plus violent des riches et des barons, le Calabrais, avant l'entrée des Français dans ses montagnes, vivait écrasé sous le poids de tout ce que

la féodalité a de plus odieux. A la moindre résistance aux volontés et aux caprices les plus bizarres de ses maîtres, il tombait sous le poignard des sbires, milice armée que les barons entretenaient à cet effet. La justice était inconnue, tout était vénal; et quand l'argent manquait, de lâches complaisances suffisaient pour obtenir des faveurs, ou pour racheter les plus grands crimes.

Il est résulté de cet état de choses que la classe du peuple, plus spécialement victime de ces actes arbitraires, cherchant à se soustraire à leur rigueur, s'est réfugiée dans les forêts et dans les lieux les moins accessibles des montagnes, et s'est forcément livrée au brigandage. De là sont provenues ces bandes connues sous le nom de Commitives qui ont augmenté la dépravation morale du peuple calabrais, en lui donnant le goût d'une indépendance sauvage, et en augmentant son aversion, déjà trop naturelle, pour le travail.

Le Calabrais devenu brigand, et celui qui cultive la terre, ont de si grands rap-

ports, qu'il est difficile de les distinguer; même mœurs, même costume, même armement. Le premier emploie seulement le fruit de ses rapines et de ses extorsions, à se procurer une veste de velours de coton, garnie de boutons d'argent, et à orner son chapeau de plumes et de rubans. Quelques chefs de bande étalent un peu plus de luxe et d'appareil.

Mais il existe au reste dans le caractère national (et ceux même que leur situation doit rendre ennemis du désordre, ne le démentent point à cet égard) un tel sentiment d'indulgence pour les brigands, que nul Calabrais n'en parle jamais qu'en les gratifiant de *povereti. Sono povereti*, disent-ils, *ce sont de pauvres diables.*

La sobriété du Calabrais est poussée à l'extrême, même dans les familles opulentes. La plus grande douceur de la vie est d'entasser des capitaux. Jamais on ne voit ce peuple animé par ce sentiment de gaîté, qui chez les autres nations européennes, éclate si franchement les jours de fête et les dimanches.

Quand la chicane ou la chasse, deux des plus grandes passions des habitans de la Calabre, trouvent l'occasion de se satisfaire, ceux-ci s'y livrent tout entiers. Les effets fréquens de vengeance et de haine qui ont lieu chez ce peuple, alimentent à Cosenza, un nombre prodigieux d'avocats et de procureurs; et depuis que les barons ne punissaient plus de mort ceux qui osaient prendre le plaisir de la chasse, ce plaisir était devenu fureur.

La peccorara et la tarentella sont les danses du pays. L'air de la dernière est bizarre et dépourvu de mélodie; il se joue sur quelques notes, dont le mouvement va toujours en croissant jusqu'à devenir convulsif. Deux personnes placées vis-à-vis l'une de l'autre, font, à la manière des sauvages, des contorsions et des gestes fort souvent indécens, et qui dégénèrent en une espèce de déli re.

Les femmes de la Calabre ont peu d'attraits et sont dépourvues de grâces. Mariées habituellement fort jeunes, elles sont flétries de fort bonne heure. Leur fécon-

dité est extraordinaire; leur ignorance est profonde: les Calabraises même qui tiennent à la classe aisée, savent à peine lire et écrire; celles qui possèdent ces deux talens, passent pour des merveilles. En général, leur existence est malheureuse, à cause de l'extrême jalousie des hommes qui les tiennent toujours renfermées, et les traitent sans aucun égard. Aimantes, passionnées, jalouses elles-mêmes à l'excès, elles épient toutes les occasions favorables pour se soustraire à cette cruelle contrainte, et se décident facilement à tout quitter pour suivre l'objet de leur affection.

Les mœurs des deux sexes sont très-relâchées d'ailleurs, et les ecclésiastiques mêmes ne font pas exception. Ils donnent très-souvent l'exemple des vices les plus honteux; et comme l'auteur en a vu plusieurs qui, pour un modique salaire, avaient la bassesse de devenir les agens des officiers Français dans leurs intrigues amoureuses, il affirme, sans hésiter, qu'il regarde le clergé des Calabres comme le plus corrompu de toute la chrétienté.

C'est un de ses membres qui donna aux Français, à leurs dépens, l'exemple le plus frappant de la ruse et de la perfidie calabraises.

Les officiers du bataillon dont l'auteur faisait partie, avaient tous connu à Rossano un petit abbé d'une très-jolie figure, vif, spirituel et amusant, qui vint les trouver à Lungo-Bucco, où ils tenaient garnison ; s'offrant de leur être utile dans ce pays. Ayant gagné la confiance du commandant par quelques services, il vint un jour lui dire que s'il voulait lui donner un détachement, il promettait de faire arrêter deux chefs de révoltés, qu'on cherchait en vain depuis long-temps. Pour plus de sûreté, il demanda d'être caché sous un habit de soldat. Le commandant qui ne soupçonnait aucune espèce de perfidie, adopta son projet, qui présentait de grandes probabilités de succès ; et l'abbé, couvert des vêtemens du plus petit voltigeur du bataillon qu'on était parvenu à ajuster le mieux possible à sa taille, partit avec le détachement. Après l'avoir fait errer

de village en village, par des chemins et des temps affreux, et l'avoir tenu caché pendant des journées entières dans les bois, l'abbé revêt son habit noir, sous prétexte d'aller aux informations, s'éloigne et ne reparaît plus. Le détachement, las de l'attendre, apprit enfin à son retour que tout ce manége avait eu pour but de lever, au nom du commandant, des contributions chez les plus riches particuliers.

Cependant, à travers les vices de l'ignorance et de la barbarie, le peuple Calabrais doit à son climat, peut-être aussi à son origine, une finesse et une subtilité d'esprit étonnantes. Son langage, qui est à l'italien ce que le provençal est au français, est plein d'originalité et d'expression. La classe un peu civilisée s'exprime avec une vivacité, une chaleur qui annoncent du génie ; elle accompagne ses discours d'une pantomime très-significative, à la manière italienne, et se distingue essentiellement par des manières souples, insinuantes, et par un esprit très-délié.

Les villes dont les habitans se font re-

marquer, surtout par des mœurs et des dehors plus agréables, sont celles de la Calabre ultérieure, et parmi celles-ci, Monteleone.

Cantanzaro, dans la Calabre citérieure, mérite aussi une distinction; l'auteur n'hésite pas à donner aux femmes de cette ville, la palme de l'amabilité et de la beauté, sur toutes celles des deux Calabres.

Il fait aussi une exception honorable en faveur des habitans de Platumia, jolie petite ville de la Calabre citérieure. Cette ville n'est peuplée que de familles d'origine Albanaise, qui fuyant la persécution des Turcs après la mort de Scanderberg, s'étaient réfugiées en Italie. Le gouvernement de Naples ayant surtout favorisé leur établissement en Calabre, elles y ont fondé des espèces de colonies, et conservent, au milieu des contrées et des mœurs les plus sauvages, leur religion, leur costume, dont la richesse et l'élégance sont remarquables, leur amour pour le travail et leur hospitalité héréditaire : l'union et la

tranquillité règnent parmi elles; et leurs voisins les respectent sans les imiter.

Telles sont les deux Calabres que le génie de la liberté et les lumières de la philosophie avaient, parmi les peuples de l'antiquité, placées si haut dans l'ordre de la civilisation, et que l'ignorance, le despotisme et la barbarie ont, depuis, placées si bas. On a dit, peut-être avec trop de raison, qu'il n'y avait de trop en Calabre que ses habitans; mais que ne peut un gouvernement éclairé, ferme et paternel? et de quel peuple ne peut-on changer l'esprit en améliorant son sort? Le séjour des Français dans ce pays y a détruit, sans doute pour toujours, beaucoup d'abus intolérables. Ils ont vu, sous leurs ordres, les administrations supérieures, généralement animées du noble désir d'améliorer la situation de leur pays. Les maux que la guerre a faits s'effaceront, les biens dont elle a été l'occasion s'accroîtront. Si le peuple Calabrais, presqu'isolé de l'Europe, et retranché derrière ses montagnes impraticables, était mu jamais par un vrai patriotisme, il devien-

drait indomptable, et son pays serait un refuge assuré contre toute espèce de tyrannie. L'homme de bien peut faire des vœux pour qu'un pareil état de choses se consolide promptement. Quand ces temps seront venus, alors l'artiste et le savant pourront y porter utilement leurs pas. Le premier y échauffera son génie à la vue des grands tableaux que la nature y a multipliés; le second y interrogera des ruines célèbres non encore fouillées; le botaniste y trouvera des plantes et des fleurs, peu communes en Europe; et le philosophe enfin, pénétré de la grandeur et de la prospérité des anciennes colonies grecques, pourra, sur leurs débris, donner un libre cours à ses méditations. Mais le voyageur que ne guide pas l'amour de l'étude, qui ne cherche que des plaisirs sans fatigue, ne doit point dans le royaume de Naples, pénétrer au-delà de la capitale; car les Calabres ne promettent que des jouissances péniblement achetées.

EXTRAIT

DU TABLEAU

DE L'EMPIRE DE RUSSIE,

Par M. Damaze de Reymond; publié en 1812.

Climat et animaux.

La mer Glaciale au nord; au midi, la Tartarie indépendante et la Tartarie chinoise; au couchant la Laponie, le golfe de Finlande, la mer Baltique et la Pologne; au levant la mer Pacifique et les mers particulières qui reçoivent leurs noms des côtes qu'elles baignent; tel est le cadre immense qui réunit les régions diverses connues sous le nom commun de Russie.

Les Russes sont en général grands, bien faits, vigoureux, extrêmement souples et durs au travail. Les femmes sont d'une taille avantageuse, assez belles et presque toutes brunes. Le teint des hommes et des fem-

mes se rapproche beaucoup de celui des Anglais et des Ecossais : ils ont la vue faible, ce qui peut être occasionné par l'éclat de la neige, qui couvre leur pays une grande partie de l'année, et plus encore par la fumée dont leurs maisons sont remplies pendant l'hiver.

Le Russe est vif, gai, actif, spirituel, brave, laborieux, rusé, sociable et parleur. Le peuple même, particulièrement dans les villes, ne manque pas d'une certaine éloquence et d'une politesse naturelles; aussi lui trouve-t-on quelque analogie avec le Français, dont il a de même l'extrême légèreté.

Les Russes, naturellement bons, deviennent violens et quelquefois cruels lorsqu'ils sont en colère, et l'ivrognerie est leur vice dominant.

La Russie, par sa nature brute et sauvage, et par ses sites pittoresques, offre un aspect curieux au voyageur. On rencontre tour-à-tour de sombres et majestueuses forêts, des lacs embellis par des îles verdoyantes, des fleuves sans nombre,

un heureux mélange de plaines et de vallées, une multitude de collines agréables, en tout une certaine originalité première, qu'en beaucoup d'endroits la main de l'homme n'a point encore altérée. Il est vrai que cette nature inculte est souvent stérile, et qu'elle dégénère quelquefois en vastes déserts.

Dans la partie septentrionale de la Russie il n'y a pour ainsi dire que deux saisons : l'été et l'hiver; les transitions de l'une à l'autre de ces saisons sont trop brusques, pour que l'on puisse compter sur un printemps, et surtout sur un automne; le retour du froid étant encore plus rapide que ne l'est l'arrivée de la chaleur.

Le froid est extrêmement rigoureux en hiver : on voit fréquemment des glaçons pendre à la longue barbe des paysans. Cette fourrure naturelle leur est d'autant plus nécessaire, qu'ils ne portent jamais rien autour du col, et que leur poitrine n'est couverte que d'une simple chemise. Les habitans des villes et les soldats, qui ne portent point de barbe, sont obligés

pour défendre leur menton contre les intempéries de l'air, de l'envelopper d'un mouchoir: les autres parties du visage se trouvant à découvert sont sujètes à être gelées. Le froid fait quelquefois verser des larmes; aussitôt elles se changent en glaçons attachés aux cils. Lorsque par imprudence, ou par suite de l'extrême rigueur de la saison, un Russe a quelque membre gelé, le seul moyen qu'on emploie pour lui rendre le mouvement, est de le frotter avec de la neige; ainsi le remède est toujours à côté du mal. Si l'on approchait du feu le membre gelé, ou qu'on le plongeât dans l'eau chaude, la gangrène s'y mettrait sur-le-champ; mais ces accidens sont rares, parce que les Russes ont soin de ne sortir qu'habillés très-chaudement: ce sont surtout les extrémités qu'ils couvrent. Les pauvres emploient pour cela une peau de mouton, dont ils mettent la fourrure en dedans, et les riches portent une pelisse, un bonnet, des bottes ou des souliers fourrés.

La neige et la glace ne commencent à

fondre que vers la mi-avril, quelquefois même aux premiers jours de mai, ce qui n'empêche pas de se chauffer jusqu'au 10 ou au 15 juin. Il ne faut pas trop compter sur une série de beaux jours en été; le temps n'est serein que vers le milieu de mai. Les nuits de la dernière moitié de juin et du commencement de juillet sont chaudes et fort agréables, en raison d'un crépuscule continuel. A cette époque, le soleil se lève de deux à trois heures du matin, et se couche de neuf à dix heures, ce qui, joint aux crépuscules du matin et du soir, donne un jour de vingt-une heures. Mais c'est presque l'inverse en hiver: dans le mois de décembre, le soleil ne se lève plus qu'à neuf heures et demie du matin, et se couche avant trois heures; encore avec le brouillard du matin et celui du soir, peut-on réduire le jour à une heure ou deux.

Les mois d'août et de septembre sont assez beaux; passé cette dernière époque, l'automne, ou, pour mieux dire, l'hiver,

commence et amène avec lui les orages et les tempêtes.

La vigne et les arbres portant des fruits à noyaux ne croissent en plein-vent que dans les provinces méridionales. Dans le nord on les cultive dans des serres, et les jardins n'offrent guères d'autres fruits que des pommes, des prunes et des cerises fort aigres : mais on y a des fruits à baies en grande quantité, sans leur donner aucuns soins.

On fait en Russie un très-grand usage des champignons; il en est même qu'on regarde comme dangereux dans le reste de l'Europe et que l'on mange dans ce pays sans aucun inconvénient. Sur plus de soixante espèces différentes, il n'y en a que deux vénéneuses et les paysans ne s'y trompent jamais. Le pain et les champignons sont, pendant le carême, la nourriture des habitans des contrées forestières; pour les conserver en provision ils les font sécher, ensuite ils les salent.

Le bouleau sert de bois de chauffage;

avec son écorce on fait de petits barils dans lesquels on renferme du beurre, du caviar et de petits fruits; et avec ses branches auxquelles on laisse les feuilles, on fait des balais. Le tremble, moins commun que le bouleau, est le bois de charronnage par excellence; l'on en fabrique tous les charriots et tous les instrumens aratoires. Le tilleul est d'une grande utilité; on se sert de son écorce pour faire des paniers, des traîneaux, des sacs à grains, des chaussures, et une quantité prodigieuse de nattes qu'on emploie dans le pays et que l'on envoie aussi dans l'étranger.

Les chevaux de la Russie centrale sont en général d'une taille moyenne, très-robustes, bien faits et remarquables surtout par la bonté de leur allure et la finesse de leurs jambes. Ceux des cosaques du Don et du Borysthène sont sveltes et légers, mais sauvages et indomptables pour tout autre que leurs maîtres. Ils n'ont pas besoin de gardiens, pour les protéger contre les incursions que font parfois les bêtes féroces dans les steppes où on les

laisse paître en liberté, ils se défendent fort bien avec leurs dents et leurs pieds. Les Russes sont durs envers leurs chevaux, ils ne les laissent pas plus de quatre heures à l'écurie dans le cours de la journée et de la nuit, ce qui ne les empêche pas de vivre jusqu'à dix et quatorze ans. Les Russes laissent ordinairement leurs chevaux à tous crins, et loin de leur faire jamais le poil, ils ajoutent de faux crins lorsqu'ils ne trouvent pas les naturels assez longs.

Vers le nord les moutons sont petits, leur laine est grossière et mauvaise; dans les provinces méridionales, on voit de superbes troupeaux et des moutons engraissés pour les riches; il existe dans ces pays, une espèce particulière de moutons, dont la queue pèse quarante livres.

Le chien n'est pas propre à la chasse, mais il sert comme animal de trait; et malgré toute la fatigue qu'on lui fait éprouver, on le nourrit fort mal. On voit en Sibérie des levriers remarquables par leur taille élancée, la beauté de leur forme, et la longueur des poils qu'ils ont aux

oreilles, aux jambes, aux cuisses et à la queue; tout le reste de leur corps est ras. On rencontre dans les grandes villes, des bandes de chiens indépendans, n'appartenant à personne; ils errent dans les rues et aboient et hurlent toutes les nuits d'été.

Il existe en Russie une espèce d'oies fort belliqueuses, dont les combats sont aussi curieux que ceux des coqs en Angleterre. Le gibier de toute sorte est très-abondant, mais on ne trouve de cerfs, de biches et de daims, que dans les parcs de l'empereur et de quelques grands.

Les rivières et les lacs fournissent une grande quantité de poissons, et même quelques espèces inconnues au reste de l'Europe.

On peut se faire une idée de la pêche en Russie, en songeant que l'on exporte une immense quantité de colle de poisson et de caviar, malgré la grande consommation qui doit avoir lieu dans un pays où l'on fait maigre au moins la moitié de l'année: il y a deux sortes de pêches remarquables,

celle qui se fait dans le Volga, dans le lit même duquel on pratique de vastes chambres; elles occupent toutes la largeur du fleuve, et n'offrent pour y entrer qu'un défilé assez étroit; de cette manière le poisson se pêche par milliers. Il y a en hiver une autre pêche assez singulière. Les pêcheurs se rassemblent en nombre et pratiquent de distance en distance des trous dans la glace; ils se divisent en troupes de trente ou quarante, et les trous sont tirés au sort; alors chaque troupe pêche dans le trou qui lui est échu.

La Russie est célèbre par ses fourrures: mais elles sont présentement plus chères et plus rares qu'autrefois. On y trouve des loups, des ours et des lynx. Ils n'attaquent presque jamais les hommes, à moins qu'ils n'en soient attaqués. Un ours sur lequel on tire un coup de fusil et que l'on manque, va droit à l'agresseur. Une chose assez singulière, c'est qu'on voit souvent en hiver des loups rôder autour des villages, guettant un cochon ou un mouton, à côté duquel jouent des enfans

de cinq ou six ans, attendre pour se jeter sur leur proie que les enfans soient retirés.

C'est pendant l'hiver que les Russes font la chasse aux loups, et voici de quelle manière: cinq ou six chasseurs se réunissent dans un traîneau, et se munissent d'un cochon de lait qu'ils mettent dans un sac attaché à une longue corde. Arrivés à la forêt, ils jettent hors du traîneau le sac contenant le cochon, et lâchant toute la longueur de la corde, ils le tirent ainsi en allant contre le vent; les loups attirés par les cris du cochon dont ils sont très-friands, accourent pour saisir la proie et les chasseurs les tuent.

La peau du lynx sert aussi de fourrures, et n'est pas moins estimée que celle des loups blancs. L'ours blanc vit sur les bords de la mer Glaciale. Il a huit à neuf pieds de long sur cinq de haut, il est d'une couleur jaunâtre ou blanc sale; son poil est hérissé et grossier. On se sert de sa peau pour des couvertures de traineaux ou des tapis.

L'air n'est pas moins peuplé que la surface de la terre; les bocages retentissent du chant des linottes, des alouettes et des rossignols, ainsi que du gazouillement des étourneaux et des moineaux.

Mœurs et habitation du paysan.

Le paysan russe gémit dans la servitude; dès qu'il sait tracer un sillon, tailler des pierres ou scier des planches, si son seigneur lui ordonne d'être artisan, aussitôt il cesse de travailler et ne fait jamais que ce qu'on exige de lui à la rigueur. Il ne cherche point à perfectionner ce qu'il fait, parce qu'il ne tirerait aucun parti de son talent, et que son maître seul en profiterait, puisqu'il peut lui demander jusqu'à son dernier kopek. Qu'il lui dise : sois maçon, il le sera; sois forgeron, il battra l'enclume. En conséquence, nulle émulation, nulle industrie; les arts mécaniques et les métiers se propagent avec une lenteur extraordinaire : cependant le Russe les cultiverait s'il était libre, ne fût-ce que par avidité, car il est âpre au gain;

mais celui qu'il fait étant précaire, il ne veut l'acheter par aucune peine. Il vole et rapine tant qu'il peut, puis il boit et mange son argent s'il ne l'enfouit pas ; car beaucoup de paysans ont cette funeste manie ; et comme ils meurent souvent avec leur secret, leur petit pécule est perdu pour l'État ; dans lequel le numéraire est fort rare, quoique l'on frappe tous les ans une assez grande quantité de monnaie métallique.

Les paysans russes appartiennent ou à la couronne ou aux nobles ; les premiers dépendent d'officiers et de surveillans, dont ils ont le droit de se plaindre aux autorités supérieures s'ils sont maltraités.

Le sort des paysans appartenant aux nobles, varie selon l'humeur douce ou sévère de ceux dont ils dépendent, ils ont trois moyens de recouvrer leur liberté : l'affranchissement, l'achat de la liberté, et le service dans les armées.

Les villages russes n'ont presque tous qu'une seule rue, longue, étroite et bordée des deux côtés de maisons construites en bois, mais non avec des planches,

ce serait un abri trop peu solide dans un pays aussi exposé aux intempéries de l'air. On se sert d'arbres entiers, dépouillés seulement de leur écorce; on les place les uns sur les autres après les avoir fendus aux extrémités, de manière à ce qu'ils s'enchassent aux quatre coins de la maison, ensuite on remplit les interstices avec de la mousse. Le toit fait en planches s'avance sur les fenêtres, de trois à quatre pieds pour empêcher l'humidité de pénétrer. Toutes les maisons sont bâties sur le même modèle.

Les écuries, les remises, les granges ont la même forme que les maisons, et enclosent la cour qui forme un carré long. La basse-cour se trouve derrière la maison; celle-ci a une grande et une petite porte d'entrée sur la rue.

L'intérieur de la maison diffère suivant l'aisance du propriétaire. En général, elle se compose d'une seule chambre dans laquelle tous les membres de la famille travaillent, mangent et dorment pêle-mêle. Chez les gens un peu plus riches, on voit

fréquemment au-dessus de la pièce commune, une chambre en mansarde éclairée par des fenêtres sur la rue; c'est là que demeurent les femmes de la maison.

A cette exception près, les chambres de toutes les maisons offrent un aspect à peu près semblable; c'est un carré de quinze à vingt pieds; le poêle, placé à côté de la porte à droite en entrant, occupe le quart de la pièce, il est surmonté d'une plate-forme, garnie en planches sur le côté, qui sert de lit la nuit et de banc pendant les repas. On allume ce poêle le matin, et on y cuit les provisions de la journée. Lorsque la braise est bien formée, on la rassemble dans un coin et on ferme le poêle, ce qui donne à la chambre une chaleur insupportable.

Dès qu'on est entré, les yeux sont frappés de toutes les images de saints devant lesquelles les Russes commencent toujours par se prosterner, avant même de parler au maître de la maison. On remarque aussi les fenêtres, ou pour mieux dire les ouvertures oblongues pratiquées sur la

rue pour introduire l'air, la lumière, et chasser les exhalaisons, la fumée et la vapeur. On ouvre et l'on ferme ces ouvertures en avançant ou reculant une planche assujétie dans une coulisse; mais rien de plus incommode, car le vent et le froid pénètrent avec une telle violence par ces ouvertures, qu'on préfère encore la vapeur, quelqu'épaisse qu'elle soit. Dans quelques maisons, cependant, il y a des fenêtres de quatre et même de six carreaux; dans ces demeures privilégiées, le poêle est de faïence, les murs sont couverts d'une tenture de papier, et l'on y trouve aussi un assez bon lit.

Lorsque la famille est trop nombreuse pour qu'elle puisse coucher tout entière sur le poêle, on fixe une barre qui va du poêle à la cloison opposée, et sert d'appui à des planches dont on se sert en guise de lit. Les autres meubles sont un vase attaché au plancher par une chaîne; il contient de l'eau dans laquelle les Russes se lavent les mains plusieurs fois le jour avec une certaine cérémonie; près de la porte ou près

du poêle, suivant la saison, un baquet pour conserver de l'eau fraîche ou de l'eau chaude; des pots de terre, des cuillères, des assiettes et autres vases en bois, des pincettes en forme de croissant et sans ressort, ce qui oblige d'en avoir de diverses grandeurs; enfin une balance avec laquelle on calcule ce que l'on mange de pain en le pesant avant et après chaque repas; les berceaux des enfans sont suspendus au bout d'une perche, et on les berce presque continuellement.

Dans les villages on ne connaît pas d'autres chandelles, que des morceaux de bois blanc. Les Russes parcourent leurs granges, leurs écuries, avec une torche de bois résineux enflammée à la main, et sans prendre aucunes précautions. Aussi voit-on souvent des villages entiers réduits en cendres; mais ces incendies ne causent pas un grand préjudice aux habitans, vu le peu de valeur de leurs meubles. Ils ont seulement la peine de rétablir de nouvelles demeures, à moins qu'ils ne se trouvent dans le voisinage d'une ville où ils peu-

vent acheter au marché des maisons toutes faites.

Les bains sont placés derrière la basse-cour ; le paysan russe se baigne ordinairement le samedi avec toute sa famille, c'est une préparation à la toilette du dimanche. Ces bains ne se prennent pas en se plongeant dans l'eau, ce sont des bains de vapeur : la chaleur des étuves est ordinairement de trente-huit à quarante-deux degrés de Réaumur. Le froid du dehors est quelquefois de vingt-huit à trente ; ainsi, la différence des deux atmosphères est environ de soixante-dix degrés. Les Russes passent de l'une à l'autre sans y faire attention, voilà ce qui les rend si insensibles aux rigueurs des saisons, et si durs à la fatigue. Cette manière de se baigner leur paraît un remède à tous les maux.

Les paysans russes mangent du pain bis que l'on renouvelle une fois la semaine, et auquel les étrangers s'accoutument facilement, quoiqu'il ait un goût un peu aigre. Le plat favori des Russes est une soupe épaisse de choucroute hachée, qu'ils

font étuver, et à laquelle ils mêlent des tranches de bœuf et de cochon : outre cela ils mangent de la grosse viande et du gibier. Les jours maigres ils vivent avec des poissons, des légumes, des champignons et des fruits ; ils font aussi des gâteaux à l'huile ou au beurre, composés de gruau, de blé vert et de millet, et des petits pâtés avec des oignons, de la viande, des œufs et des racines. Le pauvre est parfois réduit à l'ail, à l'oignon et aux concombres.

Les paysans russes portent la barbe longue et les cheveux courts : leur habillement, excepté dans l'Ukraine où l'on trouve le costume polonais, est le même dans presque toute la Russie. En hiver, ils s'enveloppent dans une peau de mouton, que les plus aisés font couvrir de drap ; ils portent de doubles gants, dont le supérieur est de cuir sans séparation de doigts ; sur la tête un bonnet de drap ou de coton, garni de peau de mouton moins grossière que celle du surtout ; les jambes enveloppées dans de larges et longues bandes de drap ; les souliers sont d'écorces de

tilleul tressées; on les attache avec des cordons faits aussi d'écorce. En été, le paysan lorsqu'il travaille, n'a que de grands pantalons de toile blanche ou rayée, et une espèce de tunique, c'est-à-dire une chemise qui descend par-dessus les pantalons jusqu'à mi-cuisse. Cette chemise, dont l'ouverture est oblique sur le côté gauche, n'a jamais de col; elle est bordée d'un cordon et quelquefois d'un galon d'or; on la ferme avec un bouton. Hors les heures de travail, les Russes portent par-dessus ce léger costume un habit, ou plutôt une espèce de redingote en drap, dont les pans taillés obliquement, se croisent de gauche à droite : la forme en haut est semblable à celle de la chemise; et se ferme de même; des ganses tiennent lieu de boutonnières : par dessus ce vêtement, assez souvent de toile blanche, ils portent une ceinture de couleur qui tombe sur le côté; ils sont toujours munis d'un couteau et d'une hache; ce dernier instrument est universel. L'été, on substitue le chapeau rond au bonnet fourré.

L'habillement des femmes se compose d'une chemise blanche à manches longues, boutonnées au poignet, et d'une robe de toile bleue ou rouge sans manches; de sorte que l'on voit celles de la chemise, ce qui produit une variété assez agréable. Ces robes appelées *sarafan*, dessinent très-visiblement les formes, et sont garnies du haut en bas de boutons et de ganses avec lesquels on les ferme. Quelques femmes portent, au lieu de sarafan, des jupes et des corsets beaucoup moins jolis. Les jeunes filles ont le même costume que les femmes mariées; mais on les distingue à la coiffure. Celle des femmes, dont la forme varie un peu suivant leurs caprices, est un bonnet auquel s'attache un grand mouchoir, qui retombe sur le dos; les jeunes filles portent un simple ruban placé comme un bandeau, et souvent orné d'un galon d'or; quelques rubans plus étroits sont attachés aux extrémités de celui-là, et servent à lier auprès de la nuque, leurs cheveux, qui tombent en longues tresses sur leurs épaules.

Les femmes russes valent en général mieux que les hommes; elles sont douces, soumises, très-sédentaires, et bonnes mères de famille. Dans les querelles de ménage, qui finissent toujours par des coups, elles se laissent battre avec une patience et une résignation sans exemple.

Naissances. — Noces. — Funérailles.

En Russie, la naissance d'un enfant est suivie du baptême; on mange ensuite en famille et on s'enivre. Pendant le cours des couches de la femme, ceux qui viennent la voir, doivent, en s'approchant de son lit pour lui demander de ses nouvelles, glisser une pièce de monnaie dont la valeur varie, suivant la qualité et la fortune de la personne faisant l'offrande. Les personnes d'un rang élevé ne peuvent donner moins d'un ducat. Les gens mariés sont seuls assujétis à cet usage, probablement parce qu'ils peuvent, en pareille circonstance, être remboursés. Ce petit impôt est aboli à Pétersbourg, mais on le paie très-exactement dans toutes les provinces.

Les cérémonies du mariage sont nombreuses et assez singulières ; les époux ne se voient que le jour des noces; on les coiffe et on les pare devant un miroir commun ; ils peuvent approcher leurs joues, mais il faut qu'une étoffe les sépare ; ensuite on se rend en pompe à l'église, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Le prêtre demande le consentement des époux, ensuite il leur donne à tous deux un anneau béni, et leur fait boire du vin trois fois, l'un après l'autre, dans le même vase. Pendant la cérémonie, les époux ont une couronne sur la tête ; lorsqu'elle est achevée on revient à la maison, où la mariée doit constamment se plaindre et se lamenter ; il en est même qui s'égratignent.

Après le repas, les danses et les chants commencent : tout ce qui concourt à terminer la fête est un emblème de la fécondité. Le lit des époux est dressé sur des gerbes ; les flambeaux sont posés dans des barils remplis d'orge et d'avoine. Le lendemain, le plus âgé de la famille porte aux

époux, en grande pompe, un pain fait exprès, sur lequel on incruste une pièce de monnaie, et une des agraffes que les femmes portent sur la poitrine; avant de donner ce pain, on le pose trois fois sur la tête de la jeune femme.

Il ne se fait point de mariage sans le *druschka* autrement dit, *aide du fiancé*, c'est une espèce de bouffon que l'on appelle à toutes les noces. Il est aussi indispensable que les violons en France. La fonction de ce personnage est d'aller dès le matin devant la porte des futurs époux, annoncer à haute voix à tous ceux qui se trouvent présens, que le très-haut et très-puissant prince....... et la très-haute et très-gracieuse princesse...... les invitent à assister au banquet des noces. Quelque gueux et misérables que soient les époux, la formule est toujours la même; mais il faut bien se garder de se présenter sur une telle invitation, sans quoi on serait hué et honni. Après cette invitation le *druschka* est encore chargé d'ouvrir la marche en conduisant les époux à l'église, et de mettre tout

le monde en train par ses plaisanteries et ses quolibets. Entr'autres attributs distinctifs, le *druschka* est coiffé d'un bonnet de forme conique. Pour remplir dignement cet état en Russie, car c'en est un quelquefois fort lucratif, il faut être gai et fécond en bons mots et en saillies, avoir l'air d'un bon vivant, réunir à une taille courte et ramassée une face bien nourrie, un teint enluminé, et surtout un large ventre : le *druschka*, doué par la nature de tous ces dons, ne peut manquer d'avoir la vogue.

Les funérailles se font en Russie avec beaucoup de pompe. Autrefois on enterrait les morts dès qu'ils avaient rendu le dernier soupir, maintenant on les garde huit à dix jours. Pendant ce temps, les parens et les proches, même les ennemis du défunt, se réunissent autour de son cadavre que l'on vêtit avec soin ; ils le pleurent et témoignent leur douleur par mille signes extérieurs, mille simagrées d'affliction ; ensuite, ceux envers qui il a eu des torts les lui rappellent et lui adressent des reproches. Le mort ainsi pleuré et répri-

mandé, est porté en terre par les popes et escorté de pleureuses payées pour répandre des larmes et pousser des gémissemens. Avant de le mettre dans la bière, on a eu soin de le munir d'un passeport pour l'éternité, dans lequel les popes certifient de sa bonne conduite, de sa foi, et recommandent à Saint-Pierre de lui ouvrir les portes du Paradis. Ce billet, revêtu de la signature de l'évêque, est placé dans la main du mort. Après l'enterrement, on revient à la maison célébrer les commémorations; ce sont des orgies qui durent neuf jours, et que l'on renouvelle encore à la fête et à l'anniversaire du défunt.

Jeux. — Danses. — Musique.

Les Russes à peine parvenus aux premiers degrés de civilisation, du moins dans les trois quarts de l'empire, conservent encore presque tous les traits de cet état de barbarie où l'on n'attache de prix qu'aux forces physiques, et n'ont pour jeux que des exercices violens.

La lutte est un de leurs principaux amusemens. Les lutteurs se prennent au collet, l'un de la main droite, l'autre de la main gauche, et cherchent ainsi à se terrasser en se donnant des crocs-en-jambes. Les *boxeurs* qui ne ressemblent point à ceux des Anglais, ont la main armée d'un gantelet de cuir, n'ayant de séparation que pour le pouce; lorsqu'un des deux champions est renversé, le combat cesse, et il n'a jamais de suites fâcheuses.

D'autres jeux doivent leur naissance aux saisons. De ce nombre sont le ballon, les montagnes de glace et les parties de traîneaux. Le besoin de s'échauffer en hiver a sans doute donné la première idée du ballon: c'est une enveloppe de peau de douze à dix-huit pouces de circonférence, que l'on remplit d'étoupes et de crins. Les joueurs se le renvoient en le lançant en l'air, tantôt du pied, tantôt de la main, et de la même manière qu'on lance les ballons faits avec des vessies. Seulement on parcourt plus d'espace qu'en France, parce que les joueurs se disputent à qui s'emparera du

ballon et le jettent quelquefois fort loin avec le pied.

Les montagnes de glace sont aussi un des plaisirs de l'hiver; dans les villages, on les établit sur le penchant d'une colline que l'on arrose pour la rendre glissante; mais dans les villes et surtout à Pétersbourg, on les élève à plus grands frais. C'est un échafaudage de cinquante pieds d'élévation environ, qui descend par une pente douce jusqu'à la rivière; on trouve à sa base un nouveau monticule. La première éminence, garnie de garde-fous pour les spectateurs, est formée par-dessus l'échafaudage avec de gros glaçons sur lesquels on jette de l'eau jusqu'à ce que la gelée les joigne ensemble, et que la surface offre une glace bien unie. C'est alors que dans de légers traîneaux on s'élance du haut de cette montagne, et qu'en une minute, on arrive au sommet de la seconde, où l'on est porté, par l'élan que l'on a pris, à la descente de la première. Si on veut recommencer la course, il faut revenir à pied sur la montagne, où l'on monte par un escalier.

Les courses de traîneaux n'ont guères lieu qu'à Pétersbourg, sur la Newa, le dimanche et les jours de fêtes. Les traîneaux destinés à ces courses sont attelés d'un ou de deux chevaux. S'il y en a deux, il faut absolument, sous peine d'être trouvé fort ridicule, que le cheval du brancard soit un trotteur, et que le porteur le suive au galop.

Les danses Russes sont variées. Tantôt ce sont des rondes où les jeunes filles et les jeunes gens, réunis en grand nombre, dansent ensemble; d'autres fois, deux danseurs fixent seuls tous les yeux; on fait cercle autour d'eux en chantant ou jouant de quelqu'instrument, et cette danse commence toujours par une sorte de pantomime. Chez les cosaques, c'est un défi entre le danseur et la danseuse: l'un déploie toute sa force et toute son agilité; l'autre, toute sa souplesse et toutes ses grâces.

Le goût de la danse est général en Russie; le dimanche et les jours de fête, lorsque le temps est serein, les villages sont

remplis de groupes dansans. L'hiver, comme il fait nuit dès trois heures, on danse à la lueur des flambeaux, ce qui offre un coup-d'œil singulier et une illumination réellement magique par ses effets et ses accidens. Qu'on se figure une rue large de vingt pieds et longue de trois à quatre cents pas, garnie à droite et à gauche de maisons couvertes de neige et remplie d'une foule d'hommes, de femmes, de jeunes garçons et de jeunes filles, tous un flambeau à la main et courant çà et là. On ne saurait peindre les effets produits par ce contraste de la lumière et de la nuit, par les reflets sur la neige, par l'éclat des étoffes de toutes couleurs et le mouvement des promeneurs et des danseurs.

Le Russe aime le chant encore plus que la danse. Sa gaîté et un penchant naturel semblent lui en inspirer la passion. Le laboureur chante en traçant son sillon, l'artisan en travaillant, le soldat en allant au combat, le postillon en conduisant son attelage. Ils ne se bornent pas à des chan-

sons nationales, quoiqu'ils en aient de fort belles et de très-remarquables par leur simplicité, ils improvisent; à la vérité ce n'est pas fort difficile, parce qu'ordinairement ils chantent de la prose, et presque toujours quelque chose d'analogue à la circonstance où ils se trouvent. Leurs instrumens sont assez variés, mais fort peu perfectionnés. Leur *roschok*, chalumeau fait d'écorce d'arbre, a un son criard et perçant; mais entendu dans le lointain, et renvoyé par les échos du bord des rivières sur lesquelles on le joue souvent, il produit un effet agréable.

Les Russes ont aussi une espèce de musique connue sous le nom de musique des cors-de-chasse, et qui leur est particulière. On en doit l'invention à un Bohémien nommé Maresch; elle est exécutée avec une perfection qui étonne, lorsque l'on connaît la singulière composition de l'orchestre. Il faut au moins pour le former, quarante musiciens, et leur nombre peut s'élever jusqu'à cent. Tous ont un instrument d'une forme semblable. Ce sont

des espèces de tubes recourbés seulement à l'embouchure, et qui vont en augmentant jusqu'à l'extrémité par laquelle s'échappe le son; mais la grandeur des instrumens varie; il y en a depuis deux pieds de long jusqu'à trente-deux, dans une échelle progressive, par la raison que chaque cor ne doit jamais donner qu'un seul et même son: en conséquence, pour embrasser quatre ou cinq octaves, il faut cinquante ou soixante cors de grandeur différente. Les exécutans n'ont pas de musique notée, ils n'en ont pas besoin, il n'est pas même nécessaire qu'ils sachent quelles notes ils font. Ce sont de vraies machines subordonnées au chef d'orchestre, aux signes duquel on obéit avec une précision mécanique. Lui seul a l'âme de cette musique; c'est de lui que dépendent absolument la chaleur et l'ensemble de l'exécution; qu'il marque la mesure avec âme, avec feu, la musique aura du feu et de l'âme, car les musiciens qu'il commande obéissent avec autant de précision que les touches d'un clavecin. Lorsqu'on

n'a point entendu cet étonnant concert, on a de la peine à se figurer que l'on puisse exécuter ainsi, avec ensemble et expression, non pas des morceaux simples et ordinaires, mais les compositions les plus compliquées de Mozart et de Pleyel. Rien n'est plus vrai cependant, et les musiciens allemands, italiens, français qui sont allés en Russie, ont tous admiré cette musique, que l'on n'entend que là et qu'on ne peut même entendre ailleurs; car il ne faut rien moins que la servile docilité d'un Russe, sa patience et son attention soutenues par force coups de bâtons, pour parvenir à ne pas attaquer mal-à-propos, ou ne pas soutenir trop long-temps une note, en exécutant les plus grandes symphonies; encore faut-il trois années consécutives d'exercices et de travaux continuels pour former un orchestre de ce genre. C'est en plein air et surtout dans le calme des nuits, que cette musique produit le meilleur effet; il est tel, que les yeux fermés ou à une certaine distance on ne soupçonnerait jamais la singulière compo-

sition de l'orchestre; car, il n'y a ni confusion, ni lenteur qui puissent, le moins du monde, en trahir le secret.

Liberté des cultes. Fêtes. Superstitions.

Il existe une religion dominante en Russie; c'est la religion grecque, surchargée de superstitions et de cérémonies. Aucun peuple n'est plus attaché à sa religion que le Russe, n'en est plus scrupuleux observateur ni plus intimement convaincu de sa prééminence sur toutes les autres, et cependant le Russe pousse la tolérance jusqu'au respect pour les autres cultes. Si le hasard le fait assister à une cérémonie religieuse quelle qu'elle soit, il se tiendra la tête nue, dans une attitude modeste et respectueuse. L'esprit de la nation a passé à cet égard chez tous les étrangers qui se trouvent en Russie: à Pétersbourg, luthériens, calvinistes, arméniens, protestans, catholiques, tous vivent dans la paix et l'union, les prêtres russes fréquentent même ceux des autres communions.

L'office de l'église grecque se célèbre

avec beaucoup de dignité et de pompe. Dans les fêtes solennelles, les prélats portent des habits sacerdotaux couverts d'or, d'argent et de perles. Leurs mitres brillent souvent de pierres précieuses ; elles ne sont pas terminées en pointes comme celles de nos évêques ; elles ont la forme de couronnes. Le costume des popes, hors de l'autel, est composé d'une longue robe bleue, verte ou violette, mais toujours de couleur foncée et à manches fort larges. Les prêtres laissent croître leur barbe ainsi que leurs cheveux ; ceux-ci tombent en anneaux sur leurs épaules. Ils portent l'été un chapeau sur leur tête et l'hiver un bonnet à large bord.

La religion russe consacre et célèbre un grand nombre de fêtes. Ce sont autant de jours d'ivresse pour le peuple ; il est vrai qu'il les achète par beaucoup de jeûnes et d'abstinences, car sa religion lui prescrit quatre carêmes. Le premier, dit le grand carême, commence huit semaines avant Pâques et dure jusqu'à cette fête. Le second est le carême de Saint-Pierre, il dure

cinq semaines et cinq jours. Le troisième, celui de la mère de Dieu, commence le 1er. août et se continue jusqu'à l'Assomption. Le quatrième précède Noël et commence le 15 novembre. Pour observer ce carême dans toute sa rigueur, on ne doit manger que des mets extrêmement légers et en fort petite quantité.

Indépendamment de ces quatre carêmes, on fait encore maigre tous les mercredis et samedis, ce qui joint aux vigiles, complète au moins six mois de maigre scrupuleusement observés par le Russe.

Une des fêtes les plus remarquables est la bénédiction des eaux, elle a lieu le 6 janvier. Voici comme on la célèbre à Pétersbourg: on élève sur la Newa, en face des fenêtres du palais impérial, un reposoir en forme de dôme, sous lequel on pratique une ouverture carrée précisément au milieu; l'espace compris entre cet endroit et le palais est couvert de tapis, parce que la famille impériale se rend ordinairement avec le clergé à cette cérémonie. Les régimens et la garde im-

périale y viennent apporter leurs drapeaux pour qu'on les asperge d'eau-benite. On puise de l'eau par le trou pratiqué dans la glace, au milieu du reposoir; on la met dans un bassin; le métropolitain y plonge un crucifix; on rejette cette eau dans le trou, la bénédiction est faite et l'on reprend de l'eau pour en répandre sur les assistans. Pendant la cérémonie on chante des prières, et le canon de la forteresse se fait entendre. Ensuite le clergé et la famille impériale retournent au palais, et aussitôt après leur départ, le peuple rompt les barrières autour du reposoir, et se précipite en foule pour puiser de l'eau-bénite. Cette cérémonie est vulgairement appelée *le Jourdain*.

La fête de Pâques, non moins solennelle, répand encore plus d'allégresse. La fin d'un carême aussi long que rigoureux, l'approche des beaux jours, les premiers rayons du soleil qui reparaît dans tout son éclat après une longue absence, la magnificence extraordinaire des cérémonies, tout contribue à rendre cette fête chère

au peuple. Elle est annoncée la veille, à dix heures du soir, par le son des cloches. Alors on se porte en foule à l'église, et dès que l'office est fini, vers deux ou trois heures du matin, chacun revient chez soi rompre enfin les huit semaines de jeûnes et d'abstinence. Souvent ce repas dure jusqu'au milieu du jour suivant, et le bon Russe s'enivre pour perdre tout souvenir des macérations passées. Parmi les usages de cette fête, on remarque la présentation des œufs de Pâques; amis, parens, chacun en donne et en reçoit. Les serfs en présentent aussi à leurs seigneurs qu'ils embrassent, en leur disant: *cristos voscress*, le Christ est ressuscité. Le seigneur ne peut refuser l'accolade, et répond: *vo istiney voscress*, oui, il est ressuscité. On chôme la fête de Pâques huit jours de suite; elle est pour les Russes un nouveau carnaval. On a peine à se figurer jusqu'où ils portent leur joie; leur ivresse ou plutôt leurs déréglemens. Hôtels, auberges, cabarets, tout est plein de gens qui mangent, chantent, boivent et dansent. Les rues sont

jonchées d'hommes ivres. A cette époque les places de Pétersbourg offrent le coup-d'œil d'une espèce de foire. L'on y voit tous les jours, depuis midi jusqu'au soir, une affluence prodigieuse de peuple et de personnes de toutes conditions, qui en font le tour à pied, à cheval ou en voiture. Il est difficile de se faire une idée du tumulte et du bruit de ces réunions. Non-seulement chacun chante, siffle ou joue de quelqu'instrument, mais des bateleurs de toute espèce font retentir les airs du son de leurs trompettes et de leurs cors, pour appeler les badauds, et les inviter à voir leurs marionnettes, leurs pantomimes, leurs escamotages, ou bien leurs tours de force. C'est aussi à l'époque de ces fêtes que les Russes vont en escarpolette, exercice qu'ils aiment de passion.

On trouve chez eux presqu'autant de petites pratiques superstitieuses que de fêtes. Jamais un Russe ne mange de lièvre ni de pigeons, quoique ces animaux abondent dans son pays; il s'imagine que le lièvre est immonde et que le pigeon

est sacré, parce que le Saint-Esprit parut sous la forme de cet oiseau.

La sonnerie des cloches est un objet de vénération pour les Russes ; ils trouvent du rapport entre les âmes des morts et cette musique aérienne et céleste ; ils pensent qu'elle influe beaucoup sur leur salut. C'est une dévotion de sonner les cloches ; aussi les jours de grandes solennités, ne les laisse-t-on pas reposer un instant. Il y a même de petites maisons bâties autour des clochers, dans lesquelles les dévots sonneurs trouvent de petites cordes attachées à la grosse corde de la cloche.

Le nombre mystique des Russes n'est pas trois, comme chez presque tous les autres peuples, mais quarante ; ils attachent à ce nombre mille propriétés imaginaires ; ils l'ont choisi, disent-ils, parce que Jésus-Christ a jeûné quarante jours, parce qu'il a fait son ascension au bout de quarante jours ; parce que le peuple de Dieu a erré quarante ans dans le désert ; et qu'on trouve le nombre qua-

rante compris trois fois dans celui des années que Moïse à vécu. Les Russes ont des saints pour toutes les maladies et pour toutes les circonstances de la vie.

Le rit grec condamne le culte des images taillées ; jamais on ne voit une statue dans une église russe ; mais on y trouve en revanche des milliers d'images de saints en peintures, auxquelles les fidèles rendent un culte presque égal à celui de la Divinité. Ce n'est même pas assez pour eux de les adorer dans les temples, ils leur élèvent encore des chapelles dans l'intérieur de leurs maisons. Il n'en est point où l'on ne trouve ce qu'on appelle en Russie, *un bog. Le bog* est le saint adopté par la maison, et sous la protection duquel se place chaque famille. Le culte qu'on rend à ces saints, et les vœux qu'on leur adresse, établissent beaucoup de rapports entre eux et les pénates des anciens. Le *bog* est ordinairement peint sur bois ; mais on l'enjolive, et on l'entoure quelquefois de diamans qui lui donnent un très-haut prix. Les seigneurs surtout y mettent beaucoup de

luxe, ils ont souvent des chapelles de *bog* d'une valeur extraordinaire. Les jours de fête, le *bog* est entouré d'un luminaire très-brillant. Les cierges des *bogs* ne sont pas comme ceux des églises de France, menus par le haut, gros par le bas; ils vont, au contraire, en augmentant de bas en haut. De tels cierges, disent-ils, peignent mieux les regards que les saints laissent tomber du haut du ciel.

Le Knout.

En Russie, les lois condamnent très-rarement à la peine de mort. Les coupables de haute trahison sont seuls décapités; mais la mort ne serait-elle pas préférable à la douloureuse existence que l'on conserve aux condamnés? C'est toujours dans les affreux déserts de la Sibérie qu'on les relègue; après les avoir fouettés, marqués, leur avoir arraché les narines ou même les avoir punis du *knout*.

Le supplice du *knout* tire son nom de l'instrument que l'on emploie pour l'infliger. Cet instrument, long en tout de cinq

pieds, est composé d'une courroie, épaisse d'environ trois lignes, et durcie par une préparation particulière, d'un fouet fortement tressé et d'un manche de bois fort court. Le patient est attaché par les pieds et par la tête à une pièce de bois, de manière qu'il présente le dos sur lequel les coups sont portés. On prétend qu'un exécuteur adroit peut tuer un homme avec trois coups bien appliqués; mais cela n'arrive jamais. Les coupables meurent presque toujours des suites de cet horrible supplice dans les prisons, où l'on ne prend aucun soin de panser leurs plaies; ils sont bientôt dévorés par la gangrène. Il serait à souhaiter pour eux qu'ils mourussent sur le lieu du supplice. Le *knout* ne va jamais sans la marque qui s'imprime sur le front et sur les deux joues, ni sans l'enlèvement des narines; comme ce complément du supplice n'a lieu qu'après l'exécution de la peine principale, le malheureux coupable n'en souffre pas beaucoup, car il a souvent perdu le sentiment. Ceux qui échappent et survivent à toutes ces

horreurs, sont transportés des prisons aux colonies de la Sibérie. C'est au printemps et en automne, qu'on envoie les exilés. Ils sont conduits enchaînés deux à deux et attachés à une longue corde. Arrivés à Tobolsk, ceux qui savent quelque métier, sont distribués chez les artisans de la ville; les autres sont employés aux mines.

Outre ces nombreux supplices réservés aux coupables de quelque crime, il y a, pour les fautes moins graves, une autre punition, que l'on appelle *battoges*; elle s'administre avec une baguette grosse à peu près comme le doigt. Il faut deux exécuteurs pour donner les *battoges;* l'un tient la tête du patient, l'autre ses pieds, et tous deux frappent alternativement et en mesure sur son dos. Quand l'exécution est finie, le pauvre fustigé est obligé d'aller se jeter aux pieds du juge, pour le remercier de ne pas l'avoir condamné à subir une plus forte peine. Les nobles peuvent être condamnés à recevoir les *battoges;* c'est le châtiment dont ils punissent le plus fréquemment leurs serfs.

Pétersbourg.

Pétersbourg est situé sous le soixantième degré de latitude septentrionale, à l'embouchure de la Newa. Cette rivière l'environne presqu'entièrement; elle se divise en plusieurs bras, et forme des îles dans lesquelles sont placés plusieurs quartiers de la ville. On peut arriver à Pétersbourg par mer ou par terre: quand on arrive par mer, il faut toujours passer par Cronstadt. Dès que l'on sort du port de cette ville, une agréable vue prépare l'œil au tableau éclatant et magique qu'offre bientôt après Pétersbourg. A droite, sur les bords méridionaux du golfe, se présente l'aspect le plus délicieux; tantôt un côteau en pente douce, et couvert d'un tapis éblouissant de verdure et de fleurs; tantôt une colline escarpée, couronnée de bocages enchanteurs: ici c'est une vallée; là un jardin charmant; partout des maisons de campagne plus ou moins élégantes et riches; la plupart appartenant à des seigneurs russes ou à des négocians étrangers; mais

ce qui fixe surtout l'attention et efface tout le reste, ce sont les palais impériaux d'Oranienbaum, de Péterhof et de Strelnaya-Mysa, tous plus remarquables les uns que les autres. Sur la gauche, le long de la rive septentrionale du golfe, la vue est moins variée, moins riante; mais les belles forêts de sapins et de bouleaux qui la bordent, ont quelque chose de sévère, de majestueux, et présentent un contraste frappant avec la rive droite. Le milieu du tableau est terminé à l'horizon par les deux clochers de l'amirauté et de l'église du fort de Pétersbourg. A mesure que l'on approche, on découvre à l'extrémité nord-ouest de l'île de Vasilief, le port des galères; et en remontant le grand bras de la Newa, on jouit d'une vue imposante. La ville se présente sur une longueur de plus d'une lieue, et sur deux cents toises de large. A droite, on a la rive méridionale du fleuve, bordée d'un magnifique quai de granit. Le long du quai s'élèvent un grand nombre de belles maisons, d'hôtels et de palais. Plus loin, on voit la place de

Pierre Ier, où se trouve la magnifique statue équeste de cet empereur, et au-delà le pont de bateau qui conduit de cette place à l'île de Vasilief. Ce pont, long de cent trente toises, repose sur vingt et un grands bateaux. Au-delà est le vaste édifice de l'amirauté, avec ses chantiers et son beau clocher, dont la flèche dorée, éclairée par le soleil, semble une colonne de feu; un peu plus loin, le palais impérial, dont la vaste étendue et la saillie, dérobent aux yeux les autres beaux édifices qui continuent d'embellir cette rive de la Newa. A gauche est encore un superbe quai tout en granit, bordé de jolies maisons; puis le grand édifice de l'académie des arts, l'hôtel du corps des cadets, etc. Toujours en suivant de l'œil la mêmerive on aperçoit la forteresse de Pétersbourg, et toute cette belle vue que l'on peut embrasser presque d'un seul coup-d'œil en arrivant dans la ville par eau, est terminée par l'hôpital militaire de marine.

En arrivant à Pétersbourg par terre, le dernier relais de cinq lieues est extrême-

ment varié. Près de la maison du maître de poste, on voit le château de Strelnaya-Mysa, appartenant au grand duc Constantin; et non loin de-là un couvent de moines. Le chemin est très-beau; on fait trois lieues ayant à sa droite de jolies maisons de campagne, et à sa gauche le golfe de Cronstadt. Durant les deux dernières lieues, la route s'éloigne un peu de la mer, et l'on passe, jusqu'à la capitale, au milieu d'une double haie de maisons de campagne, de jardins, de parcs, à travers lesquels on découvre de temps en temps les clochers de la ville et quelques autres édifices.

La porte par laquelle on entre est un arc de triomphe, bâti en granit fin. Il est à une seule arcade d'un style noble et simple, et surmonté d'urnes en marbre blanc. On arrive bientôt après au beau pont de Kalinskin, jeté sur la Fontanka et sur le canal de Catherine, dont les eaux se réunissent quelques pas plus haut, et se rendent dans le golfe de Cronstadt. Ce pont est de granit, comme les quatre autres que

l'on a jetés sur la Fontanka; il a deux arches, au milieu desquelles est un pont-levis. Les poids et cabestans sont placés entre quatre jolies colonnes de granit destinées à porter des réverbères. L'aspect de ce pont, des deux magnifiques canaux, et des superbes quais de granit qui les bordent, étonnent le voyageur.

Les auberges à Pétersbourg ne sont pas commodes, en général, sous le rapport du service: on n'y a point, comme en France, des domestiques destinés à s'occuper de tous les voyageurs, et il faut prendre un domestique de place.

Les quais de Pétersbourg sont un de ses plus beaux et de ses plus riches ornemens: celui de la rive gauche de la Newa est surtout remarquable, il a plus d'une lieue de longueur. Fondé sur une grille qui repose sur pilotis, il s'élève au moins de dix pieds au-dessus du niveau ordinaire du fleuve; dans toute sa longueur règne un trottoir large de sept à huit pieds, tout en granit, ainsi que le parapet. De distance en distance, le parapet est interrompu par des

reposoirs en demi-lune, avec des bancs de granit; à droite et à gauche on descend par une pente douce jusqu'au bord du fleuve; c'est par-là que les cochers vont puiser de l'eau, les blanchisseuses laver leur linge, et que ceux qui veulent passer le fleuve descendent pour s'embarquer en été et pour le traverser à pied en hiver.

Les ponts de bateaux étant très-éloignés les uns des autres, on serait obligé, dans une aussi grande ville que Pétersbourg, de faire en été d'immenses détours, s'il n'y avait sur les bords du fleuve des bateliers tous prêts à conduire d'une rive à l'autre, pour une très-légère rétribution. Leurs bateaux à deux rames ne sont pas couverts; mais au printemps, avant que les ponts soient rétablis, et en automne quand ils sont ôtés à cause des approches de l'hiver, on trouve aux endroits où on les passe, de grandes gondoles dirigées par dix ou douze rameurs. Elles appartiennent aux différens ministères de l'empire ou à des particuliers. Les gondoliers sont non-seulement très-bons rameurs, mais

comme on s'en sert en été pour des parties de promenades, ils sont obligés d'amuser la compagnie par leurs chants et par des morceaux de musique nationale, exécutés sur des instrumens. Les grands seigneurs ont leurs gondoles particulières, et font porter à leurs gondoliers une très-riche livrée.

Pétersbourg a, sur toutes les autres capitales de l'Europe, l'avantage d'avoir été bâti avec ensemble. Tout est jeune, frais et nouveau dans cette ville ; les rues sont droites, régulières et spacieuses : peut-être même cette régularité finit-elle par être monotone et fatigante ; les rues sont pavées à dos d'âne et pourvues d'égoûts pour l'écoulement des eaux ; cependant au printemps et en automne elles sont couvertes de boue. On ne trouve point de fiacres, mais des voituriers qui en tiennent lieu ; en été, ils se servent de petits chars à bancs, nommés en russe *droschki;* et en hiver, de traîneaux très-légers : ils conduisent à peu de frais partout où l'on veut aller. Ces traîneaux vont avec une extrême rapi-

dité; ils font en un quart-d'heure une course qu'un piéton ne ferait pas en plus d'une heure.

Pétersbourg est la ville des équipages; on ne les regarde pas comme objet de luxe, mais comme une chose indispensable et de première nécessité, en raison de la longueur des distances; aussi, même dans la classe moyenne, il n'est personne qui n'ait sa voiture. Comme les cochers et les jokeys sont obligés d'attendre leurs maîtres dans les rues, il est d'usage en hiver d'allumer des feux sur les places du Palais, de l'Opéra, et sur toutes celles où se rassemblent un grand nombre de voitures. Ce sont des espèces de cases rondes entourées d'un parapet de granit ou d'une grille de fer, et couvertes d'un dais en fer soutenu par des branches du même métal. On place le bois par terre; on l'allume, et vingt-cinq à trente personnes peuvent se chauffer à la fois.

Les rues et les quais sont fort bien éclairés la nuit, et la longue file des reverbères produit une belle illumination. Le jour, le

coup-d'œil est aussi fort agréable, et les rues de Pétersbourg offrent l'aspect le plus éclatant et le plus frais, tant à cause de la forme des maisons, que des couleurs claires et douces dont on les revêtit de temps en temps ; elles sont en général construites en briques et ont peu d'ornemens, si ce n'est les colonnes si fort à la mode qu'on en place partout. Presque toutes les maisons n'ont que deux étages, elles sont garnies de plusieurs balcons ; les toits sont en fer et une balustrade règne tout autour ; les toits sont peints, ainsi que les maisons, en vert-pomme, en rouge, en blanc, le plus souvent en jaune-grisâtre. Outre le principal bâtiment sur la rue, il y a encore à chaque maison, des ailes saillantes et un double corps-de-logis sur le derrière. Les cours sont vastes et peuvent contenir, indépendamment des voitures des convives ou des visitans, une grande quantité de bois de chauffage. Le premier étage est destiné aux salons et aux appartemens des maîtres ; les ailes et les bâtimens de derrière sont occupés par les enfans, leurs

gouverneurs et leurs gouvernantes; le rez-de-chaussée est réservé pour les chambres de domestiques, les cuisines et les caves; les remises, les écuries, les greniers et la glacière sont sur la cour. Les fenêtres sont vitrées en grands carreaux. Dans l'hiver, on met de doubles fenêtres que l'on place extérieurement, et dont on bouche soigneusement les plus petites ouvertures pour empêcher que la vapeur, se portant aux vitres du dedans, ne s'y gèle, ce qui intercepte le jour.

Le Palais d'hiver est plus remarquable par sa grandeur colossale, et la magnificence de son intérieur, que par la beauté de son architecture. C'est un carré long au milieu duquel est une cour assez vaste. La façade principale a, des deux côtés, des perrons couverts, surmontés de balcons; la grande entrée du milieu est réservée pour les souverains et les ambassadeurs.

L'Ermitage est une dépendance du palais d'hiver, avec lequel il communique par des arcades souterraines. Catherine II le fit bâtir, et s'y retirait chaque jour quel-

ques heures pour se dérober aux affaires. Les appartemens sont meublés avec richesse et élégance. Le faîte de l'édifice est occupé par un jardin suspendu, à la manière asiatique. Il y a un autre jardin d'hiver très-curieux; il est entièrement environné et couvert de vitrages, on peut le comparer à une vaste serre-chaude. On y voit des arbres dans toute leur hauteur; les allées sont belles; et ce qui anime surtout ce jardin factice, c'est un grand nombre d'oiseaux étrangers qui voltigent en liberté dans cette enceinte. La façade de l'Ermitage est dans le même alignement que le palais, ce qui forme sur les bords de la Newa une continuité d'édifices d'un effet majestueux.

En Russie, les maisons d'éducation ne sont autre chose que des établissemens militaires, où l'on s'occupe bien plus à former et à fortifier le corps par de nombreux exercices, qu'à développer, par l'étude, les facultés de l'esprit ou de l'imagination. Il y a quatre corps de cadets: le corps des cadets de terre; le corps des ca-

dets d'artillerie, les cadets des mines et les cadets Grecs. Chacun de ces établissemens a des réglemens qui lui sont propres. L'éducation et l'instruction que l'on y donne varient suivant la diversité de leur objet. Ces maisons ont été créées pour les nobles, et sont occupées par eux. Cependant on y reçoit quelques bourgeois; mais dans la crainte qu'ils oublient leur condition, il n'est rien, soit dans la division des corps, soit dans l'uniforme et dans tous les exercices, qui ne tende à la leur rappeler.

L'hôtel des cadets de terre est le plus considérable, ses bâtimens sont d'une immense étendue et renferment au moins deux mille personnes.

Le couvent des demoiselles est situé sur les bords de la Newa; il se trouve à l'extrémité de la ville, dans une espèce de retraite, loin du bruit et du monde. Il est bien bâti, spacieux et orné d'un beau jardin. Les personnes attachées à la maison demeurent toutes au couvent. Il est divisé en deux parties principales; l'une pour les demoiselles nobles que l'on prend, comme les

cadets, parmi les enfans des officiers qui ont bien mérité de la patrie; la seconde est pour les bourgeoises: comme les unes et les autres ne sont pas destinées à remplir absolument les mêmes devoirs et à jouer le même rôle dans la société, on ne suit pas un système d'éducation uniforme. On enseigne aux demoiselles nobles, les langues, le dessin, la danse, la musique; et même pendant les dernières années de leur séjour dans la maison, on leur apprend à se présenter dans un cercle et dans une assemblée, à faire les honneurs d'une maison; et dans l'autre quartier, on apprend aux bourgeoises à travailler en linge, à le blanchir, à pétrir le pain, etc., etc.

Outre ces deux établissemens, il y en a encore d'autres connus sous le nom *d'écoles normales*, où les deux sexes apprennent gratuitement à lire, à écrire, à compter, et quelquefois même les langues, l'histoire et la géographie. Il y a de ces écoles dans plusieurs quartiers.

Les hôpitaux ont cela de particulier, qu'ils sont doubles dans toutes leurs par-

ties : il y a toujours des chambres d'été et des chambres d'hiver ; le climat nécessite cette mesure : les hôpitaux sont en général assez proprement tenus. Celui destiné aux fous tient au lazaret. Il y a de plus un hospice pour les enfans trouvés ; une fois déposés dans cette maison, les enfans n'appartiennent plus à leurs parens. Pendant leur première enfance, on les donne à élever à des femmes de la campagne ; ensuite on leur enseigne les élémens des langues et de quelques sciences. Ceux qui réussissent sont envoyés à l'Académie des arts ; les autres deviennent artisans ; et ceux dont on ne peut tirer aucun parti sont faits soldats.

Dans les villes, ce sont généralement les Russes qui exercent les métiers de tailleurs de pierres, de charpentiers et de maçons. Les premiers se distinguent surtout par la perfection de leur travail, quand ils sont dirigés par d'habiles architectes. Les belles colonnes de granit poli, d'un seul morceau, qui soutiennent la grille du jardin impérial de Pétersbourg, le rez-de-chaussée

du palais de marbre, les quarante verstes des quais de la Newa et des canaux, et la porte de Riga, sont de vrais chefs-d'œuvre.

Le charpentier russe est remarquable par la simplicité des moyens qu'il emploie et par l'étendue des ressources qu'il en sait tirer. Le marteau, la scie, le ciseau, le rabot lui sont inconnus, et lui seraient inutiles. Il n'a besoin que de sa hache, elle lui suffit pour bâtir presqu'à lui seul une maison dans laquelle il laisse bien peu de chose à faire au menuisier. Sa hache à la ceinture, il se rend à la ville au printemps, il y travaille jusqu'à l'automne; puis il retourne dans son village avec le produit de ses sueurs et de son industrie. Il en est de même du maçon. Ces ouvriers vont quelquefois chercher de l'ouvrage à cent lieues de leur village. Arrivés dans les villes, ils se rendent chez des entrepreneurs qui conviennent avec eux du prix qu'ils leur donneront pour un édifice entier.

A l'exception de ces trois métiers, la plupart des artisans de Pétersbourg sont des étrangers.

La couronne entretient plusieurs manufactures au sein de la capitale, entr'autres celle des glaces, d'où sortent les plus grandes glaces que l'on connaisse.

Les habitans de Pétersbourg se divisent en trois classes bien distinctes : le peuple, composé des artisans, des ouvriers et des paysans qui obtiennent de leurs seigneurs la permission de venir, pendant un laps de temps plus ou moins long, gagner leur vie à Pétersbourg; le tiers-état, comprenant les employés, les savans, les artistes, les possesseurs de terres et de mines, non revêtus d'emplois publics, et les négocians; enfin la noblesse, à laquelle appartiennent les seigneurs, les courtisans, et tous les gens en place, soit dans le civil, soit dans le militaire.

La vie et les habitudes du peuple n'offrent rien de remarquable, il serait même difficile de le suivre dans l'intérieur des maisons, puisque très-souvent il n'en a point. Les ouvriers mangent et couchent dans des lieux publics qui leur sont destinés. Tout ce que l'on peut dire sur le caractère

du peuple que l'on voit dans les rues, c'est qu'il est, en général, poli et obligeant. L'étranger égaré, trouve sur-le-champ vingt personnes empressées à le remettre dans sa route. Son accent ne lui attire pas comme à Londres, des sarcasmes ou des injures, on cherchera au contraire à le deviner en évitant de le faire répéter. La nourriture, que le peuple achète toute préparée, consiste en pain, en ail; il mange quelquefois de la viande et du poisson salé.

Le mobilier des maisons est toujours riche chez les particuliers, il est magnifique chez les grands. Pour les meubles de toute espèce on n'emploie que du bois d'acajou. Depuis la cuisine jusqu'aux salons de compagnie, il règne partout la plus extrême propreté. Il est vrai que dans aucun pays de l'Europe, on n'occupe un aussi grand nombre de domestiques; on en trouve jusqu'à deux ou trois cents chez de certains seigneurs, ce genre de luxe leur est propre, ils y placent leur magnificence.

Le même esprit de luxe et de prodiga-

lité se montre partout; mais c'est particulièrement sur les tables qu'il se déploie avec le plus d'excès. Le Russe aime à voir réunies sur la sienne, les productions des pays les plus éloignés; il veut même triompher de la nature, et malgré ses soixante degrés de latitude, avoir toute l'année les primeurs du printemps. Un étranger n'a point à craindre qu'on lui offre, pour boisson, de la bière ou du quas; on trouve à Pétersbourg du vin, comme en France. Ceux de Bordeaux et de Porto sont les vins ordinaires que l'on boit avec l'eau et dont on ne saurait se passer, non-seulement chez les seigneurs, mais chez les bourgeois un peu aisés. Ensuite, viennent au dessert, les vins de l'Ermitage, de Médoc, de Côte-Rôtie, de Madère, de Malaga, et même de Tokai.

Le reste du repas est à l'avenant; et si l'on est obligé de servir quelques productions indigènes, et d'employer les viandes et le gibier du pays pour le fond du dîner, on se dédommage par la recherche des ac-

cessoires. Les petits pois verts, les haricots, les asperges, les choux-fleurs, les concombres escortent même, au sein de l'hiver, le veau d'Archangel et le bœuf de l'Ukraine. Au dessert, ce sont les fromages de Hollande et de Suisse, la reinette de France, le *gold pippin* d'Angleterre, le *borsdorf* de Saxe, les pommes de Moskou et d'Astrakan, le raisin de la Crimée, l'ananas et la pêche des serres chaudes de Pétersbourg; on y joint des pâtisseries, des crêmes, des glaces, à toutes sortes de parfums même aux fraises; en un mot, on met sur la table d'un seigneur russe, tout ce qui se trouve sur la carte des plus fameux restaurateurs de Paris.

On se rassemble pour dîner vers deux ou trois heures, et avant de se mettre à table, il est d'usage d'éveiller l'appétit par un léger goûter que l'on sert sur plusieurs petites tables. Il consiste en caviar, anchois, viandes fumées, saumon, saucisses de Brunswick et poissons frits, dont on mange peu; mais seulement pour boire

un verre de Madère, de Malaga et de quelqu'autre liqueur propre à mettre l'estomac en bonne disposition.

On fait ce petit repas debout, tout en causant, et ce n'est que vers quatre ou cinq heures que l'on se met à table. On est servi par des laquais et jamais par des femmes. Le repas se prolonge ordinairement jusqu'à six ou sept heures. Ensuite on présente du café, puis on passe dans le salon où l'on joue et où l'on prend du thé.

Les hommes et les femmes suivent, dans leur costume, les modes françaises. On est reçu partout en frac, les officiers vont dans la société en uniforme. Les hommes rivalisent avec les femmes à qui portera le plus de diamans. On ne voit guères moins d'épaulettes, de garnitures de chapeaux, de crachats, de décorations de toute espèce, que de colliers, de ceintures et de pendans d'oreilles en diamans. Les classes inférieures ont la même manie, et il n'est guères de emmes de petits bourgeois, qui ne veuillent avoir une ceinture ou au moins une coiffure garnie en pierres précieuses.

Il n'y a cependant que la bonne société habillée à la française ; tout le reste, même les marchands, portent des habits à la russe.

On met généralement de la politesse dans le langage, mais on ne donne jamais de titres ni de qualifications ; l'on se borne à appeler celui à qui l'on parle, du nom de son père. Et l'on dit, à la manière des Grecs : Alexis, fils de Pierre.

Les réunions de société cessent au printemps, c'est-à-dire vers la fin de juin. A cette époque la Cour quitte la ville, le prince va séjourner à une de ses maisons de plaisance, et les grands se répandent dans leurs terres, jusqu'à ce que l'hiver et la présence du souverain les rappellent, ce qui a lieu vers le mois de septembre. Les bourgeois qui n'ont point de terres en propriété, louent une maison de campagne dans les environs de Pétersbourg, car il faut absolument passer l'été hors la ville, fût-ce dans une chaumière. Les négocians même que leurs affaires sembleraient devoir retenir à la ville, restent une

bonne partie de la semaine à la campagne. Il n'est pas étonnant que dans un pays où l'on regarde comme miraculeux d'avoir trente beaux jours d'été, on soit fort empressé d'en jouir pleinement.

Cet usage de passer la belle saison à la campagne, a multiplié les habitations champêtres dans les environs de Pétersbourg, où l'on en voit de délicieuses.

L'hiver, et pendant le carnaval surtout, les bals sont très-fréquens. Chez presque tout le monde, à cette dernière époque, on en donne plusieurs masqués. On s'y présente sous toutes sortes de déguisemens, particulièrement en domino; mais pour porter le masque, il faut que l'on soit connu du maître de la maison. Le peuple aime beaucoup à se masquer pour courir les rues; et le carnaval est un des momens où le coup-d'œil de la ville est le plus curieux, l'allégresse et la joie sont universelles.

On suspend toutes les affaires, tous les travaux, pour ne songer qu'à se bien divertir. Presque tout le peuple s'enivre;

c'est un des plus grands plaisirs des Russes. Néanmoins ils en prennent d'autres pendant le carnaval, surtout celui des montagnes de glace, dont ils ne se soucient guères le reste de l'hiver.

Les spectacles sont encore un des plaisirs de Pétersbourg : il y a deux salles et trois sociétés d'artistes, les comédiens français, les comédiens russes et les comédiens allemands. Ces derniers jouent seuls sur un petit théâtre ; les artistes français et russes jouent alternativement dans la même salle, la tragédie et la comédie, chacun dans leur langue. L'opéra est joué conjointement par des Russes et des Français. L'orchestre, entièrement composé de musiciens nationaux, est fort bon.

Les habitans de cette belle ville ont plusieurs promenades pour les diverses saisons. En hiver, la rue dite *Perspective de Neuski*, est le rendez-vous du beau monde ; c'est là que l'on vient dans d'élégans traîneaux recueillir le peu de rayons que le soleil répand sur la terre. Cette magnifique rue offre aussi un asile aux pié-

tons; car au milieu est une allée d'arbres, dans laquelle on peut se promener en sûreté pendant que les traîneaux se croisent et volent à droite et à gauche. Un autre lieu propre à la promenade en hiver, et fort agréable pour l'étranger accoutumé au Palais-Royal de Paris, est le *Gostinnoi-Dvor*. Cet édifice, où sont rassemblés les marchands de toute espèce, offre une promenade à couvert d'environ un quart de lieue de tour. Il est formé d'arcades en dedans et en dehors, et c'est sous ces arcades que sont les boutiques : elles ne sont point mélangées comme à Paris; chaque branche de commerce a son quartier, ce qui est sans doute plus symétrique, mais moins agréable à la vue. Au reste, le grand nombre de personnes allant et venant pour vendre et acheter, la diversité des costumes, le jargon des marchands, toujours empressés de faire des offres aux passans, tout cela paraît neuf et curieux au voyageur. Le *Gostinnoi-Dvor* n'est ouvert que le jour, parce qu'il est défendu d'y conserver de la lumière ou du feu dès

l'instant qu'il fait nuit ; ce serait cependant un lieu agréable pour passer les longues soirées d'hiver, pendant lesquelles il ne reste à choisir qu'entre la société et le spectacle.

Au retour du printemps, les promeneurs se portent en foule aux nouveaux boulevards ; ce sont trois allées de tilleuls qui environnent l'amirauté : l'allée du milieu, trois fois plus large que les deux autres, a plus de cent pieds ; la promenade est sablée et bien battue. Cette promenade est entretenue avec le plus grand soin ; l'âge des arbres est marqué sur chacun d'eux, comme on fait chez nous pour les orangers. La beauté du point de vue dont on jouit sur ces boulevards, justifie la prédilection qu'on leur donne. Lorsque les arbres auront atteint une assez grande hauteur pour donner de l'ombrage, ce sera, sans contredit, une des plus belles promenades que l'on puisse trouver dans aucune capitale de l'Europe.

Environs de Péterbourg. — Le château de Péterhof.

Le chemin de Péterhof offre une suite non interrompue de maisons, de jardins, de bosquets et de parcs. On est effrayé des sommes énormes qu'ont dû coûter tous ces jardins, quand on pense qu'ils sont assis sur des marais, et que leur sol est composé de terres rapportées. Aussi appartiennent-ils presque tous à des seigneurs puissamment riches, assez magnifiques pour permettre l'entrée de leurs jardins à toute personne décemment vêtue, et pour donner *gratis* des concerts et des rafraîchissemens.

Le palais impérial de Péterhof est un de ceux où l'on a fait le plus de dépense : il est composé d'un corps-de-logis de six ailes, dont trois à droite et trois à gauche; deux grands pavillons à dômes dorés terminent le palais, auquel ils sont joints par deux galeries. La façade donne sur les jardins, et présente quatre-vingt croisées.

Dans l'intérieur, on remarque une salle de billard, avec une collection nombreuse de petits tableaux représentant de jolies figures d'hommes et de femmes; ensuite une pièce, dans laquelle est un divan, dont la boiserie est de la main de Pierre Ier, et la salle d'audience, où l'on distingue, parmi tous les portraits des princes de la Maison Romanof, celui de Catherine II, habillée en homme avec l'uniforme des gardes.

Quelques Russes prétendent que les magnifiques jardins de Péterhof rivalisent avec ceux de Versailles; mais les premiers, malgré leurs nombreux jets d'eau, leurs fontaines, leurs bassins, leurs cascades, leurs dauphins, leurs statues, et leurs groupes de toute espèce vomissant de l'eau sous mille formes différentes, sont loin d'approcher de ceux qu'a dessinés le célèbre Lenôtre.

Plusieurs pavillons sont disséminés dans les jardins; on remarque entre autres la maison de Pierre Ier, dont le pied est battu par les eaux de la mer : c'était la retraite

de ce prince, et on l'a conservée, ainsi que les meubles, avec tout le respect dû à la mémoire de ce grand homme. La maison est bâtie à la manière hollandaise, en briques non revêtues de stuc; elle n'a qu'un étage, et le toit est en fer : elle ne se compose que de six pièces; le salon et la chambre à coucher du Czar sont les plus remarquables. La cheminée du salon est ornée de vases de porcelaine, pour lesquels Pierre-le-Grand avait un attachement tout particulier, parce que c'étaient les premiers venus de la Chine, par la communication qu'il avait ouverte entre cet empire et la Russie. La chambre à coucher est petite et les murs sont blanchis; une toile à voile de couleur sert de tapis; le lit de six pieds et demi de long, n'a point de rideaux, et n'est remarquable que par l'extrême finesse des draps; on les conserve soigneusement.

Péterhof est un des châteaux que l'empereur Alexandre habite le plus fréquemment.

Le village de Péterhof offre l'image d'une

misère d'autant plus frappante, que le voisinage du palais la fait ressortir davantage.

Manière de voyager en Russie.

Lorsqu'un étranger veut quitter Pétersbourg, soit pour sortir de Russie, soit pour voyager dans l'intérieur de l'empire, il est d'abord obligé de faire annoncer son départ trois fois dans la gazette; il faut ensuite qu'il s'adresse à l'ambassadeur de sa nation pour obtenir une requête, que l'on présente au collége impérial, dans laquelle on fait la demande du passeport. Il faut de plus prouver au collége qu'on est identiquement le même individu que celui qui demande le passeport, et produire en conséquence les trois gazettes où se trouve l'annonce du départ; il faut enfin exhiber le passeport avec lequel on est entré dans l'empire: ces formalités remplies, le voyageur obtient ce qu'il demande; mais il lui faut encore un *podaroschna*, c'est une autre espèce de passeport où est spécifié le nombre de chevaux que l'on prend. Ce

second passeport est expédié par le gouverneur militaire; et si l'on n'était pourvu de ces deux pièces, on s'exposerait à de très-grands désagrémens.

Les postes sont fort mal servies; la couronne n'entretient des chevaux sur la route de Pétersbourg à Moskou, que dans les villes et aux deux premières et dernières stations; les autres relais sont fournis par les *iemtchiki*, c'est ainsi que l'on appelle les paysans qui, dans les villages, sont chargés de conduire la poste. Quand un voyageur arrive à une station, les *iemtchiki* entourent sa voiture, l'examinent de la tête aux pieds, pour voir si sa tournure annonce un homme généreux; ils demandent au postillon arrivant ce qu'on lui a donné pour boire; puis ils se disputent des heures entières pour décider quels seront ceux qui conduiront; enfin, lorsqu'ils sont las de crier, ou que le sort les a mis d'accord, ils attèlent bien lentement quelques mauvais chevaux, avec lesquels on fait tout au plus quatre verstes par heure, surtout en été; car en hiver la rigueur du

froid les rend un peu plus actifs, et les routes sont plus belles, attendu que les grandes routes sont construites avec des arbres tout entiers, couchés en travers à côté les uns des autres, et qu'il n'est pas facile de courir sur un tel chemin. La pluie et les pieds des chevaux dont les pas sont égaux, forment des excavations, et sillonnent les routes d'une manière toujours fort désagréable, quelquefois même très-dangereuse pour les voyageurs.

Pour ne pas verser et ne pas s'arrêter à chaque instant chez le charron ou chez le maréchal, il faut bien se garder de prendre des voitures françaises ou allemandes, elles sont toujours brisées par les cahots, et l'on ne trouve point d'ouvriers en état de les raccommoder; les *viennoises* résistent beaucoup davantage, et offrent plus de commodités, parce qu'on les convertit en espèce de maisons ambulantes, dans lesquelles on peut passer les jours et les nuits sans redouter l'intempérie des saisons; chose d'autant plus agréable, qu'on ne trouve dans les auberges, ou plutôt dans

les maisons censées en tenir lieu, ni draps, ni matelas, ni souvent même de paille fraîche pour les remplacer. La nourriture répond au mobilier; on ne peut se procurer les choses les plus nécessaires à la vie, et pour ne pas mourir de faim, il faut se munir de biscuit, de viandes froides, de bouteilles de bon vin en hiver, et de vinaigre en été, si l'on doit parcourir les provinces méridionales.

Moskou.

Tout le monde sait que la ville de Moskou fut détruite par un horrible incendie : on travaille maintenant à la reconstruire sur un nouveau plan; mais les jeunes gens qui n'ont pas encore lu beaucoup de voyages, seront bien aises d'apprendre ce qu'était cette ville surprenante, lorsque les flammes la consumèrent.

La ville de Moskou ne pouvait se comparer qu'à elle-même; elle avait conservé tous les traits caractéristiques de la nation dont elle était la capitale. Un étranger tout-à-coup transporté à Pétersbourg, ne devi-

nerait jamais, dans certains quartiers et au simple aspect de la ville, s'il est en Russie, en Hollande, ou en Allemagne, au lieu qu'en quelqu'endroit qu'on l'eût placé à Moskou, il n'eût pas hésité à dire où il était. A quel autre pays en effet qu'à la Russie, pouvait appartenir une ville où l'on voyait la misère la plus affreuse à côté d'une opulence orientale, et de chétives cabanes tout près de palais immenses. Ces contrastes qu'aucunes nuances intermédiaires n'adoucissaient, pouvaient-ils se rencontrer ailleurs que dans un gouvernement où la fortune et la liberté de la nation ont été sacrifiées à un corps privilégié?

L'aspect de Moskou paraissait nouveau et bizarre à tous les étrangers. Cette ville gigantesque et irrégulière s'étendait en forme de croissant. Elle était bâtie sans aucune espèce de plan et d'uniformité: on voyait tour-à-tour de vastes édifices occupant autant de place que certaines villes de province; des églises et des chapelles construites dans le goût le plus gothi-

que, à côté de mauvaises maisons en bois, et souvent de grands espaces vides, couverts d'herbes et de broussailles.

La circonférence de Moskou, plus grande que celle d'aucune autre ville, était de dix lieues, et nulle part on ne trouvait autant d'églises, de chapelles et de couvens, bâtis sur le même modèle ; les chapelles, ainsi que les églises, se composaient de cinq dômes; le plus grand au milieu, les quatre autres formant le carré; ces dômes couverts en étain, en cuivre doré ou en fer-blanc, et peints de diverses couleurs, produisaient l'effet le plus singulier lorsque le soleil donnait en plein sur toutes ces coupoles.

Les palais, les hôtels, les maisons étaient remarquables par la profusion, le mauvais goût et le mélange d'ornemens de toute espèce, tels que statues, reliefs, vases, cariatides, festons, colonnes; et la ville dans son ensemble, offrait à l'œil une bigarure et un mélange aussi piquant qu'original. On pouvait croire cette ville le point de réunion des députés de tous les états

de l'Europe et de l'Asie. Car on trouvait des huttes des régions arctiques, des palais plâtrés de Suède et de Danemarck, des murs peints du Tyrol, des mosquées de Constantinople, des temples tartares de Bucharie, des pagodes, des pavillons et des virandas de Chine, des cabarets d'Espagne, des édifices publics de France, des ruines d'architecture de Rome, des terrasses et des treillis de Naples et des magasins de Londres.

La diversité des costumes égalait celle des maisons, et l'on rencontrait dans les rues, des Anglais, des Français, des Russes, des Italiens, des Allemands, des Cosaques, des Grecs, des Turcs, des Arméniens, des Tartares et des Chinois, chacun vêtu à la mode de son pays.

La ville de Moskou était bâtie à la manière des villes asiatiques. Les divers quartiers formaient autant d'enceintes qui s'enveloppaient les unes et les autres.

Le premier quartier, celui du *Kremlin*, ou de la *forteresse*, occupait le centre de la ville et la partie la plus élevée; il for-

mait un triangle parfait, borné d'un côté par la Moskwa, de l'autre par la Néglina, du troisième par une muraille crénelée et flanquée de tours rondes et carrées. Le quartier du *Kremlin* renfermait le plus d'édifices; on y voyait entr'autres le palais des Czars et quelques églises. On y pénétrait par plusieurs portes, parmi lesquelles on remarquait *la Porte Sacrée*. On ne pouvait jamais passer sous son portail sans ôter son chapeau, par respect pour une image qui s'y trouvait, et devant laquelle brûlait continuellement une lampe.

Le palais des Czars situé dans le *Kremlin* était un vaste bâtiment formé de plusieurs pièces incohérentes, bâties après coup, et toujours sans aucun plan; le faîte en était lourd, sans grâce et couvert de plusieurs petits globes dorés. On remarquait à la façade une fenêtre percée entre deux piliers; c'était là que les Czars s'asseyaient ordinairement (1) pour rece-

(1) Avant que le siége du Gouvernement fût transféré à Pétersbourg.

voir les pétitions de leurs sujets. Les supplians les déposaient dans la cour sur une pierre, et quand le Czar le jugeait convenable, il se les faisait apporter. Les appartemens fort petits, à l'exception de la salle d'audience où l'on recevait jadis les ambassadeurs, avaient été réparés et meublés sous le règne de Paul Ier, mais on essayait en vain de les rendre dignes d'un souverain. Il n'y avait réellement que le trésor de remarquable. Il était composé de plusieurs salons, où l'on trouvait les vêtemens et les manteaux qui avaient servi au couronnement des empereurs et des impératrices. De grandes armoires vitrées contenaient ces ornemens; on y voyait au-dessus une grande quantité de plats, de bassins, de coupes, de candelabres d'or et d'argent massifs, et divers présens du même genre, faits aux empereurs par des villes ou par des princes; des trônes de différentes formes, ainsi que des couronnes d'or et de pierres précieuses.

Chacune de ces couronnes était ac-

compagnée d'un sceptre, d'un globe et d'un sabre.

Non loin du palais était la cathédrale, autrement dite l'église de l'Assomption. Son architecture ressemblait à celle de toutes les églises grecques. On remarquait sur ses murs plusieurs peintures de proportion colossale, que l'on faisait remonter au quinzième siècle, entr'autres, une tête de vierge, que le peuple attribuait à Saint-Luc et qu'il douait par conséquent du don des miracles. Le visage en était presque noir, les pieds et les mains dorés, et la tête environnée d'une auréole de pierres précieuses. Cette peinture, sur la porte du sanctuaire, était renfermée dans une grande armoire d'argent, qu'on n'ouvrait qu'aux grandes fêtes et pour les étrangers. On enterrait tous les patriarches dans l'église de l'Assomption. Leurs tombeaux, d'une construction simple, rangés autour du temple, étaient couverts d'un poêle de drap rouge, avec une croix d'argent brodée au milieu. C'est aussi dans

cette église que se faisait le couronnement des empereurs de Russie. Nous espérons amuser le lecteur en mettant sous ses yeux le récit exact de tout ce qui s'est passé à cette occasion, lors de l'avènement d'Alexandre Ier au trône de toutes les Russies. La fête du couronnement eut lieu le 15 septembre 1801.

Dès le matin, les marques de la souveraineté, ainsi que celles des différentes charges qui devaient être conférées à la cérémonie, furent portées avec pompe dans la salle d'audience, au palais du Kremlin. Les symboles des dignités de l'empire, posés sur des coussins magnifiques, furent placés sur une table mise sous le dais qui couvrait le trône : c'était l'ordre de saint André, la bannière, le sceau de l'empire, le glaive, le manteau de l'impératrice, le manteau de l'empereur, le sceptre, le globe, la petite couronne impériale, et la grande couronne impériale.

Ces symboles de la souveraineté furent escortés jusqu'à la salle d'audience, par vingt-quatre chevaliers-gardes et un offi-

cier ; trente-deux officiers supérieurs placés sur les marches de l'escalier rouge, soutenaient le dais qui était couvert en dehors de drap d'argent, et garni en dedans de drap d'or.

Vingt-un coups de canon donnèrent le signal pour se rassembler dans la cathédrale. Les seigneurs de la cour et les ministres étrangers y entrèrent par billets, et prirent chacun la place qui leur était assignée. Alors on célébra le service divin. Quand il fut achevé, le clergé, revêtu de ses habits pontificaux, attendit l'arrivée du cortége.

Pendant que l'empereur et l'impératrice sortaient des appartemens du palais pour se rendre à la salle d'audience, l'impératrice douairière, accompagnée des grandes duchesses, se rendit directement à la cathédrale; elle était entourée de plusieurs autres seigneurs et dames de la cour, et portait la couronne et le manteau impérial, dont la queue était soutenue par six chambellans, et la pointe par un des principaux seigneurs de la cour.

L'empereur et l'impératrice, en se rendant à la salle d'audience, étaient précédés du proto-pope de l'église cathédrale, qui aspergeait d'eau-bénite le chemin que LL. MM. parcouraient. L'empereur, arrivé dans la salle, monta sur le trône, placé sous le dais; et aussitôt on entendit le bruit des timballes et les fanfares des trompettes.

La marche du cortége, ouverte par l'impératrice douairière, fut annoncée au son de toutes les cloches. Lorsque les marques de la souveraineté approchèrent des portes de l'église, le clergé alla les recevoir à la dernière marche; le sous-pope les encensa et les aspergea d'eau-bénite. Au moment où l'empereur entra dans l'église, le métropolitain Platon, le même qui avait déjà sacré Pierre III., Catherine II et Paul Ier, alla à sa rencontre avec la croix, et le premier évêque avec l'eau-bénite. L'empereur et l'impératrice rendirent d'abord leurs respects au maître-autel et aux images saintes, puis s'assirent sur un trône qu'on leur avait élevé sous

un dais au centre de l'église. Les évêques, les archimandrites, et le reste du clergé, se placèrent sur deux rangs, depuis le trône jusqu'au maitre-autel. Des chantres entonnèrent un psaume; les marques de la souveraineté furent déposées, et les personnes qui les avaient portées se placèrent dans l'ordre indiqué sur les marches du trône: les maréchaux et les autres dignitaires prirent place vis-à-vis le maître-autel. Les généraux et les personnes attachées à l'armée ou à l'administration, se placèrent dans les galeries latérales qu'on leur avait assignées.

Il se passa une scène touchante avant la cérémonie du couronnement: l'empereur s'approcha de sa mère, qui, les larmes aux yeux, le bénit avec une image peinte par elle-même. Après qu'on eut lu l'évangile, le métropolitain, assisté de son clergé, présenta sur un coussin le manteau impérial, et prononça une prière pendant que l'empereur s'en revêtissait. Après cette cérémonie, on lut à haute voix deux prières; ensuite l'empereur se fit donner la

couronne, et la posa lui-même sur sa tête pendant que le métropolitain continuait de prier. L'empereur reçut de la même manière le sceptre et le globe; il prit le premier de la main droite, le second de la main gauche, et se remit sur son trône; ensuite il les déposa sur les coussins, appela l'impératrice, ôta sa couronne de dessus sa tête, en toucha celle de l'impératrice, comme pour lui communiquer son pouvoir et sa puissance, et la replaça sur la sienne; après quoi il décora son épouse du manteau et de l'ordre de Saint-André, et il se fit donner de nouveau le sceptre et le globe.

Le proto-diacre proclama alors tous les titres de l'empereur, et entonna un hymne pour demander au ciel la conservation des jours du monarque : cet hymne fut répété en chœur par tous les chantres. Pendant cette cérémonie, on sonna toutes les cloches, on tira cent un coups de canon, et toutes les troupes qui se trouvaient dans le Kremlin firent une triple décharge de mousqueterie.

Le chant, le son des cloches et les décharges d'artillerie et de mousqueterie étant terminés, l'empereur se leva de son trône, rendit le sceptre et le globe aux personnes qui les avaient portés pendant la procession, et fit à genoux une prière, que répétèrent après lui le métropolitain et toutes les personnes réunies dans l'église, tandis qu'il se tint seul debout. Après cette prière, le métropolitain Platon prononça un discours de félicitations assez court, mais où l'on remarqua le ton d'une éloquence évangélique dans ses vœux à la Providence pour le jeune empereur, dans la courageuse exposition des devoirs d'un prince, et dans ses touchantes et religieuses consolations à l'impératrice douairière.

Ce discours fut suivi d'un hymne chanté au son des cloches; puis on commença la lithurgie, pendant laquelle leurs majestés, aux endroits principaux, c'est-à-dire, à la lecture de l'évangile, à l'élévation du pain et du calice, ôtèrent leurs couronnes, et la donnèrent à tenir aux seigneurs qui les

entouraient. Vers la fin de la lithurgie, le vice-gouverneur, assisté de deux personnes, étendit, depuis le trône jusqu'au maître-autel, un tapis rouge brodé en or, sur lequel l'empereur marcha à l'autel pour y recevoir l'huile sainte et le sacrement de la communion. Auprès de la porte du maître-autel, on avait étendu un tapis de drap d'or sur un autre de velours. L'impératrice suivait les pas de l'empereur, et devant eux, ainsi qu'à leurs côtés, marchaient les personnes désignées plus haut, qui s'arrêtèrent sur les marches du maître-autel.

L'empereur se plaça auprès de la principale porte du maître-autel, nommée *Zneskige leveri*, c'est-à-dire, la porte royale, et sur le tapis de drap d'or; mais l'impératrice se tint à quelque distance de cette porte. Pendant le sacre et la communion, on tint la couronne, le sceptre et le globe. Le métropolitain avait l'huile sainte enfermée dans un vase d'or; il y trempa une espèce de pinceau, avec lequel il toucha le front, les yeux, les nari-

nes, la bouche, la poitrine et les deux côtés des mains de l'empereur, en disant : *signe du don du Saint-Esprit.* Le plus ancien évêque essuya les traces de l'huile sainte avec du coton. Cette cérémonie eut lieu au son des cloches, au bruit des canons et de la mousqueterie. Ensuite, l'impératrice se plaça sur le même tapis d'or; mais elle ne reçut l'onction qu'au front. L'empereur passa par la porte du maître-autel pour entrer dans l'intérieur du sanctuaire, où lui seul a le droit de pénétrer; et là, il reçut la communion des mains du métropolitain ; il était, durant ce temps, debout sur un tapis d'or.

Pendant que l'empereur, devant lequel on portait les marques de la souveraineté dont il s'était dépouillé, retournait à sa place, l'impératrice se présenta à la porte du maître-autel, où elle reçut la communion à la manière accoutumée ; puis leurs majestés se rendirent au trône. L'empereur et l'impératrice reprirent leurs couronnes. L'empereur portait le sceptre et le globe.

Le monarque et son épouse quittèrent l'église pour aller visiter celle des Archanges. De la porte septentrionale de la cathédrale, jusqu'à celle de l'église des Archanges, on avait fait un chemin bordé d'une balustrade de la hauteur d'un pied, et recouverte de drap rouge ; le cortége passa sur ce tapis en faisant le tour du grand clocher, nommé *ivan velichi*, au bruit des cloches, de l'artillerie et de la mousqueterie. Arrivées à l'église des Archanges, leurs majestés rendirent leurs hommages aux images saintes et aux tombeaux de leurs ancêtres, pendant que le clergé chantait des hymnes et des prières solennelles. De là, leurs majestés, suivant toujours le même chemin, se rendirent à l'église de l'Annonciation, où elles firent les mêmes actes de piété et retournèrent ensuite au palais. L'empereur marchait sous le dais, la couronne sur la tête, le sceptre et le globe dans les mains ; huit chambellans portaient la queue de son manteau, dont la pointe était soutenue par le grand écuyer. L'impératrice le suivait :

huit chambellans portaient également la queue de son manteau, dont le grand-veneur soutenait la pointe. Pendant que leurs majestés firent leurs prières dans l'église des Archanges, les trente-deux officiers supérieurs firent le tour de l'église avec le dais, et le posèrent à la porte par laquelle leurs majestés devaient sortir; mais il fut porté par des généraux-majors et des lieutenans-généraux, quand elles se mirent en route pour retourner au palais.

Le cortége s'y rendit dans le même ordre que l'on avait observé pour venir.

Telles ont été les cérémonies du couronnement de l'empereur Alexandre Ier.

Parmi les choses remarquables que l'on voyait dans le trésor de la cathédrale, se trouvait un habillement complet de prêtre, brodé par Catherine II; plusieurs livres d'évangiles dont les couvertures étaient enrichies de diamans et de pierres précieuses, et des calices de la plus grande richesse.

Entre l'église de l'Assomption et celle

des Archanges, était située la tour de Saint-Ivan où l'on voyait la plus grosse cloche suspendue qu'il y eut à Moskou ; elle avait quarante pieds neuf pouces de tour, et pesait trois mille cinq cent cinquante-un ponds.

Pour jouir du coup-d'œil que présentait Moskou, on ne pouvait choisir un endroit plus favorable que le haut du clocher de Saint-Ivan ; il dominait la ville, et de là, les églises, les palais, les couvens, les faubourgs, les campagnes environnantes, tout cela se déroulait comme un magnifique tableau aux yeux du spectateur.

L'ancien palais des Czars, situé dans le Kremlin, se trouvant mal distribué et fort incommode pour loger un souverain et sa cour, Catherine II avait fait bâtir un nouveau palais. Si l'architecture n'en était pas belle, il remplissait au moins sa destination par son immense étendue. C'était un vaste assemblage de plusieurs bâtimens qui formaient différentes rues. Il avait de grands jardins très-agréables, de belles serres et une orangerie.

Le plus bel hôpital de Moskou était celui de Catherine, ou l'hôpital des bourgeois; il était formé de treize bâtimens en bois, séparés et à un seul étage. L'État fournissait quelques fonds pour son entretien; on subvenait au reste de la dépense, en percevant de chaque malade quatre roubles par mois.

Trois chirurgiens, trois sous-chirurgiens, et un médecin étaient attachés au service de cet hôpital. Les malades y étaient fort bien traités; chacun avait sa chambre, un très-beau lit et du linge assez fin; un bâtiment était réservé aux fous.

Une des curiosités de Moskou, était le *marché aux maisons*. Il se tenait dans un faubourg; on y voyait des maisons non montées, étalées à terre; chaque pièce de bois numérotée; l'assemblage s'en faisait avec une promptitude étonnante; il y en avait de toutes grandeurs et même de plusieurs étages; il ne fallait pas plus d'une semaine pour acheter, transporter et construire une maison de cette espèce. On raconte que dans un voyage de Catherine II,

à Moskou, l'hôtel du prince Gallitzin, où elle devait descendre, s'étant trouvé trop petit, on construisit, dans l'espace de six semaines, un nouvel hôtel, attenant au premier, mais plus beau et plus vaste. On l'a démonté depuis, et transporté sur une colline pour en faire une maison de plaisance.

Le *marché du dimanche* était encore un spectacle nouveau pour un étranger; il se tenait tous lès dimanches, depuis cinq heures du matin jusqu'à huit, sur la place *Gallitzin*, non loin du Kremlin: on y vendait de la volaille, des paons, des pigeons, des chiens de chasse, des chiens de fantaisie, des oiseaux chantans, surtout des rossignols, ainsi qu'une prodigieuse quantité de fourmis pour les nourrir. Outre ces marchands qui avaient des boutiques fixes, on voyait encore beaucoup de colporteurs ambulans, présentant mille objets divers; mais ce qui fixait principalement l'attention, c'était les oiseleurs et les exercices qu'ils faisaient faire à leurs pigeons.

On avait établi à Moskou quatre promenades publiques sur le modèle des boulevards de Paris, et pendant la semaine de Pâques, on faisait des promenades ressemblant beaucoup à celles de Long-Champ; chaque famille paraissait dans l'équipage et le costume le plus brillant.

On aurait peine à se figurer jusqu'où les nobles de Moskou portaient la magnificence et la pompe. Semblables aux anciens satrapes de l'Asie, ils avaient des palais, une cour et des esclaves sans nombre. On y voyait des hôtels semblables à des villes, où l'on trouvait: maison de maître, jardins, chapelle, théâtre, en un mot tout ce qu'on peut désirer pour passer sa vie agréablement sans sortir de chez soi.

Environs de Moskou.

A quatre verstes de Moskou, sur la route que l'on parcourt en venant de Pétersbourg, est le palais impérial de Pétrowski, où les souverains font leur résidence quand ils viennent à Moskou, parce que le Krem-

lin est inhabitable et que le palais neuf n'était pas meublé. Cette masse imposante est bâtie en briques; on admire dans ses parcs une superbe collection d'oiseaux rares et étrangers.

Le palais d'Astankina est, de tous ceux qui avoisinent Moskou, le plus riche et le plus magnifiquement meublé, sans en excepter même les palais impériaux. Les tableaux, les statues, les vases, les tables en mosaïque, en jaspe, les lustres, les tapisseries, les pendules à machines, les les candélabres y sont prodigués et entassés avec tant de profusion, qu'on prendrait volontiers les appartemens pour des gardes-meubles. Le comte Schérémétof, auquel le château appartient, y a fait bâtir, dans sa jeunesse, un théâtre où douze cents personnes peuvent tenir. Il s'était formé, parmi ses serfs, une troupe de comédiens, à laquelle il faisait donner des leçons par les meilleurs maîtres; les décorations et les costumes sont d'une richesse égale à celle des premiers théâtres des capitales; et le comte a fait jouer chez lui les

opéras les plus magnifiques, sans qu'il manquât la moindre chose dans les décorations ni dans les ballets. Sa passion pour le théâtre fut pour lui l'occasion d'un amour dont les suites ont été bien funestes : après avoir épousé une de ses vassales, actrice de son opéra, il eut le malheur de la voir expirer dans ses bras au moment où elle allait le rendre père; depuis lors, ne pouvant habiter des lieux qui lui rappelaient de si cruels souvenirs, il a abandonné son palais.

A quelques verstes de Moskou, le couvent de la nouvelle Jérusalem attire un grand nombre de pélerins; on y voit une église, copie exacte et parfaite de celle du Saint-Sépulcre à Jérusalem; les trous où furent plantés les croix de Jésus-Christ et des deux larrons, la pierre miraculeuse ôtée du sépulcre, le tombeau, la prison, les instrumens du supplice, tout a été imité avec une fidélité scrupuleuse; les dévots viennent visiter ce monument pour lequel on a au moins autant de respect qu'on en aurait pour celui qui a servi de modèle.

Le dôme de l'église est remarquable par sa hardiesse, son élégance et la manière dont le jour s'y introduit. Dans le trésor du couvent sont renfermés des habits sacerdotaux d'une grande richesse.

Le couvent de Troïskoi, ou de la Trinité, à soixante verstes de Moskou, est célèbre parce que Pierre Ier s'y réfugia quand il ôta à sa sœur Sophie l'administration de l'empire, et qu'avant lui, plusieurs souverains de Russie y cherchèrent un asile dans les temps difficiles. Ce couvent, qui a soutenu plus d'un siége, est si vaste, que de loin on le prendrait pour une petite ville. Les nombreuses fortifications dont il est entouré augmentent cette illusion. Il est environné d'une haute muraille de briques, crénelée et flanquée de tours de distance en distance, avec des embrasures pour le mousquet et le canon; un fossé profond défend encore l'approche des murs, et en fait une véritable place forte.

Outre l'habitation des moines, cette enceinte renferme un palais impérial et neuf

grandes églises; le couvent proprement dit, est formé d'un rang de bâtimens très-spacieux environnant une cour carrée. Le palais, dans lequel les souverains faisaient de fréquens séjours quand ils résidaient à Moskou, n'est pas très-grand, mais un des appartemens renferme des ouvrages en stuc, qui représentent les principales actions de la vie de Pierre Ier. Les églises sont belles à la manière Russe, c'est-à-dire, pleines d'ornemens et de richesses.

A six verstes du couvent de la Trinité est celui de Béthanie. Au sommet d'une montagne, on a bâti une église d'un style gothique. On prétend que c'est pour figurer l'ascension de Jésus-Christ. A sa base, l'archevêque Platon a fait creuser une chapelle, où l'on voit des figures en cire, représentant la résurrection de Lazare. Le reste du couvent n'a rien de remarquable.

La Sibérie.

Les principaux peuples qui vivent dans les immenses et stériles déserts de la Sibérie, et auxquels viennent se rattacher les

autres tribus secondaires, sont: les Samoyèdes, les Tatars, les Ostiacks, les Tangouses et les Jakutes. Ces peuples se ressemblent sous quelques rapports généraux qui tiennent essentiellement au climat et à la nature du pays, mais ils diffèrent par le costume, par les mœurs, par les cultes et par les erreurs religieuses. Nous parlerons de chacun d'eux séparément.

Samoyèdes.

Les Samoyèdes habitent la partie la plus septentrionale de la Sibérie; ils occupent une vaste étendue de pays le long des bords de la mer Glaciale, depuis le fleuve Mesen en Europe, jusqu'aux rivages de la Léna en Asie; ce qui forme un espace de soixante-cinq degrés de longitude.

Les Samoyèdes forment moins un peuple qu'un amas de familles isolées qui s'unissent et se mêlent difficilement. Semblables à tous les autres peuples nomades, on n'a pu les assujétir jusqu'ici à aucune constitution politique; seulement ils paient

quelques légers tribus avec beaucoup d'exactitude.

Rarement les Samoyèdes ont plus de cinq pieds de haut. Leur tête est grosse, et leur visage, d'un ensemble assez désagréable, offre un nez aplati, de petits yeux noirs mal fendus, une grande bouche, de longues oreilles et un teint olivâtre; leurs cheveux sont noirs et épais; ils ne portent point de barbe, ils s'épilent soigneusement et conservent soigneusement des moustaches.

Les femmes sont plus petites que les hommes, et leur taille est plus dégagée: dans leur jeunesse elles ont des traits assez délicats; mais leur principale beauté consiste dans l'extrême petitesse de leurs pieds.

Rien de plus affreux que le sort de ces femmes que l'on vend et que l'on achète comme une marchandise. Elles sont traitées comme de viles esclaves; elles ne partagent point la table de leurs époux; et plus elles vieillissent, plus leur déplorable condition s'aggrave; on les délaisse, on ne leur accorde aucuns soins, on leur re-

fuse même quelquefois de la nourriture; en un mot, elles sont trop heureuses lorsque par un dernier sentiment de pitié, ou plutôt par un dernier excès de barbarie, leurs maris abrègent leurs maux en les noyant. Sont-ils mécontens de leurs compagnes? Ils ont le droit de les renvoyer chez leurs parens et d'exiger la restitution du prix qu'ils ont donné. Ils ont un tel mépris pour les filles, que les pauvres malheureuses en naissant, ne reçoivent même pas un nom de leur père.

Indépendamment de cette cruauté envers les femmes, qui seule aurait mérité aux Samoyèdes le nom qu'ils portent, équivalant presque au mot antropophage, on leur reproche encore l'insouciance, l'apathie et la paresse; mais le climat en est la première et principale cause; du reste, ils n'ont aucune idée du vice ni de la vertu. Il n'y a même pas dans leur langue, de terme pour désigner le sens de ces deux mots.

Les Samoyèdes sont nomades comme les Lapons. La nature leur a donné la même

ressource dans leur misère; les rennes sont aussi nombreux chez eux qu'en Laponie; mais ils ne savent pas en tirer le même parti, parce qu'ils n'ont pas l'usage de les traire, et qu'ils ne les tuent pour les manger que dans la plus extrême nécessité. En hiver, ils vivent de la chasse; en été, de la pêche. Peu difficiles sur l'espèce du gibier, ils mangent de tout, à l'exception des chiens, des chats, des hermines et des écureuils; ils font rarement cuire leurs viandes, et mangent de même le poisson cru et sans préparation. Ils pêchent avec des filets faits d'écorce d'osier, et l'arc est leur arme de chasse. Un Samoyède qui a pourvu la maison de poisson ou de gibier, a rempli sa tâche, il ne lui reste plus qu'à dormir auprès du feu. C'est sur les femmes que roulent tous les autres soins du ménage. Il faut qu'elles préparent la nourriture, entretiennent le foyer, gardent les rennes, cousent les habits, et soignent leurs enfans.

Les habitations des Samoyèdes sont composées de quelques pieux assez légers qu'ils

revêtent d'écorces d'arbres cousues ensemble et recouvertes de peaux de rennes. Il y a au sommet une ouverture destinée à donner passage à la fumée; on la ferme dans les grands froids. Ces maisons, ou plutôt ces tentes, sont portatives comme celles des Lapons.

Les Samoyèdes font leurs habits avec des peaux de renard, de renne ou de loup, et les garnissent de fourrures et de peaux de canard: ils portent des espèces de vestes closes de tous côtés; de sorte qu'il faut pour s'en revêtir, lever les bras par-dessus la tête, et les passer les premiers. Leurs culottes sont serrées et descendent jusqu'à la cheville, quelquefois même elles ne font qu'un avec les bottes ou les souliers. L'été les vêtemens sont faits avec de la peau de poisson, que les femmes savent très-bien apprêter; on les embellit même de broderies et de franges. Les amusemens des Samoyèdes sont la lutte, le saut et la danse. Malgré leur profond mépris pour les femmes, ils les admettent à leurs dan-

ses, et elles ne sont point dépourvues de grâces.

On achète une femme depuis vingt-cinq jusqu'à cent rennes, suivant sa beauté ou ses qualités. Dès qu'une fille est accordée en mariage, ou plutôt dès que le contrat de vente est arrêté, on la met pieds et mains liés sur un traîneau, et on la conduit ainsi, plutôt en victime qu'en épouse, à la hutte de son mari. Le Samoyède est très-jaloux; jamais il ne perd sa femme de vue; il faut qu'elle le suive à la chasse, à la pêche, et si elle avait le malheur de commettre une faute il en tirerait une vengeance terrible; mais les femmes sont parfaitement honnêtes et leur conduite est fort régulière.

Les Samoyèdes n'ont pour culte que des superstitions, et pour prêtres que des sorciers. Les moins sauvages, ceux qui ont le plus de rapports avec les Européens, se sont formés de Dieu l'idée d'un être semblable à eux, mais beaucoup plus puissant, et ne trouvant point le mal dans leur cœur,

ils l'attribuent à un être malfaisant auquel la terreur qu'il leur inspire les fait sacrifier. Ils regardent aussi le soleil et la lune comme des divinités secondaires, mais le principal objet de leur culte, ce sont les mânes; ils les redoutent presqu'à l'égal des démons. Placés sous un ciel vaporeux où les nuages offrent souvent mille formes bizarres propres à effrayer leur imagination, ils ont fini par voir partout des ombres, des esprits, des revenans; et il n'est pas jusqu'aux mânes du renne qu'ils viennent de tuer, auxquels ils ne fassent des sacrifices. Il est très-naturel d'attribuer la cause de ces superstitions aux effets magiques de la lumière et des ombres, aux prestiges du ciel, aux erreurs occasionnées par les brouillards; tout cela doit nécessairement produire une impression profonde sur l'esprit d'un homme ignorant, lorsqu'un homme instruit en est étonné; d'ailleurs l'influence des premières sensations est bien puissante sur le reste de la vie, c'est elle probablement qui cause l'irritabilité des nerfs des Samoyèdes et les accès de

fureur dans lesquels ils entrent à la vue d'un objet imprévu, ou au moindre attouchement inattendu; lorsqu'ils sont attaqués de cette maladie, connue seulement chez les peuples du nord, leurs transports sont tels, qu'ils se saisissent d'un couteau, d'une hache, ou de toute autre arme à leur portée, et se précipitent sur la personne qui a causé leur frayeur. Si on s'oppose à ce qu'ils assouvissent leur rage, ils se roulent par terre, et poussent des hurlemens. Le seul moyen de ramener le maniaque à lui-même, c'est de lui faire respirer la vapeur de poil de renne qu'on lui brûle sous le nez. Alors, à la fureur succède un sommeil léthargique qui dure quelquefois vingt-quatre heures. Ceux atteints de cette sorte d'épilepsie sont regardés comme sorciers de naissance; et on le leur répète si souvent pendant leur enfance, qu'ils finissent par le croire, et par la suite ces malheureux agissent de bonne foi. Au surplus, l'état des prêtres ou des *kodesnics*, ainsi qu'ils les appellent, n'est ni onéreux, ni fatigant; car toutes leurs

fonctions se bornent à donner quelques conseils et quelques bagatelles, que l'on regarde comme des talismans pleins de vertu, lorsqu'on vient les consulter pour quelques maladies, ou sur l'issue de quelqu'événement.

Les enterremens se font sans beaucoup de cérémonies : on revêt le mort de ses habits les plus précieux ; on lui met un chaudron sur la tête, et on le porte ainsi au lieu de sa sépulture. On pose auprès de lui son arc et ses flèches pour son usage dans l'autre monde ; puis on immole un renne que l'on mange, et pendant la cérémonie on se garde bien de prononcer le nom du défunt. Si l'on en veut parler, on emploie des périphrases, parce qu'on craint, en le nommant, d'irriter ses mânes.

Les Tatars.

Les Tatars de Sibérie occupent les gouvernemens de Tobolsk et d'Orenbourg. Les révolutions occasionnées par les événemens politiques, les ont partagés en plusieurs tribus dont l'origine est com-

mune, mais les usages très-différens. Nous parlerons de trois tribus qui ont des traits de caractère bien marqués : les Baschkirs, les Tatars de Tobolsk et les Barabinzes.

Les Baschkirs.

Les Baschkirs habitent la partie septentrionale du gouvernement d'Orenbourg, entre le Volga et l'Oural. Ils ont de petits yeux, de grandes oreilles, un nez épaté et une face aplatie ; ils sont de taille moyenne et assez bien constitués. Les femmes ont généralement de la régularité dans les traits ; on en voit même de fort jolies. Il est vrai que le climat de cette partie de la Sibérie est plus propre que les autres régions plus septentrionales, au développement des qualités physiques de l'homme, ainsi qu'à toutes les productions de la nature ; car si l'on se ressent encore en ces lieux des rigueurs des hivers de Sibérie, on y éprouve aussi les douceurs de l'été ; il est même assez long pour mûrir les moissons ; et si les Baschkirs étaient moins indolens, et savaient faire valoir

le sol fécond qu'ils habitent, peu de laboureurs seraient aussi amplement dédommagés de leurs peines; mais ils sont trop paresseux et trop ennemis de toutes espèces d'occupations. Ils passent l'hiver continuellement accroupis autour de leur foyer, et tuent le temps en fumant et buvant du *koumiss*, liqueur qu'ils préparent avec du lait de jument aigri; ce n'est qu'en été qu'ils chassent, soignent leurs troupeaux, leurs abeilles, et labourent quelques coins de terre. Ils poussent si loin l'apathie, qu'ils aiment mieux laisser sans exploitation les mines dont leurs montagnes sont remplies, que d'y travailler eux-mêmes : du reste, ils ont de bonnes qualités, ils sont très-hospitaliers; le voyageur est toujours sûr de trouver un asile dans leurs cabanes, et une place à leurs tables. Ils poussent aussi très-loin le respect pour la vieillesse; *les barbes blanches*, c'est ainsi qu'ils appellent les vieillards, sont chez eux l'objet d'un culte touchant. Dans les fêtes, dans les réunions ils ont toujours la place d'hon-

neur ; respects, attention, égards, complaisance, tout leur est prodigué, tout vient se rapporter à eux.

On pourrait dire des Baschkirs qu'ils sont nomades et qu'ils ne le sont pas; car, pendant l'hiver, ils ont des habitations fixes, et en été, ils en ont de portatives. Les villages d'hiver qu'ils nomment *Aoul*, sont composés de trente à quarante cabanes ; elles sont bâties avec des poutres qui ne sont pas même dépouillées de leur écorce, et que l'on entasse grossièrement les unes sur les autres : on ne fait ni distribution ni séparation dans l'intérieur ; c'est une enceinte qui sert à la fois de cuisine, d'étable, de salle à manger et de chambre à coucher. Le jour ne pénètre dans ce taudis que par quelques trous pratiqués dans le mur ; on les bouche avec des vessies ou quelqu'autre chose, que l'on rend transparent en l'enduisant d'huile. Le foyer est placé dans une cheminée faite avec des perches et de la terre-glaise : les maisons volantes d'été sont rondes et bâties avec des perches que l'on re-

vêt d'écorces d'arbre et de peaux. Le mobilier est aussi simple que les maisons ; la vaisselle est d'écorce de bouleau, et les vases sont des outres qu'ils font avec des vessies ; ils ont cependant inventé des moulins à eau et à bras assez ingénieux ; c'est peut-être la seule occasion où leur paresse les ait bien inspirés ; car ils ne voient d'utilité aux machines que lorsqu'elles diminuent le travail et la peine.

Les femmes sont beaucoup plus actives que les hommes. Il faut qu'elles fassent dans la maison tout ce que ceux-ci ne veulent pas faire, c'est-à-dire, presque tout. Elles apprêtent des fourrures, et tissent de la toile d'ortie pour les habillemens. Elles gardent les bestiaux, préparent les alimens ; mais leurs nombreuses occupations sont cause qu'elles ne s'acquittent point de leurs premiers devoirs, car elles laissent leurs enfans presqu'à l'abandon, et ils croupissent toujours dans une malpropreté dégoûtante.

La nourriture des Baschkirs consiste en gibier, en poisson et en lait de jument. Ils

se nourrissent aussi de gruaux et de bouillie de farine. Tout cela n'a rien de rebutant, mais c'est préparé avec tant de malpropreté qu'il est impossible d'en manger sans dégoût. Comment goûterait-on, sans une répugnance extrême, le lait qu'ils ont pressé dans la calotte de crin grasse et huileuse dont ils se couvrent habituellement la tête? Ils ne se servent cependant pas d'autre vase. Pour leur compte peu leur importe et rien n'est capable de ralentir leur gloutonnerie. Quelques-uns dévorent dix ou douze livres de viande, et engloutissent autant de pintes de lait aigre. Ils ont des heures réglées pour les repas, et mangent assis sur leurs talons.

Les hommes portent un habit ample, long et garni de fourrures; ils le fixent à la taille par une ceinture et un ceinturon auquel pend un sabre; ils ont de plus des pantalons fort larges et des bottines. Lorsqu'ils ne sont pas à cheval, ils mettent des espèces de pantoufles. La dépouille des brebis et des chevaux sert à leur faire des pelisses d'hiver. Les pelisses de peau de

cheval sont arrangées de manière que la crinière se trouve sur le dos et puisse flotter au gré du vent. Ils portent la barbe longue, et sur leur tête rasée ils mettent une petite calotte de crin, quelquefois brodée en or et en argent. Les robes de femmes sont de drap ou de soie, on les assujettit avec une ceinture. Leur coiffure et le fichu qu'elles portent sur leur col, sont garnis de grains en verre de couleur et de médailles qu'elles appliquent les unes sur les autres. Les filles se distinguent des femmes, en portant leurs cheveux en plusieurs tresses, tandis que ces dernières n'en ont que deux. Les Baschkiriennes aiment beaucoup l'exercice du cheval ; elles donnent les premières leçons d'équitation à leurs enfans, et les font monter à cheval avec elles lorsqu'ils sont à la mamelle.

Les malheureuses femmes sont encore une marchandise dans ce pays comme dans tous ceux qui l'avoisinent. Elles coûtent depuis quinze jusqu'à deux cents pièces de bétail, cependant leur sort est loin

d'être aussi rigoureux que chez les Samoyèdes. Leurs parens les préfèrent même aux garçons, parce qu'elles les enrichissent; tandis que l'établissement de leurs enfans mâles les ruine.

Les cérémonies du mariage sont simples, le prêtre dit à l'époux en lui donnant une flèche : « Sois brave, nourris et » défends ta femme pendant que tu es » jeune ; elle te donnera des enfans qui te » nourriront et prendront soin de toi quand » tu seras vieux. » Les noces sont toujours accompagnées de divertissemens et de festins. On danse, on chante des chansons nationales que l'on accompagne sur une flûte faite avec un tronc de chou foré ; c'est le seul instrument que connaissent les Tatars.

Les convois des Baschkirs offrent un coup-d'œil particulier et peut-être unique dans son genre. Dans ce pays, on n'assiste à un enterrement qu'à cheval ; le mort est étendu sur une planche suspendue entre deux chevaux. Le *moulla* et les fossoyeurs marchent à la tête de la caval-

cade. Si l'on en excepte cette singulière procession, le reste se passe à peu près comme partout ailleurs ; on enterre le mort, et on fait un sacrifice.

La religion des Baschkirs est la mahométane, mélangée d'une foule d'anciennes pratiques païennes.

Les Tatars de Tobolsk.

Les Tatars de Tobolsk n'habitent point Tobolsk comme on pourrait le croire ; mais ils sont répandus sur les deux rives du fleuve qui donne son nom à cette ville. Ce sont les descendans de ces anciens Tatars vaincus par les Cosaques, lorsqu'ils pénétrèrent jusqu'à l'Irtisch, au milieu du seizième siècle et ruinèrent Sibir, ancienne capitale de la Sibérie. Ils ont conservé la paresse et la nonchalance qui distinguèrent, dans tous les temps, les Tatars. Laboureurs par nécessité, ils ne cultivent absolument que l'espace de terrain suffisant pour leur subsistance; et ils n'en cultiveraient pas du tout, si les troupeaux et la chasse pouvaient les nourrir ; mais les

brouillards qui s'élèvent de l'Irtisch et du Tobol sont mortels pour les troupeaux, et leur pays n'a point de gibier.

La principale occupation des femmes est de faire de la toile ; leurs métiers sont si mal construits qu'elles se donnent beaucoup de peine pour faire fort peu d'ouvrage. Malgré la permission qu'accorde la religion mahométane de prendre plusieurs femmes, ces Tatars en ont rarement plus d'une, parce qu'il faut les acheter de cinquante à soixante roubles, et qu'ils ne sont pas riches.

La principale nourriture des Tatars est la chair de poulain et le lait de jument.

Les femmes portent en hiver des pelisses, et des bonnets qu'elles font avec des peaux de canards, de plongeons et d'autres oiseaux aquatiques, qu'elles ont l'art de tanner, sans faire tomber les plumes. L'été elles portent un voile sur la tête ; elles n'ont pour vêtement qu'une longue robe de toile d'ortie, qui les enveloppe de la tête aux pieds et qui est boutonnée par-devant. Elles portent aussi en guise d'é-

ventail une touffe de crin, attachée à un manche de bois, dont elles se servent pour chasser les insectes.

Les Ostiaks.

Les Ostiaks sont, ainsi que les Samoyèdes, d'origine Finlandaise; ils vivaient jadis sous la puissance des Tatars, avant que les uns et les autres passassent sous la domination des Russes.

Les Ostiaks habitent entre l'Obby et le Jeniseï; leur taille est au-dessous de la moyenne; ils sont d'une constitution faible, ils ont le teint blême; leur visage est toujours à moitié couvert de leur sale chevelure, dont la couleur rousse est très-désagréable : les femmes sont quelquefois jolies dans leur jeunesse, mais elles se flétrissent de très-bonne heure.

Les Ostiaks sont simples, crédules, superstitieux, laborieux quand la nécessité les aiguillonne, fort hospitaliers et doués d'un très-bon cœur. Il est touchant de les voir offrir à leurs hôtes, lorsqu'ils partent, ce qu'ils ont de plus précieux en fourru-

res, et témoigner une grande joie lorsqu'on accepte leurs dons : il n'est pas jusqu'aux petits enfans qui ne présentent aussi ce qu'ils ont; il est fâcheux que l'extrême malpropreté de ce peuple ne permette pas aux étrangers de faire un long séjour parmi des gens qui les accueillent si bien; les uns et les autres gagneraient à cette fréquentation.

L'habillement des hommes et des femmes diffère peu quant à la forme; ils sont faits avec des peaux de rennes et d'autres animaux. C'est un grand luxe de porter une chemise; les riches seuls sont en état de s'en procurer; car les Russes les vendent fort cher. Les hommes sont vêtus d'une pelisse à manches; elle n'est point ouverte, et il faut se glisser dedans comme dans une gaîne; elle ne descend que jusqu'aux cuisses : ils jettent assez souvent par-dessus une fourrure plus ample. Un raffinement de coquetterie chez les femmes, est de porter diverses figures empreintes sur la main, l'avant-bras et le gras de la jambe. Les hommes se tatouent

ainsi au front et à la figure ; les uns portent un croissant, les autres un arc, un renne ; quelques-uns se mettent sur la main le signe sous lequel ils sont inscrits sur les registres des receveurs russes. C'est dans l'enfance que les mères font ces enjolivemens à la peau de leurs enfans : elles commencent par faire gonfler la figure de l'enfant; quand l'enflure le rend à peu près insensible, elles passent sous la peau, à l'aide d'une aiguille, des fils de nerfs de renne, enduits d'une pommade faite avec de la graisse d'ours et du charbon pilé : ces fils laissent après eux des traces que le temps même ne peut effacer; lorsqu'elles manquent leur coup, elles retirent le fil, et recommencent à plusieurs reprises, sans que l'enfant pousse le moindre cri.

Ainsi que la plupart des peuples de la Sibérie, les Ostiaks sont sédentaires en hiver et ambulans en été; ceux qui habitent les parties les plus septentrionales, mais c'est le plus petit nombre, ont des demeures fixes toute l'année. Les habitations d'hiver sont des cabanes très-basses,

de forme carrée, que l'on creuse quelquefois assez profondément en terre. Comme les Ostiaks ont peu d'instrumens propres à travailler le bois, ils ont la précaution de n'employer dans leurs bâtisses que du jeune bois de charpente, qui n'a pas encore acquis assez de force pour qu'on ne puisse le plier à son gré. La cabane est éclairée par une ouverture pratiquée dans le toit ordinairement en terre; devant cette cabane on ménage quelques petites chambres où l'on dépose les provisions et les pelleteries.

Ces cabanes qu'on appelle *jurtes*, sont assez vastes pour contenir plusieurs familles. Chacune a son logement séparé de celui des autres par une cloison : un foyer commun occupe le milieu de la cabane; et comme il n'y a point d'heures fixes pour les repas, chacun vient tour-à-tour, selon ses besoins ou son caprice, préparer sa nourriture; mais les vidanges des poissons que l'on brûle à ce foyer, remplissent la cabane d'une odeur infecte; et cette puanteur est encore redoublée par les immon-

dices que les enfans font toujours dans l'intérieur. L'odorat de l'Ostiak n'est nullement blessé de tout cela : c'est au milieu de ces exhalaisons qu'hommes et femmes savourent avec délices la vermine qui fourmille dans leur chevelure et sur leurs habits. L'usage est de chasser sur les terres d'autrui, et jamais sur les siennes. Cette image est horrible, mais elle donne une juste idée de la malpropreté des Ostiaks ; jamais une goutte d'eau ne passe sur leur corps ; les vases ne sont jamais nettoyés, et servent indistinctement aux hommes et aux chiens.

Les Ostiaks pour faire leurs lits prennent du foin qu'ils étendent par terre et le recouvrent de pelleteries. Les berceaux des enfans sont remplis de poussière de bois pourri, bien séchée, ce qui est extrêmement doux, et absorbe les écoulemens naturels.

Les Ostiaks ayant peu d'eau-de-vie à leur disposition, ils y ont suppléé par une liqueur qu'ils tirent d'une espèce de champignon très-commun dans leur pays, et

que les botanistes appellent *agaricus muscarius ;* ils en boivent la décoction ; on le mange cru, ce qui produit le même effet, et les enivre. Rien au monde ne les met plus en gaîté ; ils chantent, ils dansent, et font des tours de forces dans lesquels ils se casseraient le cou s'ils étaient à jeun. Quand cet état a duré plusieurs heures, ils tombent dans un sommeil léthargique, qui leur enlève jusqu'au souvenir de leur ivresse. Avides de sensations fortes, ils ont aussi une manière particulière de prendre du tabac ; ils s'en emplissent les narines, puis ils les bouchent avec de l'écorce d'osier préparée à cet effet ; il en résulte, dans tout le visage, une inflammation qui le préserve de l'action du froid et l'empêche de geler.

Le renne est presque inconnu des Ostiaks ; les riches seuls en possèdent et même en très-petit nombre : ils ne leur servent que comme bête de somme ou de trait. Les Ostiaks ont suppléé aux rennes par des chiens, auxquels ils font tirer des traîneaux d'une forme toute particulière.

Ces voitures, dont la forme s'éloigne beaucoup de celle des autres traîneaux, sont longues d'environ seize pieds; des planches de bouleau d'un demi-pouce d'épaisseur forment le fond; les côtés sont faits avec de petits bâtons très-légers assujettis avec des cordes très-fortes. On s'assied sur le devant du traîneau et l'on a le dos appuyé contre les côtés, de manière que lorsqu'on est deux, on se trouve face à face. Le derrière de ces voitures est réservé pour le bagage Leur légèreté est telle, que jamais elles n'enfoncent dans la neige; on leur met quelquefois une petite voile comme à un canot. Les chiens qui les traînent ne sont pas d'une plus forte taille que les chiens de berger; leurs harnais consistent en une espèce de culotte en peau de renne qui les enveloppe jusqu'aux pieds. On l'attache par-devant et par-derrière avec de larges courroies; les chiens tirent le traîneau par une seule corde revêtue de peau d'élan, qui, après avoir fait le tour du corps, repasse entre les jambes de derrière. Jamais on n'est

obligé d'employer le fouet pour faire aller l'attelage ; le premier chien, toujours placé en arbalète, est dressé à se diriger à droite et à gauche ; selon que le conducteur frappe la neige d'un de ces côtés. Lorsqu'on s'égare, accident assez fréquent à cause des brouillards ou de la neige, on abandonne les chiens à eux-mêmes, parce qu'on est sûr qu'ils iront toujours du côté où ils sentiront de la fumée. Quand la neige est gelée et glissante, ils vont presque toujours le trot. Dans les temps de dégel, ils ont beaucoup plus de peine à tirer et ne vont qu'au pas. Les Ostiaks ont grand soin de leurs chiens ; devant la porte de la cabane, une loge leur est toujours destinée, quelquefois même ils couchent avec leur maître dans l'intérieur de la maison.

On est tout étonné de trouver chez les Ostiaks des divertissemens si remarquables par la grâce, la précision et l'invention, qu'ils méritent de marcher à côté de ceux des nations civilisées. Leurs pantomimes et leurs danses sont pleines d'ex-

pression, de vérité et quelquefois d'esprit et de malice. Les Ostiaks ne séparent point la danse de la pantomime, et lui conservent ainsi son prix et son agrément. Toutes leurs danses sont des danses de caractères dans lesquelles ils retracent les principales occupations de leur vie. En conséquence, ils représentent diverses chasses d'animaux ou d'oiseaux sauvages, ou bien la pêche ; les uns imitent la démarche du chasseur, les autres les allures de la bête ; le triomphe des danseurs est la chasse à la cigogne. Celui qui représente cet oiseau s'enveloppe d'une peau dont une partie est attachée à un bâton qui représente le long cou de l'oiseau. Il faut pour le bien imiter que le danseur soit en quelque sorte ramassé et replié sur lui-même. Il est étonnant de voir jusqu'à quel point de perfection ils ont poussé ces pantomimes qu'ils exécutent en observant la mesure et en chantant d'une manière assez agréable.

Mais c'est dans leurs danses satiriques qu'ils montrent un esprit et un tact que

l'on ne s'attendrait point à trouver chez un peuple aussi peu civilisé. Les Russes, qu'ils n'aiment point, en font assez souvent les frais; ils tournent en ridicule de la manière la plus ingénieuse et la plus piquante, les mœurs et les usages de cette nation. Ils ne s'épargnent pas non plus entre eux, surtout quand ils sont un peu égayés par l'eau-de-vie ou par les champignons. Alors ils se lancent les uns aux autres mille traits satiriques, et mettent leurs épigrammes en chansons qui ne sont point dépourvues d'harmonie, sans offrir cependant aucune trace de poésie.

La religion des Ostiaks est un grossier paganisme auquel ceux d'entre eux qui ont reçu le baptême ne laissent pas de rester fidèles. Ils n'ont sur Dieu aucune des idées sublimes et premières que la nature grave dans le cœur de presque tous les hommes. C'est à leurs idoles et non à l'être qu'elles représentent, qu'ils attribuent de la puissance. Les idoles les plus vénérées sont celles consacrées par leurs magiciens. Ce sont des images de bois grossièrement

sculptées; ils les placent dans une cabane qu'ils élèvent sous des arbres sacrés, et les habillent, suivant leurs modes, des pelleteries et des étoffes les plus riches qu'ils possèdent; ils suspendent autour d'elles, en qualité d'offrandes, les fourrures les plus précieuses, et préfèrent les laisser manger aux vers en l'honneur de leurs divinités, que de les donner en tribut aux Russes. Les hommes ont leur dieu, les femmes leur déesse, et chaque sexe n'adore que sa divinité. On se rassemble pour les sacrifices dans les occasions critiques, lorsqu'on est menacé de quelque malheur, où que l'on veut connaître l'issue d'une entreprise.

Les Ostiaks ont aussi des arbres sacrés dont pour rien dans le monde ils ne couperaient une branche. Le culte des pénates ne leur est pas non plus inconnu; ils ont, dans l'endroit le plus propre et le plus éclairé de leur cabane, une petite idole à laquelle ils rendent toutes sortes d'honneur, et dont ils barbouillent le visage de graisse de poisson. Aux pieds de l'image est une

boîte dans laquelle on dépose les offrandes. Tant que les choses vont au gré de l'Ostiak, le dieu est fêté; mais s'il arrive quelque malheur, il le lui attribue, et alors il est renversé, lacéré, battu et mis en pièces. Les hommes distingués pendant leur vie par leurs vertus, sont, après leur mort, mis au rang des divinités. On leur érige des statues de bois supposées leur ressembler; on les revêt de leurs habits et on donne en leur mémoire des repas auxquels leurs images président.

Les Tongouses.

Les Tongouses ne sont peut-être pas le peuple le plus nombreux de ceux qui habitent la Sibérie; mais ils occupent la plus grande étendue de terrain; ils couvrent tout le pays situé entre le Jeniseï et la mer d'Okhotsk, et sont bornés au sud par la Tartarie chinoise. Ils sont tous nomades, ils n'ont jamais d'habitation fixe, même en hiver, et ne connaissent que les tentes faites de peaux de rennes et d'écorce de

bouleau. Les Tongouses sont d'une taille moyenne, assez bien faits, et surtout sveltes et légers; leur figure est agréable, leurs traits réguliers; ils ont naturellement peu de barbe, et se l'arrachent; leurs cheveux sont très-noirs; les femmes sont généralement jolies; on en voit même d'une beauté remarquable, mais elles se gâtent le teint et se défigurent, en se tatouant.

De tous les peuples de la Sibérie, les Tongouses sont ceux qui mettent le plus de goût dans leurs habillemens: les hommes portent une veste à manches, faite de peau de renne; elle n'est pas assez ample pour clore sur la poitrine, ils y suppléent par une autre pièce de fourrure que l'on place sur l'estomac; elle est attachée au cou et descend jusqu'à moitié des cuisses; les riches ornent cette fourrure de plaques d'étain ou de cuivre, qu'ils achètent des Cosaques : les culottes sont, comme les habits, de peau de renne, et tiennent aux bottes. Les femmes sont habillées à peu près comme les hommes, et ne se distinguent que par un tablier, qu'elles ornent

de divers colifichets. Les culottes des femmes, garnies de petites sonnettes, les annoncent de loin.

Les Tongouses sont divisés en deux grandes classes, suivant les lieux qu'ils habitent; l'une est celle des *Tongouses forestiers*, ceux-ci vivent du produit des rennes, de la chasse et de la pêche; l'autre est celle des *Tongouses campagnards*, ils sont pasteurs et possèdent des troupeaux de bœufs, de brebis et de chevaux; ce n'est pas à dire cependant que les uns ne chassent jamais, et que les autres n'aient ni chevaux ni brebis; mais on indique seulement ce qui fait la base de leurs richesses, et leurs principaux moyens de subsistance. Les Tongouses mangent de toute espèce d'animaux, même ceux qui périssent de mort naturelle, et dont ils trouvent les cadavres dans les forêts, pourvu qu'ils ne soient pas trop corrompus; ils font aussi usage de racines et de baies.

Les Tongouses campagnards étaient autrefois très-riches, mais ils ont voulu faire des incursions contre les Mongols qui les

ont battus, repoussés dans leur pays, et ont enlevé leurs richesses; de manière qu'ils sont aujourd'hui dans une grande misère. Néanmoins, quoiqu'ils les aient vaincus, les Mongols ne les méprisent point: et si jamais la Russie avait quelque différend avec la Chine, aucun peuple ne pourrait leur fournir de meilleure cavalerie. Les Tongouses Daouriens ont surpris, par leur précision et la rapidité de leurs évolutions, tous ceux qui les ont vus manœuvrer. Ils semblent ne faire qu'un avec leurs chevaux; ils savent, en courant ventre à terre, ramasser ce dont ils ont besoin, bander leurs arcs, placer leurs flèches, les tirer en avant et en arrière, et combattre même en se tenant debout sur le cheval.

Les Tongouses forestiers passent l'été à suivre le cours des rivières ou le bord des lacs, dans des nacelles d'écorce de bouleau très-légères, même portatives. Chaque famille va toujours séparément, les chiens et les rennes domestiques suivent leurs maîtres à la nage; on n'a pas besoin de les surveiller, ils ne s'égarent jamais, même dans les forêts les plus

épaisses. Quelques Tongouses pêchent avec des filets, mais la plupart ne pêchent qu'à la ligne ou avec un petit trident pointu et tranchant, dont ils se servent pour la pêche de nuit. Ils attirent le poisson avec des feux qu'ils allument sur l'eau ; et dès qu'ils l'aperçoivent, ils lancent leur trait ; leur adresse est telle qu'ils ne manquent jamais leur coup.

Les Tongouses sont pour beaucoup de choses plus avancés que leurs voisins; ils ont des espèces de lois, ce qu'on ne trouve pas chez les Samoyèdes ni chez les Ostiaks, où le crime est rare, à la vérité, mais où il demeure impuni quand il se commet. Chez les Tongouses, un voleur est puni de la bastonnade, contraint à restitution, et déshonoré pour le reste de sa vie, à moins qu'il ne fasse oublier son crime par quelque belle action, par exemple, en tuant une bête féroce.

Les Tongouses ont aussi un calendrier remarquable : ils ont divisé l'année en treize mois, suivant les lunes; ils ont deux jours de nouvelle année, l'un en hiver, l'autre en été; mais ils ne les fêtent point.

L'année d'été n'a que cinq mois, l'année d'hiver en a sept; les saisons sont la cause de cette différence: chaque mois est nommé d'après ce qui s'y passe; l'un est le mois de la floraison, l'autre le mois des neiges; l'un celui des longs jours, l'autre celui des martres zibelines, et ainsi des autres.

Les peuplades Tongouses, quoique toutes tributaires de la Russie, sont néanmoins gouvernées par des chefs appelés *Tojons;* ils sont subordonnés aux gouverneurs russes, auxquels ils font passer le tribut en argent comptant; mais ils se font rembourser à gros intérêts en pelleteries de toute espèce, par ceux qu'ils gouvernent.

Les Tongouses sont susceptibles d'affections tendres, ils aiment beaucoup leurs enfans: ceux-ci en sont toujours reconnaissans, et soignent leurs vieux parens jusqu'au dernier moment.

La religion des Tongouses est le paganisme.

Les Yakoutes.

Les Yakoutes habitaient jadis les monts Sayannes, aujourd'hui ils couvrent les déserts situés entre le fleuve Vitius et l'embouchure de la Lena : c'est la dernière des grandes peuplades errantes dans la Sibérie. Parmi les Yakoutes, on trouve des pasteurs, des chasseurs et des pêcheurs ; mais nulle part on ne voit de laboureurs, car le sol de ce pays ne présente que des rochers, des marais ou des forêts immenses.

Les Yakoutes ont le visage plat, les yeux petits et les lèvres minces ; ils sont paresseux, lâches, timides, incapables d'aucune espèce d'élan ou d'énergie, sans pénétration et sans esprit. Les femmes ont plus de vivacité que les hommes, et ne manquent point d'un certain goût dans leur manière de se mettre : elles portent de longues pelisses de fourrures, par-dessus lesquelles elles mettent des espèces de tuniques plus courtes, en drap assez fin, ordinairement rouge, qu'elles brodent et

surchargent de franges, de perles de verre ou de corail; leurs bonnets ornés de la même manière sont faits avec des peaux de bêtes; elles ont soin d'en prendre la tête, à laquelle elles laissent les oreilles qu'elles dressent, et qu'elles regardent comme le plus bel ornement de leur coiffure. Les jeunes filles portent, au lieu de ce bonnet, un bandeau fait avec des fourrures, auquel elles attachent des deux côtés des rangées de perles de verre; il contient leurs cheveux tressés; et l'on remarque dans toute leur toilette une certaine élégance et une certaine coquetterie, que l'on est étonné de rencontrer chez un peuple aussi misérable.

L'habillement des hommes se compose d'un habit dont les pans descendent jusqu'aux genoux, et couvrent les cuisses; sans être étroit, il prend le corps et dessine les formes. En hiver, on le fait avec des fourrures; en été, avec des peaux tannées: les culottes ne passent pas le jarret, et tiennent aux bottes; le tout est travaillé soigneusement par les femmes, et souvent

enjolivé de broderies et de grains de verre. Ces peuples ne connaissent pas l'usage du linge, ils portent leurs vêtemens sur la peau.

Les Yakoutes sont, comme les Ostiaks, nomades pendant la belle saison, et sédentaires pendant l'hiver : ce sont les seuls, parmi les peuples de la Sibérie, qui aient de véritables maisons. Ils les bâtissent à la manière des paysans russes, avec des poutres placées les unes sur les autres, et les intervalles sont remplis avec de la mousse. En été, ils se logent sous des tentes faites de peau, qu'ils élèvent sur des perches; leurs meubles, extrêmement simples, sont faits de cuir et d'écorce de bouleau : ils sont cependant parvenus à se forger des marmites et quelques autres ustensiles; car ils exploitent plusieurs mines qui se trouvent dans leurs montagnes.

Les Yakoutes mangent la chair de tous les animaux qu'ils trouvent. Ils remplacent le pain par des racines sauvages et des baies; ils font une consommation considérable de lait de jument, qu'ils boivent

aigre. Ils n'aiment point le lait de vache et n'en traient que pour les étrangers, auxquels ils se plaisent à donner l'hospitalité.

Les Yakoutes sont trop peu avancés dans la civilisation, ils ont trop peu de rapports sociaux, pour connaître les contrats et les engagemens par écrit; mais lorsqu'ils veulent imprimer un caractère sacré à une convention, les contractans se donnent mutuellement l'empreinte du signe qu'ils portent sur la main, et qu'ils se sont faits dès l'enfance par le moyen du tatouage.

Les Russes.—Les Cosaques.—Les exilés.

Les Russes et les Cosaques ne sont pas indigènes en Sibérie, mais on en rencontre dans toutes les villes, et à certaines époques chez toutes les tribus. Les Russes qui fréquentent la Sibérie sont tous des marchands qni viennent échanger de l'eau-de-vie, de la quincaillerie, des toiles et des draps, contre les riches et précieuses fourrures dont les Sibériens ne connaissent

pas la valeur, et qu'ils abandonnent souvent pour des bagatelles. Le commerce de Sibérie est extrêmement avantageux pour les marchands russes; mais les dangers que l'on court dans les voyages, et les nombreuses incommodités auxquelles on est exposé, font que peu de Russes veulent courir tant de hasards pour des avantages, même certains. Ceux qui s'y exposent, sont ordinairement des gens ruinés; ils n'ont rien à risquer parce qu'ils ont tout perdu, et ils sont d'autant plus intrépides qu'il est très-rare qu'ils ne rétablissent pas leurs affaires.

Les Cosaques sont, tout à la fois, la milice qui contient les sauvages dans le devoir, et les collecteurs chargés de percevoir les tributs. Ils ne sont pourtant pas très-nombreux. Six ou huit Cosaques suffisent pour percevoir les impositions de toute une peuplade; et soit que les sauvages conservent encore une certaine crainte pour ceux dont les pères ont été leurs maîtres, car ce sont les Cosaques qui ont les premiers conquis la Sibérie; soit qu'ils

sentent qu'ils ne gagneraient rien à résister, ils paient avec soumission et tranquillité. Les places des Cosaques sont très-lucratives; s'ils n'étaient pas aussi ivrognes et ne dépensaient pas des sommes considérables en eau-de-vie, ils pourraient s'enrichir; car on leur donne les plus belles fourrures pour de misérables objets de quincaillerie et de mercerie. Les Cosaques sont sous l'autorité de collecteurs supérieurs dont le revenu est proportionné à la place; rarement il leur faut plus de trois ans pour faire fortune. Il est vrai que, pour parvenir à ces emplois, il faut être en fonds, d'abord parce que la cour de Russie les fait payer, et ensuite parce qu'il faut pouvoir, dans le pays, être en état de prêter de l'argent aux Cosaques, qui mangent toujours sur-le-champ celui qu'on leur donne pour faire la levée des impôts; mais une fois ces avances faites, on ne tarde pas à en être dédommagé, et l'argent rentre dans les mains du prêteur après avoir doublé jusqu'à quinze et vingt fois.

Une autre classe d'hommes qui ne sont point non plus indigènes, et que l'on rencontre dans plusieurs endroits de la Sibérie, sont les exilés et les criminels. Les criminels travaillent aux mines, et les exilés, renfermés dans les prisons des forts ou des villes, sont entretenus aux frais de la couronne, et sont retenus dans une captivité plus ou moins étroite suivant leurs crimes ou la crainte qu'ils inspirent. Il y en a même qui n'ont d'autre prison que les murs de la ville où ils se trouvent.

Tobolsk.

Tobolsk n'appartient point aux peuplades de Sibérie, cette ville a été construite et élevée par les Russes, et aucune nation sibérienne ne peut s'en faire honneur : elle est le centre de la puissance de l'empire et de toutes les relations politiques et commerciales de la Sibérie. Cette ville est située sur la rive gauche de l'Irtisch, vis-à-vis de l'embouchure du Tobol, et non loin des lieux où fut jadis Sibir; elle est assise sur un terrain marécageux,

ce qui force d'y bâtir sur pilotis. Les édifices publics sont seuls en pierre; le reste est en bois. On y voit plusieurs églises et deux palais; l'un pour l'archevêque, et l'autre pour le gouverneur, tous deux y résident. Les rues ne sont point pavées, mais garnies de poutres, comme la grande route de Pétersbourg à Moskou. Comme la ville n'est habitée que par des Russes exilés ou commerçans, on y trouve les usages, les mœurs, les plaisirs, que l'on trouvait à Moskou.

Le Kamtschatka.

Les habitans du Kamtschatka sont divisés en trois tribus distinctes, par le langage et les qualités physiques, mais si semblables pour les usages et les mœurs, que nous ne parlerons que de la principale qui habite la péninsule.

Les Kamtschadales sont d'une taille moyenne, ils ont les membres grêles, le visage large, le nez pointu, les yeux enfoncés, les cheveux noirs et les sourcils peu fournis. Une chose étrange chez un peu-

ple septentrional, c'est que, les Kamtschadales ont le teint aussi basané que les Indiens: cela vient de la réverbération du soleil; elle est si forte au printemps, que si l'on ne prend des précautions, on court risque de perdre la vue. On reproche aux Kamtschadales d'être cruels et lâches, vils et rampans avec ceux qui les traitent durement, insolens et opiniâtres avec ceux qui leur témoignent de la douceur et des égards. Ils sont libertins, oisifs et paresseux par nature; quand ils travaillent, ce n'est jamais que par nécessité et pour le moment présent. Ils réunissent toute la grossièreté des sauvages, à toute la perversité d'un peuple dont la civilisation a dégénéré en corruption. Ils n'ont entre eux aucuns égards, ils portent le dérèglement à un point révoltant, et ils sont presqu'athées, du moins dans leur conduite, car ils n'adorent jamais le Dieu qu'ils se sont fait, et ne prononcent son nom que pour le blasphémer; il est vrai qu'en revanche ils ont peuplé les nuages, les eaux, les forêts, d'une multitude d'esprits, à l'idée seule

desquels ils tremblent, dont ils adorent les images, et auxquels ils offrent des sacrifices.

Leur ignorance est telle qu'ils savent à peine compter au-delà de dix. Ils vont jusqu'à vingt, grâce aux doigts de leurs pieds; mais passé cela, ils ne savent plus s'exprimer qu'en prenant une poignée de leurs cheveux plus ou moins grosse, suivant la quantité qu'ils veulent indiquer. Ils ne vivent guères que de poissons; seulement lorsque les rivières sont gelées ils mangent du gibier. Voilà pourquoi, en été, ils habitent le bord des rivières, et en hiver, les environs des forêts. Pour faire leurs maisons d'hiver, ils creusent, à cinq pieds dans la terre, un trou carré oblong dont ils proportionnent la largeur et la longueur au nombre de personnes qui doivent l'habiter; on fixe au milieu quatre poutres destinées à soutenir la charpente qui porte le toit, que l'on fait toujours en gazon. On y pratique une ouverture qui sert tout à la fois de porte, de cheminée et de fenêtre; car c'est par-là qu'entre le

jour, que sort la fumée, et qu'à l'aide d'une échelle descendent ou montent les habitans. Dans l'intérieur, les murailles sont tapissées avec des nattes de foin, et l'on y trouve des bancs qui servent de siége et de table.

Les relations des Kamtschadales avec les Russes leur ont procuré divers ustensiles qu'ils ne connaissaient pas. Avant l'arrivée des Russes, ils ne faisaient pas usage du fer; ils étaient parvenus cependant à trouver, pour le remplacer, des moyens aussi simples qu'ingénieux. Pour creuser leurs canots, leurs vases, armer leurs flèches, dépecer leur gibier, ils s'étaient fait des instrumens tranchans avec des cristaux et des silex. Il est vrai que les moindres ouvrages leur demandaient beaucoup de temps, mais enfin ils en venaient à bout, et s'en tiraient fort bien. Pour obvier à la difficulté de faire cuire leurs alimens dans des vases de bois, ils n'avaient pas trouvé de meilleur moyen que de faire bouillir l'eau, en y jetant des cailloux rougis au feu, aujourd'hui ils

ont des marmites en fer; et c'est tout ce qui a changé dans leur mobilier; mais ils l'ont beaucoup perfectionné, grâce aux instrumens de fer; et l'on est tout étonné en parcourant leurs huttes, qu'un peuple aussi grossier et aussi ignorant, puisse mettre tant de délicatesse et de perfection dans ses ouvrages.

Au Kamtschatka, les hommes font tous les meubles; ils vont à la pêche, à la chasse, ils transportent toutes les provisions, dressent les chiens, construisent les maisons, les traîneaux, et préparent les alimens. Les femmes cueillent les baies, les racines et les différentes herbes dont on fait usage, soit pour la nourriture, soit pour la teinture; elles tannent les peaux, les teignent, font les habits et les chaussures, filent l'ortie, soignent les enfans et font de la magie, ce qui n'est pas la moindre de leurs occupations; car elles ont le privilége d'exercer les fonctions de sorcières, de guérir les maladies, d'expliquer les songes, etc.

Le costume des Kamtschadales est com-

posé de deux habits, qu'ils mettent l'un sur l'autre: quelquefois les pans sont de la même longueur et ne descendent que jusqu'au bas du gras de jambe; quelquefois ceux de derrière sont plus longs que ceux de devant et traînent à terre. Les habits se font avec des fourrures; celui de dessous a le poil en dedans, et on tourne en dehors la fourrure de l'habit de dessus. En été, ils sont faits de peaux tannées; les hommes et les femmes portent le même costume, excepté que celles-ci ont sous leurs robes, de grandes culottes larges attachées au-dessous du genou, et ressemblant un peu aux culottes des matelots hollandais; les hommes au contraire n'en ont point, et s'entourent d'un tablier et d'une large ceinture de cuir. La chaussure se fait avec des peaux de divers animaux, avec lesquelles on enveloppe la jambe: quelques-uns portent des bottines; mais c'est une parure peu commune. Ils se couvrent la tête avec des chapeaux d'écorce de bouleau.

Les Kamtschadales ne connaissent pas

le renne, et se font traîner par des chiens; mais lorsqu'il a tombé de la neige en abondance, ils ne veulent pas marcher, à moins qu'on ne leur fraye le chemin. Il faut pour cela avoir un courrier qui marche en avant sur ses longs patins de bois. En voyageant dans le Kamtschatka, on a les orages à redouter, ils sont si violens, qu'ils engloutissent assez souvent les voyageurs sous la neige, ou bien par leur durée quelquefois de sept ou huit jours, ils les font mourir de faim quand ils n'ont pas pris d'assez fortes provisions.

Les Kamtschadales, lors des mariages, suivent des usages fort extraordinaires. Quand un jeune homme est amoureux d'une jeune fille, et qu'il désire l'épouser, il se rend chez le père de sa belle, et le supplie de ne pas rejeter ses services; on ne le refuse jamais. Au bout d'un certain temps, il demande au père et à la mère la permission d'enlever leur fille. S'il a eu le bonheur de captiver les bonnes grâces des parens et de toucher le cœur de la jeune fille, on lui accorde cette faveur;

dans le cas contraire, on lui donne son congé, en reconnaissant toutefois ses services par quelque présent. Le jeune homme agréé par la famille est donc obligé d'enlever sa future malgré l'opposition et la résistance des femmes qui défendent et escortent sans cesse la future épouse, et la défendent si bien, que l'amant est souvent obligé de panser ses blessurss et d'attendre d'avoir recouvré ses forces pour faire de nouvelles tentatives. Il est plusieurs fois roué de coups avant d'arriver à son but; mais le jour où il finit par enlever sa future, le lit conjugal est dressé, et c'est quelque temps après, lorsque le mari retourne avec sa femme chez ses parens, que l'on célèbre les noces; on chante, on danse et on joue la pantomime. Les femmes font les chansons et les chantent avec une voix claire et assez agréable, soutenue par les sons grossiers et aigres d'une espèce de flûte, seul instrument que connaissent les Kamtschadales.

Les Kalmouks.

Tous les Kalmouks ne dépendent pas de la Russie ; la tribu des Torgantes qui habite près d'Astrakan, entre le Jatk et le Volga, reconnaît seule les lois de cet empire, ou plutôt est sous sa protection ; car si l'on en excepte le droit qu'a l'empereur de Russie de lever un tribut, et de nommer un vice-chan, les Kalmouks vivent dans une pleine liberté, et selon des constitutions civiles et politiques particulières. Le vice-chan est assisté d'un conseil ou sénat, dont les membres sont tirés des premières maisons de la noblesse, et sans le consentement desquels il ne peut rien faire.

On retrouve en Kalmoukie tous les degrés du régime féodal, et le peuple sans compensations à son malheureux sort, est accablé de mépris. Un noble se croirait déshonoré si un homme du peuple entrait dans sa tente ou s'agenouillait sur le même coussin que lui. Il ne faut donc pas s'étonner si les Kalmouks sont vils et ram-

pans devant leurs supérieurs, et fiers et insolens avec ceux dont ils n'ont rien à craindre ; c'est un effet naturel de l'état d'oppression et d'esclavage dans lesquels on les tient, et une suite de l'exagération de leur caractère ; doués d'une imagination assez vive, ils ne se renferment jamais dans de justes bornes, et donnent toujours dans les extrêmes ; tantôt sobres, chastes, sans ambition, on les prendrait pour le modèle des vertus patriarchales ; tantôt intempérans, débauchés, avides de conquêtes et de sang, ils offrent la triste réunion de toutes les passions et de tous les vices ; ils ont d'ailleurs de la finesse, de l'astuce, et une pénétration qui leur fait facilement saisir les choses les plus compliquées; ils ont aussi une mémoire locale surprenante et très-utile dans le pays qu'ils habitent. En effet, s'ils ne remarquaient pas avec une aussi grande facilité jusqu'aux signes les moins apparens qui se trouvent dans les déserts absolument nus qu'ils habitent, ils ne pourraient jamais diriger leur marche, mais il leur suf-

fit d'une pierre, d'un buisson, pour se reconnaître et se diriger; la finesse de leurs sens n'est pas moins extraordinaire; ils voient et distinguent de fort loin, même à travers les eaux. Ils sont très-robustes, quoique d'une taille moyenne; ils ont les yeux noirs, le nez plat, de grandes oreilles, le teint olivâtre et la tête large. Les femmes ont une assez belle taille, mais leurs traits plus délicats que ceux des hommes, ne sont pas beaucoup plus gracieux.

Les Kalmouks n'ont point de maisons fixes, même en hiver, et changent continuellement le lieu de leur demeure; leurs huttes sont rondes; ils les construisent avec des perches, qu'ils unissent ensemble à l'aide de lanières de cuir, et qu'ils recouvrent d'un feutre épais. Le foyer est placé au milieu de la hutte, et la fumée s'échappe par une ouverture pratiquée dans le haut. Il n'y a point de séparation dans la hutte: elle ne forme qu'une seule pièce; il règne autour des bancs, sur lesquels on se couche. Les riches ont des logemens plus commodes et plus spacieux; en été, ils habi-

tent sous de grandes tentes de toile ; en hiver, sous des huttes de planches, recouvertes de feutre ; mais la construction de toutes ces habitations est telle, qu'on peut les monter et les démonter en moins d'une heure. Les Kalmouks sont tous pasteurs, et vivent uniquement du produit de leurs troupeaux. Ils se nourrissent avec leur chair, se désaltèrent avec leur lait, et s'habillent avec leurs dépouilles. Les chameaux, les brebis, les bœufs, les chèvres et les chevaux peuplent leurs pâturages, et remplissent leurs étables, ou plutôt leurs parcs. Le Kalmouk se sert du chameau pour voyager et transporter ses tentes et ses provisions, surtout en hiver ; car c'est l'animal qui souffre le moins de la rigueur du froid. Parmi les animaux utiles et chers aux Kalmouks, il ne faut pas oublier leurs chevaux doués de grandes qualités, entre autres d'une extrême vitesse : ils s'en servent particulièrement pour faire la guerre. L'infanterie leur est inconnue, et comme cavaliers ils ne le cèdent point aux Baschkirs. Ils igno-

rent la tactique ; mais ils ont du courage et de l'adresse ; ils sont armés de lances et d'arcs d'une grande proportion, à l'aide desquels ils lancent des flèches fort acérées et très-dangereuses ; ils font aussi quelquefois usage du sabre et même des armes à feu. Chaque bataillon kalmouk a un étendard sur lequel est assez grossièrement peinte la figure de quelque animal ; pour arme défensive, les guerriers ne portent qu'une cotte de mailles en fer, qu'ils mettent sous leurs habits ordinaires.

Le costume des Kalmouks est simple, ils portent des chemises, de larges pantalons et une espèce de tunique faite de coton en été ; et en hiver ils la remplacent par des peaux de mouton. Ils ajoutent aussi aux habits ordinaires une pelisse de mouton, qui descend très-bas, et dont les manches sont si longues qu'il faut les retrousser pour se servir librement de ses mains ; ils se rasent la tête à l'exception d'une seule mèche de cheveux qu'ils laissent croître au sommet. Leurs bonnets sont très-amples et garnis d'un bord de

fourrures; les femmes sont habillées à peu près de même que les hommes.

Les astrologues jouissent d'une très-grande considération parmi les Kalmouks; il n'est pas étonnant qu'un peuple excessivement ignorant et néanmoins doué d'une imagination vive, s'abandonne à la superstition. Jamais les Kalmouks n'entreprennent une action importante sans savoir s'ils la commencent sous de bons ou de mauvais auspices; sans s'assurer des jours heureux et malheureux. Ils croient à la destinée, à l'influence des astres, et dans l'intérieur, ils ont mille petites superstitions plus ridicules et plus puériles les unes que les autres.

Chez ce peuple, tous les crimes s'expient par des amendes plus ou moins fortes, suivant la qualité et la fortune du coupable. Si un riche frappe un simple particulier, il paie cinq fois neuf pièces de bétail si les coups ont été violens, et neuf seulement s'ils ont été légers; tandis qu'un pauvre ne paie que neuf pièces dans le premier cas, et cinq dans le second.

Les lois les plus sévères sont établies contre les voleurs ; ils perdent leurs troupeaux, et sont fouettés et marqués. Le meurtre s'expie par de simples amendes. Les lois semblent avoir pris en considération la faiblesse des femmes ; dans toutes les circonstances, elles sont moins rigoureuses à leur égard. Mais malgré le peu de sévérité des lois, il ne se commet jamais de meurtre, si ce n'est le petit nombre de ceux qu'entraînent les querelles, et qu'un premier mouvement de colère rend excusable, si un assassinat, quel qu'il soit, peut être excusé.

Les Kalmouks admettent la polygamie, cependant les choses sont arrangées de manière qu'il n'y a jamais qu'une jeune femme dans la maison. Lorsque la première femme d'un Kalmouk commence à vieillir, il la conserve toujours pour conduire son ménage, et il en prend une plus jeune. Quand la beauté de cette seconde femme est fanée, elle partage le sort de la première et une troisième lui succède. Toutes ces femmes vivent dans une parfaite

intelligence, grâce à la différence d'âge. Les degrés de parenté ne sont comptés pour rien en fait de mariage.

Les Kalmouks ont une manière fort singulière de distribuer le temps. Leur année est lunaire; et tous les trois ans ils ont un mois intercalaire de plus ; ils ne comptent point par jours, mais par nuits, et les heures ne sont point fixes et invariables, mais elles sont plus ou moins longues, suivant les saisons.

Les Cosaques.

On divise les Cosaques en Cosaques du Don, de la mer Noire, du Volga, d'Orenbourg et de Sibérie; mais on reconnaît en les visitant que ce sont les membres d'une même famille, dont les qualités physiques, les mœurs, le caractère et les constitutions politiques sont les mêmes.

Les Cosaques forment une sorte de république libre et indépendante: ils ne relèvent guères de l'empereur de Russie que par les troupes qu'ils lui fournissent; ils sont divisés par *stanitza* ou mairies; cha-

que *stanitza* a son *altaman* ou chef qui la gouverne. Cette place est annuelle et élective ; autrefois c'étaient les Cosaques eux-mêmes qui y nommaient, et lorsque l'empereur demandait des soldats, chaque *altaman* se rendait sous les drapeaux du Czar, à la tête des guerriers de son canton ; mais aujourd'hui qu'on a rangé les Cosaques parmi les troupes régulières, ils sont commandés par des colonels, nommés par la cour de Russie, aussi bien que les *altamans*, ce qui leur a fait perdre beaucoup de leur pouvoir.

L'empereur de Russie accorde à chaque Cosaque une portion de terrain, et le droit de pêche dans une certaine étendue; en revanche, le Cosaque s'engage à servir vingt ans. Les trois premières années il est obligé de combattre en quelque lieu du monde que ce soit; et les dix-sept dernières dans les limites de l'empire seulement, à moins qu'on ne le réclame pour des occasions extraordinaires : après cela il ne sort plus de son pays, où il est encore tenu cinq ans de faire le service de

la police intérieure; ensuite il est absolument libre.

Les Cosaques sont grands, bien faits, robustes, souples et adroits : ils sont peu propres à la guerre à cause de leur extrême indiscipline; ils redoutent toute espèce de joug, et sont très-jaloux de leur liberté; gais par caractère, ils sont avides d'amusemens et de plaisirs; hospitaliers et généreux pour tout ce qui n'est pas ennemi, on leur reproche d'être perfides et traîtres à la guerre : en général, ils ont des passions très-vives, ce qui les rend capables de très-belles actions comme de très-grands crimes.

La propreté est une des qualités dominantes des Cosaques; elle brille dans l'intérieur de leurs maisons et sur leurs personnes. L'habitation d'un Cosaque, sa batterie de cuisine, tous ses meubles, n'ont pas moins d'éclat que ceux d'un Hollandais; et il entretient son costume avec un soin extrême. Rien de plus élégant que l'habillement des Cosaques, ni de mieux entendu pour faire valoir et relever la bonne

mine d'un homme; ils portent de très-larges pantalons qui descendent fort bas, et montent très-haut : leur gilet, presque toujours de soie, est assujéti par une large ceinture qui couvre et embrasse les reins; enfin ils ont une petite veste de drap semblable à celui du pantalon, ordinairement bleue ou rouge. Leur coiffure est un bonnet noir, au fond duquel tient une espèce de petit sac d'étoffe rouge : ils ne portent jamais pour chaussure que des bottes. Ce costume est le même en paix qu'en guerre, et celui de tous les habitans, parce que tout Cosaque est soldat : seulement che eux ils ne portent point de sabre, et le remplacent par une baguette ornée d'une pomme d'ivoire; ils ont une arme qui leur est propre, c'est une lance fort longue, et dont ils savent se servir avec adresse.

Les femmes cosaques sont généralement grandes et belles; leur costume ne manque pas de grâce : il est composé d'une tunique en soie, d'un large pantalon, semblable à celui des hommes, d'une ceinture sou-

vent brochée en argent, et de bottines jaunes. Les jeunes filles laissent tomber leurs cheveux en plusieurs tresses sur leurs épaules, et les femmes les portent relevés sous un riche bonnet.

Parce que les Cosaques font la guerre en brigands, on s'est imaginé que c'était un peuple barbare, aussi étranger chez lui à la civilisation que le droit des gens l'est dans les camps à ses soldats; mais on prend une opinion bien différente lorsqu'on pénètre dans l'intérieur du pays. Le coup-d'œil que présente Tcherchaskoy annonce un peuple industrieux, auquel les arts ne sont point absolument inconnus. Cette ville s'élève du milieu du Don sur plusieurs îles marécageuses; bâtie sur pilotis comme Venise, son aspect, quoique moins magnifique, rappelle assez celui de cette cité des mers. Les rues sont formées par des canaux, et les piétons ne peuvent les parcourir qu'en suivant une petite galerie très-étroite qui règne le long des maisons.

Sept églises embellissent Tcherchaskoy; quatre sont en pierres, le reste est en bois

ainsi que les autres édifices publics. Les nombreuses boutiques répandues dans Tcherchaskoy, contribuent beaucoup à vivifier cette ville; mais les Cosaques aiment trop le mouvement et l'activité pour ne pas se trouver gênés dans une ville où l'on peut à peine se promener ; en conséquence, ils ont presque tous des maisons de campagne aux environs de la ville. On est étonné du goût avec lequel les vergers, les bosquets et les jardins sont distribués; et l'on n'est pas moins surpris quand on parcourt l'intérieur des maisons, soit à la ville, soit à la campagne, de trouver de petites bibliothèques et des meubles très-élégans, quelquefois en acajou.

Les Cosaques ne manquent pas tout-à-fait d'éducation ; comme ils sont tous soldats, ils voyagent; leur expérience supplée souvent aux connaissances qu'ils n'ont pas. Le lecteur comprend bien que l'on ne parle pas du peuple cosaque, mais des chefs, et de ce qui compose chez eux la bonne société.

SUR L'ÎLE GRACIOZA,

L'UNE DES AÇORES;

Par M. de Châteaubriant.

MANQUANT d'eau et de provisions fraîches, et nous trouvant, au printemps de 1791, par la hauteur des Açores, il fut résolu que nous y relâcherions..... Dans le vaisseau sur lequel je passais en Amérique, il y avait plusieurs prêtres français qui émigraient à Baltimore, sous la conduite de M. N....., supérieur de St.-M....... Parmi ces prêtres, se trouvaient quelques étrangers, et, en particulier, M. T....., jeune Anglais, d'une excellente famille, qui s'était nouvellement converti à la religion romaine.

L'histoire de ce jeune homme est trop singulière pour n'être pas racontée; elle peut surtout intéresser plusieurs personnes en Angleterre.

M. T..... était né d'une mère écossaise et d'un père anglais, ministre, je crois, de W...... (quoique j'aie fait en vain des démarches pour trouver celui-ci, et je puis d'ailleurs avoir mal retenu les noms). Il servait dans l'artillerie, où son mérite l'eût fait sans doute distinguer. Peintre, musicien, mathématicien, parlant plusieurs langues, il réunissait aux avantages d'une taille élevée et d'une figure charmante, les talens utiles, et ceux qui nous font rechercher de la société.

M. N......, supérieur de St.-M....., étant venu à Londres, je crois en 1790, pour ses affaires, fit la connaissance de T..... Ce supérieur avait cette chaleur d'âme qui fait aisément des prosélytes parmi des hommes d'une imagination aussi vive que celle de T....... Il fut donc résolu que celui-ci passerait à Paris, renverrait delà sa commission au duc de Richemond, embrasserait la religion Romaine, et entrant dans les ordres, suivrait M. N..... en Amérique. La chose fut exécutée, et T..... en dépit des lettres de sa mère qui lui tiraient

des larmes, s'embarqua pour le nouveau monde.

Un de ces hasards qui décident de notre destinée, m'amena sur le même vaisseau où se trouvait ce jeune homme, je ne fus pas long-temps sans découvrir ses belles qualités, et je ne pouvais cesser de m'étonner de la chance singulière qui jetait un Anglais riche et bien né, parmi une troupe de prêtres catholiques. T..... de son côté, s'aperçut que je l'entendais; il me recherchait, mais il craignait M. N..... qui semblait redouter une trop grande intimité entre moi et son disciple.

Cependant notre voyage se prolongeait, et nous n'avions pu nous ouvrir l'un à l'autre; une nuit enfin nous restâmes seuls sur le gaillard; T..... me conta son histoire, et nous nous liâmes d'une tendre amitié.

T..... était comme moi épris de la nature. Nous passions les nuits entières à causer sur le pont. Lorsque tout dormait dans le vaisseau, qu'il ne restait plus que quelques matelots de quart, que toutes les voiles

étaient pliées, nous roulions au gré d'une lame sourde et lente, tandis qu'une mer immense s'étendait autour de nous dans les ombres, et répétait l'illumination magnifique d'un ciel chargé d'étoiles. Nos conversations alors n'étaient peut-être pas tout-à-fait indignes du grand spectacle que nous avions sous les yeux, et il nous échappait de ces pensées qu'on aurait honte d'énoncer dans la société, mais qu'on serait trop heureux de pouvoir saisir et décrire. Ce fut dans une de ces belles nuits qu'étant à environ cinquante lieues de la Virginie, et cinglant sous une légère brise de l'ouest qui nous apportait l'odeur aromatique de la terre, il composa pour une romance française, un air qui exhalait le sentiment entier de la scène qui l'inspira. J'ai conservé ce morceau précieux, et lorsqu'il m'arrive de le répéter, il fait naître en moi des émotions que peu de gens pourraient comprendre.

Avant cette époque, le vent nous ayant forcé de nous élever considérablement dans le nord, nous nous étions trouvés

dans la nécessité de faire une seconde relâche à l'île Saint-Pierre, sur la côte de Terre-Neuve. Durant les quinze jours que nous passâmes à terre, T..... et moi, nous allions courir dans les montagnes de cette île affreuse ; nous nous perdions au milieu des brouillards dont elle est sans cesse couverte. L'imagination sensible de mon ami, se plaisait à ces scènes sombres et romantiques ; quelquefois, errant au milieu des nuages et des bouffées de vent, en entendant les mugissemens d'une mer que nous ne pouvions découvrir, égarés sur une bruyère laineuse et morte, au bord d'un torrent rouge qui roulait entre les rochers. T..... s'imaginait être le barde de Cona, et, en sa qualité de demi Écossais, il se mettait à déclamer des passages d'Ossian, pour lesquels il improvisait des airs sauvages, qui m'ont plus d'une fois rappelé le *twas like the memory of joys that are past, pleasing and mournful to the sould.* Je suis bien fâché de n'avoir pas noté quelques-uns de ces chants extraordinaires qui auraient étonné les amateurs et

les artistes. Je me souviens que nous passâmes tout une après-dînée à élever quatre grosses pierres, en mémoire d'un malheureux célébré dans une petite épisode, à la manière d'Ossian, tirée de mes *Tableaux de la Nature*, que quelques gens de lettres ont connus et qui ont péri. Nous nous rappelions alors Rousseau s'amusant à lever des roches dans son île pour regarder ce qui était dessous: si nous n'avions pas le génie de l'auteur d'Émile, nous avions du moins sa simplicité. D'autres fois nous herborisions.

Arrivé à Baltimore, sans me dire adieu, sans paraître sensible à notre ancienne liaison, T..... me quitta un matin, et je ne l'ai jamais revu depuis : lors de ma retraite en Angleterre, j'ai fait de vaines recherches pour découvrir sa famille. Je n'avais d'autre envie que d'apprendre qu'il était heureux et me retirer; car quand je le connus, je n'étais pas ce que je suis, je rendais alors des services, et ce n'est pas ma manière de rappeler les liaisons passées avec les riches, lorsque je suis tombé

dans l'infortune. Je me suis présenté chez l'évêque de Londres, et sur les registres qu'on me permit de feuilleter, je n'ai pu trouver le nom du ministre T....., il faut que je l'ortographie mal..... Tout ce que je sais, c'est que T..... avait un frère et que deux de ses sœurs étaient placées à la Cour. J'ai peu trouvé d'hommes dont le cœur fût mieux en harmonie avec le mien que celui de T..... Cependant mon ami avait dans les yeux une arrière pensée que je ne lui aurais pas voulue.

Le 6 mai, vers huit heures du matin nous découvrîmes le Pic de Gracioza de l'île du même nom, qui, dit-on, surpasse en hauteur, celui de Ténériffe; bientôt nous aperçûmes une terre plus basse, et entre onze heures et midi, nous jetâmes l'ancre dans une mauvaise rade, sur un fond de roches par quarante-cinq brasses d'eau.

L'île Gracioza, devant laquelle nous étions mouillés, se forme de petites collines un peu renflées au sommet, comme les belles courbes de vases corinthiens.

Elles étaient alors couvertes de la verdure naissante des blés d'où s'exhalait une odeur suave, particulière aux moissons des Açores. On voyait paraître au milieu de ces tapis onduleux les divisions symétriques des champs, formées de pierres volcaniques mi-partie blanches et noires, et entassées les unes sur les autres, comme des murs à hauteur d'appui bâtis à froid. Des figuiers sauvages avec leurs feuilles violettes, et leurs petites figues pourprées, arrangées comme des nœuds de chapelets sur les branches, étaient semés çà et là dans la campagne. Une abbaye se montrait au haut d'un mont; au pied de ce mont, dans une anse caillouteuse apparaissaient les toits rouges de la petite ville de Santa-Cruz. Toute l'île avec ses découpures de baies, de caps, de criques, de promontoires, répétait son paysage dans les flots. De grands rochers nus, verticaux au plan des vagues, lui servaient de ceinture extérieure, et contrastaient par leurs couleurs enfumées, avec les festons d'écumes qui s'y appendaient

au soleil comme une dentelle d'argent. Le pic de l'île du même nom, par-delà Gracioza, s'élevait majestueusement, dans le fond du tableau, au-dessus d'une coupole de nuages. Une mer couleur d'émeraude, et un ciel du bleu le plus pur formaient la tenture de la scène; tandis que des goëlands, des mauves blanches, des corneilles marbrées des Açores planaient pesamment en criant au-dessus du vaisseau à l'ancre, coupaient la surface des vagues avec leurs grandes ailes recourbées en manière de faulx, et augmentaient autour de nous le bruit, le mouvement et la vie.

Il fut décidé que j'irais à terre comme interprète avec T....., un autre jeune homme et le second capitaine; on mit la chaloupe à la mer, et nos matelots ramèrent vers le rivage, dont nous étions à environ deux milles. Bientôt nous aperçûmes du mouvement sur la côte, et un large canot s'avança vers nous. Aussitôt qu'il parvint à la portée de la voix, nous distinguâmes une quantité de moines. Ils nous hélèrent en portugais, en italien,

en anglais, et nous répondîmes dans ces trois langues que nous étions Français. L'alarme régnait dans l'île; notre vaisseau était le premier bâtiment d'un grand port qui y eût jamais abordé, et qui eût osé mouiller dans la rade dangereuse où nous nous trouvions. D'une autre part, le nouveau drapeau tricolore n'avait pas encore flotté dans ces parages, et l'on ne savait si nous sortions d'Alger ou de Tunis. Quand on vit que nous portions figures humaines, et que nous entendions ce qu'on nous disait, la joie fut universelle : les moines nous firent passer dans leur bateau, et nous arrivâmes à Santa-Cruz, où nous débarquâmes avec difficulté, à cause d'un ressac assez violent qui se forme à terre.

Toute l'île accourut pour nous voir: quatre ou cinq malheureux, qu'on avait armés de vieilles piques à la hâte, s'emparèrent de nous. L'uniforme de Sa Majesté m'attirant particulièrement les honneurs, je passai pour l'homme important de la députation. On nous conduisit chez

le gouverneur, dans une misérable maison, où Son Excellence, vêtue d'un méchant habit vert, autrefois galonné d'or, nous donna notre audience de réception. Il nous permit d'acheter les différens articles dont nous avions besoin.

On nous relâcha après cette cérémonie, et nos fidèles religieux nous menèrent à un hôtel large, commode et éclairé, qui ressemblait bien plus à celui du gouverneur que le véritable.

T..... avait trouvé un compatriote; le principal frère qui se donnait tous les mouvemens pour nous, était un matelot de Jersey, dont le vaisseau avait péri sur Gracioza, plusieurs années auparavant. Lorsqu'il se fut sauvé seul à terre, ne manquant pas d'industrie, il s'aperçut qu'il n'y avait qu'un métier dans l'île, celui de moine; il se résolut à le devenir: il se montra extrêmement docile aux leçons des bons pères, apprit le portugais et à lire quelques mots de latin; enfin, sa qualité d'anglais parlant pour lui, on sacra cette brebis ramenée au bercail.

Ayant été long-temps sans parler sa langue, il était enchanté de trouver enfin quelqu'un qui l'entendît; il nous promena dans l'île et dans son couvent. La moitié de Gracioza, sans beaucoup d'exagération, me sembla peuplée de moines, et le trait suivant peut donner une idée de l'ignorance dans laquelle ces bons pères sont restés à la fin du dix-huitième siècle.

On nous avait menés mystérieusement à un petit buffet d'orgue de la paroisse; pensant que nous n'avions jamais vu un si rare instrument, l'organiste se mit à toucher une misérable kirielle de plain-chant, cherchant à voir dans nos yeux notre admiration. Nous parûmes extrêmement surpris : T..... s'approcha modestement, et fit semblant de peser sur les touches avec le plus grand respect. L'organiste lui faisait des signes, avec l'air de lui dire : prenez garde! Tout-à-coup T.... déploya l'harmonie d'un célèbre passage de Pleyel; il serait difficile d'imaginer une scène plus plaisante : l'organiste en était à moitié tombé à terre; les moines, la

figure pâle et alongée, ouvraient une bouche béante, tandis que les frères servans faisaient les gestes d'étonnement les plus ridicules autour de nous.

Ayant embarqué nos provisions le lendemain, nous retournâmes nous-mêmes à bord accompagnés des bons religieux, qui se chargèrent de nos lettres pour l'Europe, et nous quittèrent avec de grandes protestations d'amitié. Le vaisseau s'était trouvé en danger la nuit précédente, par la levée d'une forte brise de l'est. On voulut virer l'ancre; mais, comme on s'y attendait, on la perdit. Telle fut la fin de notre expédition.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

TABLE.

Fin de la Table du dixième volume.





